This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600003124G

25. 876

Purchased 1826.

LASCARIS.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

DISCOURS ET MÉLANGES LITTÉRAIRES, par M. *Villemain*; troisième édition. Un beau volume in-8, orné de huit portraits. Prix : 9 fr. et 10 fr. 50 c. par la poste.

SOUS PRESSE.

NOUVEAUX MÉLANGES LITTÉRAIRES, un volume in-8. Prix : 9 fr.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

LASCARIS,

OU

LES GRECS DU QUINZIÈME SIÈCLE,

SUIVI

D'UN ESSAI HISTORIQUE

SUR L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

M DCCC XXV.

876.

AVIS

DU LIBRAIRE ÉDITEUR.

L'impression de cet ouvrage, presque entièrement achevé il y a plusieurs mois, a été suspendue par une cause accidentelle. Le même motif a retardé la publication du second volume des *Mélanges littéraires*, que nous avons annoncé au public depuis long-temps, et que nous espérons pouvoir bientôt lui offrir.

Paris, ce 20 octobre 1825.

ERRATUM.

Pages 70 et 71 au lieu de *Nicéphore*, lisez : *Théodore*.

LASCARIS.

En l'année 1453, quelques Italiens de noble famille étaient venus pour visiter la Sicile, et voir de près le mont Etna, dont les cîmes fumantes attirent depuis tant de siècles la curiosité des voyageurs. C'étaient des jeunes gens de Venise et de Florence, qui avaient étudié la scolastique sous les plus habiles docteurs, connaissaient les lettres latines, et faisaient quelquefois des vers en langue vulgaire. Savants et polis comme ils étaient, la Sicile leur semblait un pays barbare, où rien ne leur rappelait les belles cités de l'Italie, et le riche commerce de Gênes et de Venise. Ils passaient les jours à parcourir avec étonnement ces contrées malheureuses au mi-

lieu de tous les dons de la nature, et malgré la fécondité d'un sol échauffé par le volcan. Ils erraient sous ces fraîches allées (*a*) de platanes, qui descendent depuis Taurominium jusqu'au pied de l'Etna, tandis que d'un côté de riches vignobles s'élèvent en amphithéâtre, et que de l'autre la mer présente au loin la perspective continue de ses flots, et mêle ses mugissements à ceux de la montagne.

Ces grands spectacles ne pouvaient détacher entièrement leur souvenir de ce qu'ils avaient admiré dans leur patrie. En voyant sur cette terre si fertile un peuple rare, pauvre, rude dans ses mœurs et dans son langage, ils comprenaient ce que les arts et le travail peuvent donner à l'homme; et ils redisaient, à la gloire de l'Italie, quelques vers de Pétrarque. Plus d'une fois aussi, pour se délasser de la contemplation des ruines, assis sur les débris d'un temple grec, ou dans un cirque romain, ils se rappelaient quelques-unes de ces fictions

frivoles qui avaient rendu les noms de Boccace et du Pogge si fameux dans toute l'Italie : tel était alors le goût et le génie des Italiens. La ferveur enthousiaste et guerrière qui avait animé le moyen âge, et qui commençait à s'affaiblir dans toute l'Europe, n'avait depuis long-temps chez ce peuple presque aucun pouvoir. La cour de Rome, la démocratie de Florence, la politique, le commerce et les voluptés de Venise, tout cela repoussait également les mœurs chevaleresques.

Ces jeunes voyageurs avaient bien entendu dire, avant de quitter l'Italie, que le sultan des Turcs, Mahomet II, devait bientôt assiéger Constantinople avec une formidable armée ; mais cette nouvelle ne leur avait paru exciter dans les esprits qu'un médiocre intérêt en faveur d'un peuple schismatique, follement obstiné dans une erreur qu'il avait en vain promis de rétracter, au dernier concile de Florence. Ce n'était plus le temps des croisades ; et Byzance

n'était pas Jérusalem. L'annonce du péril de la ville impériale n'avait donc sérieusement occupé que quelques marchands de Pise et de Venise, qui négociaient dans les mers du Levant, et qui avaient saisi cette occasion de vendre à la fois aux Grecs et aux Turcs de la poudre et des armes. Mais la Sicile était alors tellement dénuée de commerce et d'industrie, que l'on ne s'y était avisé d'aucune expédition semblable; et l'on ignorait dans cette île quel était le sort ou le danger de Constantinople. Un zèle aveugle pour la religion romaine rendait seulement le nom de Byzance odieux parmi le peuple, qui regardait les Grecs comme des impies, ennemis de Dieu et des saintes images.

Un soir que nos jeunes voyageurs s'étaient arrêtés à l'orient de Catane, pour contempler les derniers feux du soleil qui, près de s'éteindre, coloraient d'une lumière rougeâtre la cîme enfumée de l'Etna, et semblaient répéter dans les flots l'incendie du volcan, la vue d'un vais-

seau s'avançant vers la côte à force de rame frappa leurs regards. La voile latine demi-pliée autour du mât, la croix qui le surmonte, tout annonce un navire chrétien. Il touche, il aborde: et tandis que les esclaves turcs, enchaînés sur les bancs de rameurs, laissaient voir au milieu de leur misère une sorte de joie insultante et féroce, des hommes d'un maintien noble mais abattu, des vieillards gémissant paraissent sur le tillac, et saluent avec des cris de douleur la rive prochaine. Ils descendent; et, tombant à genoux, rendent grâce à Dieu qui les a sauvés. Du navire sortent des enfants, des blessés, des femmes. Couvertes de longues robes blanches, le visage caché sous un voile, étouffant par pudeur même le désespoir, ces femmes, immobiles sur le rivage, semblaient, à la beauté de leur taille, des statues antiques.

Un homme qui, par la majesté de ses traits, paraissait commander aux autres, élève la voix: « Nous fuyons de Constantinople, dit-il, nos

frères sont morts ou captifs ; l'empereur a péri ; le temple de Sainte-Sophie est souillé par Mahomet : et nous venons chercher un asile dans cette Europe chrétienne qui n'a pas voulu nous secourir. »

Ces paroles, cette image de deuil, cette soudaine apparition d'une si grande infortune frappent vivement les voyageurs italiens, et quelques habitants accourus au bord de la mer. L'aversion superstitieuse qui s'attachait au nom des Grecs semble vaincue dans les Siciliens eux-mêmes par l'empressement du zèle et de la curiosité. On entoure les fugitifs; on les conduit dans un monastère élevé sur la côte, et dont les bâtiments extérieurs étaient, suivant l'usage, un asile ouvert aux étrangers. Naguère, les religieux de ce couvent auraient craint d'en laisser franchir le seuil à des schismatiques de l'église d'Orient; et les Grecs de Byzance auraient eux-mêmes cru devenir profanes, en approchant d'une église romaine; mais le mal-

heur fait oublier un moment ces tristes haines.

Parmi les voyageurs italiens, un jeune Médicis surtout ne pouvait contenir sa vive douleur, en voyant ces derniers débris d'un grand peuple. « Qu'avons-nous fait? s'écria-t-il. Comment Constantinople, cette ville que l'on disait encore si puissante, est-elle tombée au pouvoir des Turcs? N'aviez-vous pas des richesses, d'immenses trésors enviés par l'Europe? — Il n'y avait plus parmi nous d'amour de la patrie, répondit celui qui paraissait le chef des fugitifs; les citoyens ont gardé chacun leurs richesses, et l'état tout entier a péri. — Mais quoi! reprit Médicis, les Génois occupaient vos faubourgs, étaient vos alliés, vos marchands! — Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidèles? ils feront le même commerce avec les Turcs: c'était le courage désintéressé, c'était la foi religieuse de l'Europe qui seule aurait pu nous sauver. »

Alors l'étranger, retenant à peine ses pleurs, raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil de vaisseaux, de soldats, et fatigué tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée à ses conquêtes. « Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés et une telle puissance? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportions les attaques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable, et semblait nous promettre des secours de l'Occident. Une chaîne de fer inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner passage à quelques vaisseaux amis. Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet dans une seule nuit fait transporter par terre, et jeter tout à coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes

et de soldats. Quel fut le réveil qui nous montra, dès l'aube du jour, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout Mahomet ! Alors notre généreux prince, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple, et quelques étrangers fidèles, pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion au pied de l'autel, il semblait que cet empire romain qui, déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir : le jour suivant ne trompa point notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'Empereur combattre jusqu'à la dernière heure ; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort de l'Empire : N'y a-t-il point ici quelque chrétien fidèle pour me couper la tête ? »

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur d'un tel souvenir; ses forces lui manquent; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtements. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent: « Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir, moi descendant des empereurs, moi de si près allié à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre. Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables? Étrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas? Nous vivons encore. » Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi: « La religion nous ordonnait de tenter tous les efforts pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes que menace plus cruellement la licence de la victoire. Dans ce jour affreux, où sur les débris de nos murailles, à travers nos rangs

mutilés, la foule innombrable des Turcs inondait Constantinople, une pieuse croyance avait rassemblé dans l'église de Sainte-Sophie nos familles tremblantes, et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi d'une antique légende, qu'à l'heure même où les Barbares approcheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant exterminerait ces cohortes sacrilèges. Mais, hélas! j'avais appris de l'histoire et de la religion elle-même, que Dieu laisse tomber les empires vieillis, et que s'il veut quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur envoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter de la ruine: que pouvions-nous attendre encore? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie, quelques femmes illustres du sang des Comnènes; et réunissant des amis courageux, je traverse, le fer à la main, les spectacles de sang, de débauche et d'impiété

qui remplissaient déjà la vaste enceinte de Constantinople. Dieu puissant ! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée par la fureur de ces peuplades sauvages, déchaînées au milieu du brillant séjour de la politesse et des arts (*b*) ! Exécrables ennemis ! ah ! que jamais ces villes de l'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable où le droit du meurtre ne s'arrête qu'où commence l'esclavage ! Réfugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse, nous sommes parvenus, dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie notre nom de chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors ; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie, ces dieux pénatés de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Énée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta. »

Ces paroles de Lascaris, le tableau de cette grande catastrophe, redoublèrent l'intérêt et le respect de ceux qui l'avaient entendu; et tandis qu'on le laissait avec ses compagnons goûter quelque repos dans l'asile qui leur était offert, la nouvelle de leur désastre et de leur arrivée se répandait au loin, et ne touchait pas tous les esprits d'une égale pitié; on se disait que ce désastre était une punition de l'hérésie. Les femmes se montraient plus attendries et plus effrayées, et faisaient des prières pour la conversion des Grecs, et pour l'extermination de leurs ennemis. Les dames grecques qui étaient sur le vaisseau de Lascaris furent aussitôt conduites dans le couvent des sœurs de Saint-Benoît, près de Catane. On les accueillit avec une charité toute chrétienne. La plupart avaient dit qu'elles étaient religieuses et consacrées au Seigneur; mais lorsque ensuite elles levèrent leurs voiles, et laissèrent paraître les longs flots

de cheveux noirs qui couvraient leurs têtes et animaient la régularité de leurs traits, cet usage particulier aux monastères de l'Orient sembla presque, parmi les sœurs de Saint-Benoît, une profanation scandaleuse, et la preuve de toutes les erreurs tant reprochées aux Grecs par les docteurs d'Occident. Ainsi, quelques différences de costume, quelques variétés dans les usages avaient entretenu des haines si longues, parmi des peuples chrétiens qui auraient dû s'éclairer l'un l'autre et se secourir. Toutefois les sœurs de Saint-Benoît, avant de retirer aux pauvres fugitives l'asile qu'elles leur avaient accordé, se résolurent d'écrire à l'archevêque de Palerme; et les jeunes Grecques restèrent dans cette demeure, sous la loi sévère de retraite et de pénitence qui leur est imposée, et se faisant une solitude au milieu même du monastère.

Cependant, les voyageurs italiens, dont l'esprit réunissait à l'enthousiasme de la jeunesse cette

curiosité savante qui devenait alors commune dans leur patrie, étaient impatients de revoir et d'entendre Lascaris. L'Italie moderne avait déjà reçu quelque reflet passager des arts de la Grèce; mais ce que la tradition racontait du moine Barlaam n'avait rien de semblable à l'image de ce généreux Grec emportant du milieu de Constantinople les archives du génie antique. Jusque-là, presque tous les Grecs venus en Italie étaient ou des grammairiens assez obscurs, ou des théologiens plus occupés de controverse que passionnés pour le génie des arts. La trace de leur présence s'était bientôt effacée; et les divisions excitées par le concile de Florence avaient interrompu ce commerce de lumière à peine renaissant. D'ailleurs, lorsque Constantinople existait encore, il semblait qu'on serait toujours à temps de consulter ce dépôt des sciences que la fortune ne se lassait pas de conserver; mais aujourd'hui le foyer venait de s'éteindre, et tout avait péri sans retour. Cette

pensée occupait le jeune Médicis, digne du nom de son père, et zélé comme lui pour la renaissance des arts.

Lorsqu'au lever du jour Lascaris vint au bord de la mer, cherchant des yeux s'il n'apercevrait pas dans le lointain quelque navire chargé de ses malheureux concitoyens, il y trouva déjà Médicis et ses amis. L'un d'eux, jeune peintre dont les crayons devaient un jour honorer l'école de Florence, s'occupait à retracer le spectacle de la veille, au même lieu où il l'avait vu. Il esquissait ces fugitifs descendus sur la rive, ce vaisseau à l'ancre ; mais sur la poupe il plaçait une Minerve qui regardait l'Italie. Un autre de ces jeunes voyageurs, Bembo, élevé dans le sein de l'aristocratie vénitienne, plus curieux de l'histoire des peuples que de celle des arts, méditait sur cette décadence si longue et cette chute si soudaine de l'empire d'Orient ; et il était tenté de moins estimer une science qui ne préservait pas les états de leur ruine.

Il ne put se défendre d'exprimer cette pensée à l'illustre fugitif. « Hélas ! dit Lascaris, les arts sont le plus beau titre d'un peuple, et le seul testament qu'il puisse laisser à l'avenir ; mais les arts ne triomphent pas de la corruption des lois ; ils y succombent eux-mêmes. Depuis plusieurs siècles, nous mourions de langueur par le vice d'un gouvernement tyrannique, et d'une société vieillissante ; c'est aux peuples de l'Europe qu'il appartient de nous remplacer, et d'ouvrir une époque nouvelle. Je l'avouerai, cette pensée depuis long-temps se mêlait en moi à la triste prévoyance du destin de Constantinople. Jeune encore, quand je vis nos querelles religieuses, la faiblesse de notre empire, le luxe de nos grands, je me tournai vers l'étude des monuments d'un autre âge, dont notre langue était demeurée dépositaire, mais qu'elle ne pouvait plus égaler. Je rassemblais autour de moi ces précieux chefs-d'œuvre ; j'en multipliais les copies, comme un présent

réservé pour le genre humain (*c*). Je me disais : Si nous devons périr, au moins que l'Europe hérite du génie de nos pères. J'étais semblable au navigateur qui, près d'être englouti par la tempête, chercherait à préserver des flots la carte de ses voyages et de ses découvertes. » « La langue et les ouvrages des Grecs, reprit Médicis, trop peu répandus parmi nous, y sont cependant chers aux hommes les plus sages. Notre grand poète Pétrarque, ayant reçu d'Orient une copie d'Homère, gémissait de posséder ce trésor stérile dans ses mains. Boccace, son ami, s'instruisit dans l'idiome des Grecs, et interpréta pour lui les chants d'Homère. — Qu'ils soient entendus de tout le monde, ces chants sublimes, s'écria Lascaris; c'est l'imagination, la philosophie des Grecs, ce sont nos orateurs, nos poètes qui doivent ranimer et enchanter l'Italie, et qui de là passeront dans le reste de l'Europe, que vous-mêmes appelez encore barbare. Sous le ciel de la Grèce, une

race d'hommes habita long-temps, favorisée du plus heureux climat et de la plus noble liberté. L'inspiration y naissait du patriotisme; et la gloire élevait incessamment les âmes aux grandes actions, qui sont le type secret des beaux arts. Homère avait inventé le beau dans la poésie; Platon le porta dans la morale: et la raison devint plus sublime que l'enthousiasme. Voilà sous quels auspices s'était formée, et s'est renouvelée, plus d'une fois, dans la Grèce une élite de grands poètes, de philosophes, d'orateurs, que nous, malheureux bannis de Constantinople, nous allons donner à l'Italie. Jamais vaincus n'auront emporté dans leur fuite un plus rare trésor; jamais hospitalité ne sera payée d'un plus magnifique retour; nous donnerons plus encore que nous ne possédions nous-mêmes. Chez nous, peuple déchu, les modèles du grand et du beau demeuraient fidèlement conservés, mais stériles et sans imitateurs; ils enrichissaient nos archives, et ne

nous inspiraient plus. Notre respect même pour des monuments si purs nous ôtait le courage de toute création nouvelle; et notre esprit découragé demeurait immobile dans un cercle étroit, comme notre empire même était enfermé tout entier dans Byzance. Mais que ces modèles transportés parmi vous, et parmi les Barbares d'Occident viennent animer des idiomes et des peuples nouveaux, alors un nouvel âge de gloire et de lumière naîtra pour l'Europe. Vous surtout, Italiens, avec la liberté de vos mœurs, vos souverainetés pacifiques, et vos villes républicaines, vous pouvez retrouver les premiers quelque chose des heureux loisirs et du beau génie de la Grèce. Les arts changeant tour à tour de climats ressemblent à ces brillants signaux dont parle notre Eschyle, à ces feux allumés de rivage en rivage, qui, pour annoncer la victoire d'Agamemnon, se succédaient et se répétaient l'un l'autre, depuis les sommets de l'Ida jusqu'aux montagnes voisines

de Mycènes. Que cette flamme allumée par les Grecs, qui brûla sur les bords de l'Ionie, de la Sicile, de l'Égypte et de l'ancienne Ausonie, renaisse aujourd'hui dans la Rome chrétienne. Quand les Barbares s'agrandissent dans l'Orient, que l'Europe s'instruise et s'éclaire; elle sera victorieuse. » Médicis, Bembo, le peintre Alberti, Calderino, qui depuis porta les lettres grecques en France, écoutaient avidement Lascaris, et semblaient s'animer de son enthousiasme. Lascaris continua quelque temps de les entretenir du génie de Platon; il leur exposait rapidement quelques-unes de ces grandes pensées qui s'étaient presque élevées d'avance jusqu'à la sublimité de la loi chrétienne. Lascaris s'arrêtait quelquefois pour s'accuser lui-même de se plaire à de tels discours. « L'empire grec n'est plus, disait-il; et moi, faible citoyen, je vais conter à des étrangers les merveilles du génie de nos pères qui n'ont plus de tombeaux! Je ressemble à ces Athéniens es-

claves qui, dans cette même Sicile, allaient chantant les vers de Sophocle et d'Euripide; mais ces Athéniens n'avaient perdu que la liberté; leur patrie vivait encore et donnait des regrets à leur esclavage; moi, je suis libre, mais seul dans le monde: excusez-moi, si je cherche à retrouver une image présente de la Grèce dans le souvenir de nos arts; je n'ai plus d'autre patrie. »

Ces entretiens furent interrompus par la nouvelle que d'autres malheureux Grecs étaient abordés non loin de Messine, et cherchaient leurs compatriotes; ces nouveaux fugitifs venaient du Péloponnèse et de l'Attique où Mahomet n'avait pas encore porté la guerre. Le plus célèbre d'entre eux était Gémiste Plétho. Jadis appelé à la cour des empereurs, employé dans les négociations d'Italie, un amour invincible pour les plus beaux souvenirs de la Grèce l'avait ramené près d'Athènes; c'était là qu'il avait nourri son enthousiasme pour la philo-

sophie de Platon ; il lui semblait que Byzance même, à l'extrémité de la Thrace, n'avait jamais été qu'une colonie demi-barbare, trop éloignée de la vraie métropole des arts et du génie. Entouré des monuments que renfermait encore Athènes, passionné pour tous les souvenirs de la Grèce antique, ce philosophe éloquent et bizarre avait attiré sur lui ces persécutions religieuses qui, jusqu'au milieu de la chûte de l'empire, déchiraient les malheureux Grecs; frappé d'anathême, il était banni de son pays, d'où tant d'autres fuyaient. On l'accusait d'avoir conservé une préférence impie, une foi sacrilège pour les anciennes divinités de la Grèce, et de ressusciter en lui les illusions et les vœux de Julien. L'Olympe d'Homère était, disait-on, devenu pour cet idolâtre des arts une sorte de mystérieux symbole que son imagination adorait, auquel il croyait presque, mêlant l'enthousiasme et la subtilité, les extases et les allégories.

Gémiste, quoiqu'il eût autrefois vécu dans les honneurs de la cour de Byzance, portait le manteau des philosophes anciens : sa taille haute, son front large et découvert, sa longue barbe blanche, ses regards pleins d'un feu mystique, l'air de méditation et d'enthousiasme empreint dans la majestueuse singularité de ses traits lui donnait quelque chose de semblable à l'idée que l'on se ferait de Pythagore ou de Platon. Mais Gémiste, déchu de cette simplicité des beaux temps de la Grèce, n'était qu'un imitateur des Plotin et des Porphyre. Toutefois il inspirait un respect mêlé de surprise. Beaucoup de Grecs amis des lettres s'étaient réunis autour de lui ; il avait eu dans Byzance et dans Athènes de nombreux élèves : et, c'était de son école qu'était sorti le célèbre Bessarion, qui, prévoyant la ruine de sa patrie, avait dès longtemps quitté la foi d'Orient, pour s'attacher à l'église latine, et se faisant Italien, n'avait conservé de son origine que l'érudition grecque

et les finesses de la cour de Byzance. Élevé au cardinalat par le pape Eugène IV, Bessarion semblait devenu l'espoir des Grecs fugitifs; et Gémiste, par l'attachement de son ancien disciple, leur promettait un appui.

Sa vue frappa d'étonnement Médicis et ses jeunes amis; son langage plein d'élévation les captivait plus encore; il n'avait rien de cette tristesse inquiète, de cette douleur d'homme et de citoyen, qui se mêlait à toutes les pensées de Lascaris, et venait glacer jusqu'à son enthousiasme pour les arts. Gémiste semblait habiter un monde idéal, où les chagrins de la terre n'arrivaient pas; son imagination voyait toujours au-delà des évènemens, ou plutôt les transformait à son gré, et les teignait de ses couleurs. Peut-être dans ce moment regardait-il avec une sorte de joie triste et douteuse la chûte de l'empire grec: peut-être au milieu de la victoire de Mahomet et de l'ébranlement de l'Europe, il rêvait le retour des fêtes Helléniques

et la liberté des temps antiques. Il remercia Médicis et les jeunes Italiens des égards et du zèle qu'ils avaient marqués pour ses compatriotes; et son langage respirait une sorte de hauteur, et de confiance dans l'avenir. « Jeune homme, dit-il à Médicis, vous faites bien d'admirer la Grèce; vous êtes digne de votre père que j'ai vu dans Florence, à l'époque des inutiles débats du concile. Il fut curieux d'apprendre quelques-unes des vérités de nos sages. Mais son ame était trop occupée des soins étroits de la politique vulgaire; il songeait surtout à gouverner ses concitoyens, et il ne s'attachait pas aux grandes pensées du maître des sages. Le temps lui manquait pour les hautes vérités; et il ne comprenait pas la réforme qu'attend l'univers, et qui peut encore sortir de la Grèce.»

«Nous sentons déjà, répondit Médicis, tout ce que les arts de la Grèce peuvent donner de gloire et de lumière à notre patrie; venez en

Italie; portez-y votre langue et les ouvrages des grands génies dont vous êtes les dignes interprètes. Lascaris nous a montré comment nos villes d'Italie peuvent imiter la politesse d'Athènes, et s'enrichir de ses antiques chefs-d'œuvre. La Grèce va renaître parmi nous; elle passera chez les peuples d'au-delà des monts; elle y portera les lettres et l'éloquence.» Un sourire du vieux philosophe semble annoncer que de telles paroles ne répondent pas à sa pensée et à ses espérances. «Nous en parlerons, dit-il; j'attends ici les lettres de Bessarion : je veux savoir ce qu'il offre à ses concitoyens et à la Grèce, dont il a deux fois apostasié les souvenirs. »

Gémiste évita de prendre un asyle dans le monastère de Saint-Benoît, si généreusement ouvert à ses compatriotes; mais il se promettait de les voir sans cesse, et de parcourir avec eux quelques-uns des sites extraordinaires et des antiques monuments qui environnent Catane.

Le lendemain, dans une de ces soirées où le souffle du vent de mer rafraîchit le climat brûlant de la Sicile, les fugitifs se reposaient après une longue course sur un des pics de l'Etna. Médicis et ses amis les accompagnaient; et un jeune frère du couvent de Saint-Benoît qui paraissait épris d'une vive curiosité pour leur science les avait suivis. Là se trouvaient réunis auprès de Lascaris et de Gémiste plusieurs Grecs illustres, Hermonyme de Sparte, Argyropule, nourri dans la philosophie d'Aristote, Georges de Trébizonde, fameux par ses querelles et son éloquence, Andronique, qui fut le maître de Laurent de Médicis, Démétrius d'Athènes, le plus ingénieux interprète d'Homère, Théodore Gaza, Michaël Apostole, l'admirateur et l'élève de Gémiste. De récentes nouvelles venues de l'Orient occupaient leur entretien; elles annonçaient la translation irrévocable de l'empire turc dans Byzance. Mahomet avait fait une mosquée de Sainte-Sophie,

un harem du palais des Césars. D'innombrables familles, appelées des diverses parties de son empire, venaient remplacer dans Stamboul celles que la guerre ou l'esclavage avaient détruites ou dispersées; le culte grec était conservé dans la population des vaincus; et Mahomet leur accordait un patriarche qu'il avait décoré lui-même de la crosse pontificale. Du reste, le sultan allait dévorer tous les débris de l'empire, et menaçait Trébizonde et la Morée, devenus ses tributaires. Ces détails redoublaient la douleur de Lascaris. «Le faible reste de notre patrie, disait-il, est plus qu'anéanti; Mahomet arrête le carnage pour faire subsister dans la servitude une image du peuple vaincu; il y aura dans Byzance un christianisme esclave de l'Alcoran, un évêque chrétien, choisi par le profanateur de nos temples : je n'ose plus rien espérer même de la religion. » Cette douleur, ressentie par tous les amis assemblés, paraissait ne pas se communiquer à Gémiste ;

il était préoccupé d'une autre pensée, et semblait animé d'une espérance qu'il n'avouait pas. «Que parlez-vous, dit-il, de destruction et d'esclavage? vous souvenez-vous des paroles que prononçait l'hiérophante à l'entrée du sanctuaire, à la lueur de la flamme sacrée: Veillez, et soyez purs? La Grèce meurt, parce qu'elle a perdu les traditions de ses aïeux; elle se retrouverait elle-même, en remontant aux sources sacrées où puisaient nos pères.» Pendant qu'il s'exprimait ainsi avec un enthousiasme enveloppé de mystère, à son aspect vénérable, à sa longue barbe blanche, on eût cru voir un pontife de Delphes ou d'Éleusis; ou plutôt ce lieu sauvage où les Grecs étaient réunis, ce voisinage du volcan rappelait Empédocle tourmenté des grands secrets de la nature, et prêt à s'élancer dans les abîmes de l'Etna.

La préoccupation singulière qui semblait passionner Gémiste non seulement pour les arts, mais pour les croyances de l'antiquité,

n'était pas alors sans exemple, même en Italie. Le goût des lettres romaines, sans cesse éveillé par les monuments et les ruines qui couvraient le vieux Latium, ranimait aussi les souvenirs du polythéisme; et c'est dans ce même temps que vivait Pomponius Lætus, qui, né d'une famille illustre de Naples, avait adopté le nom d'un ancien Romain, et au milieu de ses disciples, comme lui fanatiques de Rome profane, dressait des autels à Romulus, et imitait furtivement les rites sacrés et les cérémonies chantées par Ovide. Le jeune Bembo avait récemment vu Pomponius à Venise, où il s'était réfugié, son paganisme littéraire l'ayant fait soupçonner avec quelques autres savants de complot contre le trône pontifical. Frappé de ce souvenir, Bembo n'en était que plus attentif aux paroles et à l'enthousiasme de Gémiste, et l'écoutait cependant avec un léger sourire, tandis que le jeune religieux de Saint-Benoît, témoin de cette scène extraordinaire,

demeurait les mains jointes, presque saisi d'une muette terreur.

Tout entier aux illusions et aux poétiques images qui se pressent dans son âme, Gémiste reprend bientôt avec chaleur : « N'était-ce pas, ô Grecs! une admirable idée de notre maître Platon, que celle qui peuplait l'univers de tant de génies protecteurs, sous la haute puissance et le regard éternel d'un dieu suprême! O Lascaris, qui voulez porter nos arts en Italie, retrouverez-vous sur cette terre devenue barbare le dieu qui dans la Grèce donnait l'inspiration et l'éloquence? Que ferez-vous de nos chefs-d'œuvre qui, pour des peuples ignorants de nos mystères antiques, ne seront plus qu'une lettre morte et stérile? Quand Platon alla visiter les sages d'Égypte, lui suffisait-il d'admirer la forme des caractères et des symboles gravés sur le frontispice des temples? ne voulait-il pas en pénétrer le sens et le mystère? Que sont nos arts séparés du culte, et des croyan-

ces, c'est-à-dire de la vie de nos pères ? Souvenez-vous de ces mots qu'un Romain écrivait à son ami : Vous allez à Athènes, adorez-donc les dieux. O Lascaris ! peut-être, vous n'avez pas senti cette puissante union de nos souvenirs et de notre génie, de nos arts et de nos traditions antiques, vous à demi étranger, vous retenu parmi les vaines querelles de Byzance, aux confins de la Thrace, loin de nos rives sacrées. Si vous aviez habité dans Athènes, si vos regards au lever du jour avaient rencontré le Parthénon, si vous aviez cru retrouver la trace des pas du divin Platon, si les ruines mêmes vous avaient paru immortelles et saintes, que vous seriez loin de réduire le génie de nos pères à la perfection des arts et de la parole ! Cette image du beau que vous contemplez dans leurs écrits, et que vous voulez faire connaître aux peuples d'Occident, ne savez-vous pas qu'elle n'est qu'une copie dérobée au divin exemplaire qui se lit dans les cieux ? Élevons les aîles de

notre âme vers cette beauté céleste, alors nous la retrouverons plus vive et plus vraie dans les traditions et la poésie de nos pères. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le jeune Michael Apostole semblait s'animer à son exemple, mais d'un enthousiasme plus timide, et moins confiant que celui du vieillard. Le doute se mêlait à son illusion; il apercevait comme de séduisantes promesses ce que l'ardente imagination du vieux platonicien réalisait en l'exprimant. Il n'était point persuadé; il était ému. Surtout, il partageait cette espèce de mépris que les Grecs de Byzance avaient pour la civilisation des Latins : « Pour moi, dit-il, sans espérer la renaissance de la Grèce qui succombe sous les coups des barbares d'Asie, je n'irai point vivre dans l'Occident. Je préfère me retirer dans quelques-unes des îles de la mer d'Ionie, à Chypre, ou (*d*) dans la Crète. Qu'irons-nous faire chez ces peuples qui sont étrangers à nos arts? Quand se dissipera l'ignorance de l'Eu-

rope, au milieu des guerres qui la divisent? Sur les ruines de Rome, qui fut elle-même barbare si on la compare à la Grèce, vingt peuples se sont élevés: dans leurs langues les moins grossières, on ne fait que retrouver les débris de l'idiome des Romains. »

En ce moment l'attention des étrangers fut distraite par les accents d'un voyageur qui descendait de la montagne en chantant quelques-uns de ces vers du Dante que, depuis un siècle, l'instinct de l'admiration avait rendus familiers parmi les peuples d'Italie; il redisait ce début admirable du poète*: « La douce couleur du saphir oriental, qui brillait dans la lumière d'un horizon limpide jusqu'au premier cercle

---

* Dolce color d'oriental zaffiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro, infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto;
Tosto ch' io usci fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e'l petto.

des cieux, rendit à mes regards tous leurs plaisirs, sitôt que je fus sorti de cette morte vapeur, dont s'affligeaient mes yeux et mon ame. »

A ces beaux vers qui semblaient tout ensemble une prédiction si heureuse, et une si éclatante image du réveil des arts dans l'Occident, les Grecs fugitifs et les jeunes Italiens restèrent quelque temps muets d'admiration : « Croyez-vous, dit Médicis, que l'idiome capable de tels accents soit peu préparé pour recevoir les nouvelles inspirations de la science des Grecs? Vous le voyez, dans le chaos de nos mœurs encore barbares, un esprit sublime a fait entendre parmi nous ces chants presque divins. Que ne pourrions-nous pas, si les grands modèles et le beau génie de la Grèce venaient nous éclairer? »

Lascaris, qui connaissait le Dante comme Homère, et dont l'esprit jugeait tout, parce qu'il pouvait tout comparer, saisit cette occasion d'expliquer l'erreur de Gémiste; et se tournant vers lui : « Vous avez entendu, dit-il, la ré-

ponse que les siècles font à votre système; une ère nouvelle est née depuis long-temps pour l'esprit humain. Elle a sa religion, sa poésie, ses hautes vérités, ses croyances populaires; elle peut recevoir encore des instructions et des modèles; mais elle ne peut s'enfoncer dans le passé qui n'est plus, et se transformer en une autre époque. Dans nos jeux antiques, les coureurs ne s'arrêtaient pas au moment où ils venaient de saisir le flambeau sacré. Ils s'élançaient avec plus d'ardeur, et la flamme s'animait agitée dans leurs mains : c'est l'image de l'émulation qui doit exciter les peuples dans la carrière des arts et de la vie sociale. L'ancien monde est fini; mais il régnera long-temps sur l'imagition des hommes par les monuments et les souvenirs qu'il a laissés. Nous serons les interprètes de cette savante antiquité; nous en publierons les merveilles; et, s'il se trouve dans la foule quelque heureux génie, sitôt

qu'il aura été touché du souffle de nos paroles, il se sentira comme emporté au-dessus de ses contemporains et de lui-même. » — Nous avons déjà commencé ce grand ouvrage, reprit Médicis; partout, dans l'Italie, on s'occupe de fouiller les ruines, et de retrouver le génie des Romains. Cosme de Médicis, mon père, est l'ami des savans; il rassemble à grands frais les manuscrits les plus rares. Ses vaisseaux qui commercent dans la Perse, dans l'Égypte et dans l'Inde, en ont plus d'une fois rapporté des livres, qu'il estime plus que tous ses trésors. Puisse-t-il vous accueillir! Nous sommes, au milieu de l'Italie, comme des enfants abandonnés qui errent parmi les ruines des palais de leurs aïeux. Montrez-nous l'usage des richesses que nous découvrons chaque jour, en nous apportant celles que vous possédez vous-même. »

Lascaris reprit alors : « Il ne s'agit pas pour vous de remonter vers les mœurs et les tra-

ditions des anciens Romains. Vous habitez l'Italie; mais vous êtes un peuple nouveau; vos pontifes et vos savants parlent l'ancienne langue de Rome; mais tout est changé, excepté les mots dont ils se servent encore, et qui retentissent autour d'eux comme un stérile écho du passé. Au lieu de suivre servilement la trace des Latins, et d'être les copistes d'un peuple imitateur, allez droit à la source où puisèrent leurs grands hommes. L'ancienne Rome est tout ensemble trop près et trop loin de vous. Son génie vous accable; le nôtre doit vous inspirer. Il y a dans les arts, comme dans la vie, une éternelle vérité et des formes passagères. La vérité, c'est ce qui touche au fond du cœur de l'homme; le reste n'est qu'un vêtement qui change avec la saison, et suivant les caprices de l'usage. L'erreur de l'enthousiasme, c'est de se passionner pour quelques-unes de ces formes changeantes et secondaires, et de les prendre

pour la réalité même. » — « Je sais bien, dit Bembo, que vous ne prétendez pas apporter avec vous le cortège des anciennes fables de la Grèce. Mais alors, de quoi nous servira de connaître le génie de vos aïeux qui vivaient sous des lois, des mœurs, un culte religieux si différents des nôtres? Célébrerons-nous, comme les Grecs, ces fêtes religieuses, où la poésie prodiguait sur la scène ses chefs-d'œuvre admirés par vos pères? On joue quelquefois devant le peuple en Italie, et même dans les pays au-delà des Alpes, les mystères de notre sainte religion; mais les hommes savants regardent en pitié ces amusements grossiers. Comment pourrions-nous jamais égaler ces pompes de la Grèce païenne, dont nous voyons encore ici les vestiges? » En même temps Bembo désignait de loin ces restes immenses d'un théâtre antique que l'on admire encore aujourd'hui près de Taurominium, assemblage de colonnes à demi-brisées,

vaste et magnifique enceinte, d'où se découvrait en perspective, au fond de la scène, le rivage de la mer et les cîmes de l'Etna : « Ah ! je ne sais, dit Lascaris, si vous ferez renaître les merveilles du théâtre d'Athènes. Il faudrait avoir vaincu les barbares pour étaler, comme Eschyle, leur défaite sur la scène. Mais les grands ouvrages de la pensée n'ont pas besoin d'inspirer des imitateurs pour être utiles au genre humain. N'est-ce rien pour un peuple que de recevoir de semblables leçons ? Combien ne doivent-elles pas polir les mœurs, élever les esprits, et répandre partout cette chaleur d'enthousiasme qui précède et qui prépare les créations du génie ? Je n'espère pas que la Grèce se délivre aujourd'hui des barbares par la vertu de ses souvenirs. Mais si, quelque jour, elle peut revivre, elle le devra sans doute à la civilisation et aux sciences dont elle a si long-temps gardé le dépôt. Il n'y a dans le monde que

deux puissances, la force et la pensée : quelque inégale que paraisse d'abord la lutte entre ces deux puissances, la pensée triomphe toujours ; car elle use la force, et transforme la barbarie. Que les précieux écrits de nos grands hommes et de nos sages soient conservés ; voilà désormais le seul appui de la Grèce, et l'espoir lointain de sa délivrance. »

En s'entretenant ainsi, Lascaris et ses amis retournaient vers la ville, dans l'intention de hâter leur départ pour l'Italie. Ils y trouvèrent des lettres venues de Rome, qui leur apportaient de bien faibles consolations. Le sort de Byzance y semblait déjà prévu ; et l'on attendait la nouvelle de l'asservissement de toute de la Grèce. Bessarion écrivait à ses anciens compatriotes avec l'expression d'une vraie douleur, et cependant avec une sorte d'amertume, comme s'il n'eût pas encore oublié les querelles du concile de Florence. Il déplorait la ruine inévitable de Constantinople,

le triomphe des Barbares, l'injure de toute la chrétienté. Il annonçait que le pape Nicolas V avait armé des vaisseaux pour secourir l'empire Grec; mais en même temps il laissait entrevoir combien l'obstination schismatique des Grecs avait blessé tous les cœurs zélés pour la vraie foi. « Vous l'avez voulu, écrivait-il, vous avez tenté Dieu, vous avez mieux aimé périr par la main des Barbares, que de rétracter vos erreurs dans le sein de vos frères. Le souverain pontife a dit sur vous la parabole de l'évangile: Si le figuier ne porte pas de fruit d'ici à trois ans, il sera coupé dans sa racine, détruit, jeté au feu. Voici la troisième année. » Toutefois, dans cette lettre adressée à Lascaris, Bessarion promettait à tous les Grecs l'appui généreux du souverain pontife, zélé protecteur des arts. Il pressait Lascaris de se rendre à Rome; et il terminait en disant que, pour lui, malgré les nombreux emplois et les légations importantes dont il était chargé, il ne

négligeait pas les lettres et la philosophie grecque, et qu'il s'en occupait dans ses ambassades à la cour des princes. Une autre lettre de Bessarion s'adressait à son ancien maître, le savant Gémiste. Elle ne renfermait aucun reproche, aucune réflexion sur les erreurs imputées à ce zélé sectateur de Platon. « Puisque l'on vous bannit de la Grèce, disait Bessarion, venez à Rome; vous y trouverez un asile dans la bibliothèque du Vatican. » Le reste de la lettre touchait à plusieurs points de la philosophie de Platon, dont le savant cardinal était fort préoccupé, et sur lesquels il consultait son ancien maître. A ces lettres était jointe une bulle de la cour de Rome*, en faveur du roi de Chypre. Bessarion l'envoyait comme une preuve de la sollicitude que le souverain pontife avait gardée pour les Chrétiens de l'Orient fidèles à l'église

* *Litteræ indulgentiarum Nicolai V, Pont. Max. pro rege Cypri datæ.*

romaine. Lascaris, en jetant les yeux sur cet unique secours que l'Occident donnait à la Grèce, remarqua la forme nouvelle et la régularité des caractères qui ne semblaient pas tracés à la main. « Quelle est, dit-il, cette écriture inusitée ? nous ne la connaissions pas à Byzance ; et nous ne l'avons jamais vue dans les lettres que nous recevions quelquefois de l'église de Rome. » — « C'est, répondit le messager du cardinal, une invention assez curieuse, qui vient d'être faite au-delà des monts, chez les Barbares, dans une ville de Germanie. Ils ont imaginé de fabriquer avec du bois ou du plomb des caractères qui se gravent sur le papier autant de fois qu'on le veut. On accusait ces gens-là de magie et de commerce diabolique ; mais bien à tort ; car notre Saint-Père le pape en a fait venir quelques-uns de Mayence, pour écrire ainsi les brefs et les lettres nombreuses de la chambre Apostolique. Déjà même, on commence à copier

de cette manière de plus longs ouvrages. »

Lascaris écoutait avidement ces détails, les yeux attachés sur la sainte bulle, et comme saisi de surprise et de joie. « Ah! dit-il, heureux effort de l'industrie de l'homme, source de vérités nouvelles, sauve-garde immortelle des vérités découvertes! Tous ces trésors de la pensée que je viens d'enlever aux flammes des Barbares sont désormais en sûreté, même contre le ravage du temps. On va les multiplier sans nombre; ils vont pénétrer dans tous les points de l'univers, et porter partout le nom et le génie de la Grèce. C'est aujourd'hui, qu'au milieu de l'accablement de nos malheurs, je vois avec certitude l'aurore d'une grande époque commencée pour le genre humain. »

Le savant Gémiste, dont l'esprit vivait tout entier dans les traditions et les images de la Grèce antique, paraissait ne donner que peu d'attention à ce discours. Bien que le caractère de son esprit fût l'enthousiasme, il ne savait se

passionner que pour ce qui n'était plus; ses espérances mêmes n'étaient que des souvenirs. Mais les autres Grecs plus jeunes entrevoyaient toute la grandeur de ces nouvelles promesses. Médicis surtout en paraissait charmé; il tenait à la main une lettre de son père, et la remettant à Lascaris : « Voyez, dit-il, Florence vous attend; elle veut disputer à Rome la gloire de recueillir votre naufrage. » Voici quelques passages de cette lettre du grand Cosme de Médicis : « Les retours maritimes ont été très-favorables cette année, mon fils ; nos derniers vaisseaux venus d'Alexandrie et de Bassora m'ont apporté beaucoup de tissus précieux, des parfums, des diamans, et plusieurs manuscrits en grec et en arabe, que j'ai placés dans notre muséum. Mais ils annonçaient de bien tristes nouvelles sur Constantinople. Mahomet l'assiégeait de toutes parts; et déjà sans doute, vous aurez appris dans le lieu où vous êtes la ruine de cette malheureuse ville; on ne fera

rien ici pour la secourir. Dieu et les princes chrétiens l'ont abandonnée. Le pape, quoique ami des sciences, n'a pu pardonner aux Grecs leur obstination dans le schisme. On parle cependant d'une nouvelle croisade; mais on ne s'accordera pas plus pour reconquérir Byzance qu'on ne s'est accordé pour la défendre. Faisons du moins tout ce qui est en notre pouvoir, pour les malheureux fugitifs qui échapperont à ce désastre. J'envoie des vaisseaux pour les recueillir, sur toutes les mers de la Grèce. Toi surtout, mon fils, pendant ton voyage, si tu rencontres quelques-uns de ces Grecs illustres de Thessalonique ou de Byzance qui conservent tout le génie de l'antiquité, prodigue-leur tes soins. Ce sont des hommes rares et sacrés, mon fils; ramène-les avec toi dans notre patrie, dans notre maison: ta présence même en sera plus précieuse pour moi. Mon fils, servons les lettres; embellissons Florence de toutes les richesses

du savoir; c'est ainsi que nous mériterons d'être les premiers parmi nos libres concitoyens. Nous ne sommes que des marchands, disent les Albizzi; mais favorisons les lettres et le génie, plus que ne l'ont fait les rois. » Quelques mots de cette lettre annonçaient aussi la découverte que l'on venait de faire en Germanie. Cosme de Médicis paraissait en avoir saisi d'abord toute l'importance.

« Je fais venir d'Allemagne, écrivait-il, cette merveilleuse invention; ne laissons aucun avantage à la cour de Rome. Qui sait les voies de la Providence? peut-être cet art nouveau est-il un dédommagement du triomphe des Barbares dans l'Orient. »

Lascaris ne pouvait retenir ses larmes, en lisant l'expression touchante de si nobles sentiments. « Ah! dit-il, dans l'excès de nos malheurs, nous ne serons pas du moins des fugitifs importuns à ceux qui nous reçoivent. Si nous n'avons plus de terre natale à servir,

nous pourrons encore bien mériter du genre humain. Allons répandre dans l'Italie ces nobles études, ces trésors de la pensée dont nous sommes dépositaires, et qui sont attendus avec une si généreuse impatience. Profitons de ces découvertes qui viennent d'éclore; peut-être bientôt un héritier des Césars de Byzance (*e*) travaillera-t-il de ses mains à cette nouvelle industrie, qui doit perpétuer et répandre les plus sublimes ouvrages de la raison et du génie. Nous vous suivons, cher Médicis, avec plus de confiance que n'en ont ordinairement des malheureux et des bannis!»

Lascaris désirait d'autant plus hâter le départ de ses compatriotes, que la défiance et l'aversion religieuse des Siciliens pour les Grecs semblait se ranimer et s'accroître. Quelque chose des singulières illusions de Gémiste s'était répandu au-dehors avec mille interprétations plus bizarres. Les matelots grecs, imbus de la haine aveugle des moines de Byzance pour l'é-

glise romaine, ne cachaient pas la répugnance que leur inspirait le culte des Latins, et répétaient, en les voyant, le nom injurieux d'*azimites*. Les Grecs n'avaient pas assisté aux prières de la liturgie romaine. Un bruit vague, une rumeur populaire les accusait d'impiété: on murmurait contre eux les mots d'*infidèles* et de *schismatiques*.

L'arrivée d'un martyr du christianisme oriental, de Marc Théodore, évêque d'Éphèse, fortifia ces bruits, loin de les détruire. Zélé pour les priviléges de l'église grecque, il avait été le le plus inflexible adversaire de la réunion proposée dans le concile de Florence; son nom était chargé d'anathèmes par tous les docteurs de l'église latine. Sa présence parut un sujet d'effroi dans le monastère, qui d'abord avait accueilli Lascaris. Échappé aux outrages des Turcs, et malgré son dédain de la vie, sauvé par mille hasards, l'évêque d'Éphèse abordait en Sicile, dépouillé, meurtri, défiguré par le fer

et par le feu, mais intrépide et résigné, comme un apôtre des premiers temps.. Cette austère pureté de mœurs que l'église grecque opposait à la licence trop commune alors des prêtres d'Italie était relevée en lui par le malheur et la trace encore récente des tourments qu'il avait soufferts; et jamais le patriarche de Constantinople, s'égalant au pontife romain, et célébrant la pâque orientale au milieu des splendeurs de la basilique de Sainte-Sophie, n'avait paru plus vénérable à la foule prosternée sur les parvis du temple, que ne l'était en ce moment, aux yeux des malheureux Grecs, l'évêque d'Éphèse, proscrit et mutilé pour la foi.

L'évêque était plein d'indignation et d'espérance. Malgré l'amertume de son zèle contre les Latins, il se promettait enfin le secours de leurs armes, pour venger la prise de Constantinople et le sang de tant de martyrs. Il avait vu le triomphe de Mahomet, et le corps du malheureux Constantin tiré de la foule des

morts et exposé à tous les regards comme le trophée de la conquête. Mais il ne pouvait croire que Dieu eût permis pour long-temps cette sacrilège victoire; il lui semblait que l'Europe émue allait se soulever de ses fondements, pour écraser l'impie. Il blâma sévèrement le peu de confiance de ses frères, la timidité de leur foi. « Il nous faut, dit-il, avant tout, offrir le divin sacrifice de la messe pour les vivants et pour les morts, pour le salut des uns et pour la persévérance des autres. »

Aucun lieu consacré, dans Catane, n'était ouvert aux fugitifs, pour l'accomplissement d'un tel devoir. Ils hésitèrent quelques moments sur le refuge où ils devaient cacher la cérémonie sainte. L'un d'eux proposa de se réunir aux portes même de la ville, dans les ruines souterraines, monument de l'antique cité ensevelie par une éruption de l'Etna. « Non, dit l'évêque d'Ephèse, quelle que soit l'erreur ou l'injustice des hommes, la croix ne se ca-

chera pas aujourd'hui dans les cavernes et dans les tombeaux, comme aux premiers jours du christianisme. C'est à la face du ciel, et près du rivage où vous êtes abordés, que vous devez rendre grace à Dieu qui vous a conduits. Notre foi n'est pas criminelle; et les chrétiens n'achèveront pas sur nous le martyr commencé par les Turcs. Demain, au lever du jour, que tous nos frères soient réunis sur cette colline entourée de bois épais, qui commence la première chaîne de l'Etna. Là j'offrirai le divin sacrifice, avant que nous nous embarquions pour l'Italie, afin que Dieu nous donne la force de garder notre foi parmi les chrétiens d'Occident, comme parmi les Barbares d'Asie. »

La foi vive des Grecs leur fit saisir avec empressement ces paroles du vertueux évêque. Lascaris, qui avait long-temps souhaité la fin du schisme de Byzance, respectait la piété de l'évêque d'Ephèse; et il admirait cette image

de la religion confiante et immobile sur les ruines d'un empire.

Toute la colonie des fugitifs se rendit dans la nuit au lieu que l'évêque d'Ephèse avait indiqué. A la lueur de ces torches de résine que fournissent les bois de l'Etna, ils traversèrent lentement la vallée; et l'aurore les vit réunis au sommet de la colline, sous cet arbre gigantesque qui subsiste encore aujourd'hui, et que l'on appelle (*f*) *le châtaignier des cent chevaliers*, parce qu'il est assez vaste pour couvrir un tel nombre de combattants sous son épais feuillage.

Cet arbre, selon la croyance du pays, était consacré à sainte Agathe, dont le voile, conservé dans l'église principale de Catane, protégeait la ville, disait-on, et pouvait seul, déployé dans les airs, arrêter les feux de l'Etna et les torrents de la lave en fureur. Sans connaître cette tradition des habitants, Théodore prépara sous ce majestueux abri la cérémonie sainte. On avait apporté le calice d'or

donné jadis par le grand Constantin au sanctuaire de Sainte-Sophie, et sauvé dans la fuite des Grecs par une religieuse de Byzance, alliée à la famille du dernier empereur. On le plaça sur un quartier de roche, qui semblait artistement taillé pour quelque autre usage. Le pain levé du sacrifice avait été, suivant la coutume, pétri par les mains d'une vierge; elle y avait gravé les caractères sacrés (*g*) qui promettent la victiore à Jésus-Chrit. Revêtu de la longue robe blanche des pontifes grecs, la tête ornée de la couronne, après s'être incliné trois fois vers l'orient, l'évêque commença les cérémonies saintes avec le même soin religieux, la même lenteur qu'il aurait observée dans Ephèse ou dans Byzance. Les Grecs étaient rangés à l'entour, debout, la tête couverte, et répétaient ces hymnes de l'église orientale, embellies des plus harmonieux accents de la parole humaine: *Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous!*

Lorsque Théodore fut au moment où, selon le rituel de l'église d'Orient, le pontife adresse la parole au peuple assemblé, il s'écria : « Grand Dieu ! la Grèce chrétienne n'est pas détruite, puisque dans ce lieu désert, sous cet abri sauvage, nous te prions encore. Mahomet a souillé ton temple, brisé les images de tes saints ; mais notre foi, toute spirituelle et pure, ne s'attachait pas à ces signes périssables. Daigne aujourd'hui, grand Dieu, soutenir la foi de nos frères, parmi les épreuves de la captivité et les tentations du malheur ! Sauve notre religion sainte des cruautés et de la protection de Mahomet ; daigne absoudre nos pontifes autorisés par ce maître impie ; et ne leur ôte pas, tout indignes qu'ils sont, le pouvoir de sanctifier le peuple par ta divine parole. Puissé-je bientôt retourner en Orient, et mourir pour la foi que j'ai gardée ! Mes frères, dans les hasards de l'exil, sous les climats où le sort vous jettera, conservez le christianisme de vos aïeux. En

vain la Grèce est soumise, et les Grecs esclaves ou dispersés; vous serez un peuple, tant que vous aurez un culte. La religion, le partage des mêmes autels, la foi aux mêmes espérances, voilà la première et la plus sainte de toutes les patries; avec elle vous retrouverez, ou plutôt vous n'aurez jamais entièrement perdu cette glorieuse terre de la Grèce. Les autels de votre dieu vous rendront un jour les tombeaux de vos pères.

« Ne sommes-nous pas en effet les aînés de l'Europe dans la religion comme dans les arts? n'avons-nous pas donné l'évangile à l'empire romain? Athènes et Corinthe ont entendu la voix de saint Paul. Ephèse est une des sept villes fidèles qu'avait comptées l'Apôtre. On conservait dans Byzance la chaire pontificale où s'est assis le grand Chrysostôme. Hélas! quels torrents de lumières versait l'église grecque pendant ces premiers âges et ce glorieux avénement du christianisme? et maintenant

elle est obscurcie, couverte de deuil, répudiée par les Latins, outragée par les Barbares. Qu'elle vive cependant; qu'elle conserve dans l'esclavage, et sous les anathèmes, le feu sacré de l'espérance! Elle porte en soi le salut et la renaissance de la Grèce. Mes frères, on nous accuse d'avoir refusé l'union des Latins; on nous reproche notre inflexible résistance: j'ai partagé cette sainte obstination avec de pieux évêques justifiés par le martyre; faudrait-il aujourd'hui me rétracter? C'est aux vaincus, c'est aux fugitifs qu'il appartient d'être inébranlables dans leurs maximes, et de garder la vérité pour unique et dernier trésor. Qui peut d'ailleurs prévoir les conseils de Dieu? Ce peuple du Septentrion, disciple de notre église, et dont les souverains se sont alliés jadis à la race de nos princes, ne serait-il pas l'instrument que le ciel réserve pour notre délivrance? Son exemple réveillera le zèle des Latins; on rougira de nos malheurs, en respectant notre fi-

délité. Quoi qu'il en soit, c'est dans Byzance affranchie, c'est au milieu de la Grèce victorieuse et ranimée, que pourra cesser la division des deux églises, réconciliées par un si grand bienfait. Jusque-là, gardons notre foi entière et invincible : prions incessamment pour nos frères esclaves en Grèce et en Orient; souffrons et espérons. La vie des peuples est longue, mes frères; et le christianisme est éternel. »

Le pieux évêque, après avoir achevé ces paroles, récita d'une voix forte le symbole de l'église de Byzance, en s'arrêtant sur le terme unique et sacramentel qui sépare les deux communions; puis s'étant incliné trois fois vers la terre, il allait consommer le redoutable mystère, quand tout à coup des cris affreux et de bruyantes menaces interrompent le recueillement de l'assemblée.

De toutes parts accourent des hommes au visage basané, dont les traits, dont les yeux

semblent animés par la fureur, et troublés en même temps d'un superstitieux effroi; c'étaient des pâtres, des laboureurs du hameau voisin, qui, frappés du vêtement des Grecs et de leur langue inconnue, croyaient voir l'arbre de sainte Agathe profané par quelque sacrilège, et déjà tous les feux de l'Etna près d'engloutir leurs campagnes désormais sans défense. Ces hommes ignorants et féroces, plus terribles par leur frayeur même, se précipitent sur le pontife. Lascaris s'est élancé le premier devant le saint évêque, pour épuiser l'effort de ces furieux. Il repousse de son épée le plus hardi des agresseurs; c'était un brigand de la montagne, vengeur superstitieux de sainte Agathe, et qui déjà avait le bras levé pour égorger le pontife grec. L'intrépidité de Lascaris et de ses amis, qui se pressent autour de lui arrête un instant l'aveugle rage des paysans siciliens; mais leur nombre augmente; les habitants du hameau de la Giari, au pied

de la montagne, du côté de la mer, ont sonné le béfroi; de nombreux signaux sont allumés, et partout, d'un sommet à l'autre, des cris féroces retentissent et se répondent.

Dans ce péril, Lascaris fait placer au milieu du petit nombre des Grecs, étroitement serrés, l'évêque d'Éphèse portant les choses saintes: lui-même marche à la tête de ses compatriotes, disperse la foule, et s'ouvre la route de Catane, malgré les fureurs de cette populace sauvage. Mais tandis que l'intrépide et sainte procession traverse lentement les lisières du bois, et le champ de lave cultivé qui s'étend du canton de Montagnuole jusqu'à la ville, partout sur le chemin des Grecs, de nouveaux assaillants accourent et s'amassent. Sur la vague rumeur que des hérétiques avaient profané l'arbre de sainte Agathe, le peuple même de Catane, sans partager l'aveugle férocité des montagnards, était saisi d'indignation et d'effroi. Le danger continuel où vivent ces hommes, les

feux toujours suspendus sur leur tête, la terre toujours tremblante sous leurs pas, redoublent en eux cette superstitieuse vivacité des imaginations du midi. Au devant de la foule bruyante qui suit et menace les Grecs, s'est précipitée de la ville même une autre foule d'hommes, de femmes, frappés de la même terreur. Partout des physionomies ardentes, effarées, des cris de colère, des récits effrayants que ce peuple écoute et repète avec l'inexprimable mobilité qui se peint dans tous ses traits: on dirait la plus terrible des séditions populaires.

Cependant le capitaine espagnol qui commandait dans la ville au nom d'Alphonse d'Aragon, souverain des deux Siciles, envoie quelques cavaliers au milieu de ce désordre. Médicis et ses amis, touchés d'un sentiment généreux, sont accourus, pour s'interposer en faveur des Grecs. La violence de l'émotion commence à s'affaiblir par sa durée même. Cependant mille

voix demandent toujours le sang des Grecs, la punition de leur impiété. Lascaris, qui avait méprisé les menaces de la foule, et repoussé sa violence, se rend au palais du chef espagnol, suivi par le peuple qui l'accuse. Ce chef était un vieux soldat, nourri dans les révolutions d'Aragon et de Naples, fidèle instrument de la conquête d'Alphonse, et méprisant les Siciliens comme des vaincus. Fort indifférent aux souvenirs et aux traditions des Grecs, il savait cependant que le roi Alphonse aimait ces étrangers, et qu'il était curieux de leurs arts. Lui-même ayant un jour, dans le sac d'une ville d'tIalie, ramassé un manuscrit (*h*), en lettres grecques, qu'il alla porter à ce prince, en avait eu pour récompense une magnifique épée. Il reçut les Grecs sans colère, ne parla pas même de quelques habitants de la campagne blessés en attaquant Lascaris. « Mais pourquoi, dit-il, vous-autres hérétiques, vous être approchés de cet arbre qui protège la ville, et

nous avoir tous exposés au danger d'être enterrés sous la lave, comme l'ancienne ville, qui est là près de nous. Tout ce peuple est furieux à force de peur; et si je n'étais pas espagnol, j'aurais peur moi-même. Je ne peux pas vous laisser libres ici. Ces gens-là se révolteraient, comme ils ont fait à Palerme; mais heureusement notre grand roi Alphonse arrive maintenant à Syracuse. Je vais vous envoyer à sa haute justice. »

Les Grecs passèrent la nuit dans la citadelle de Catane, tandis que l'effroi et la fureur du peuple s'exhalaient en mille récits. Le lendemain tout fut préparé pour les conduire à Syracuse. Le gouverneur espagnol les avertit en même temps qu'il allait, sur la demande de l'archevêque de Palerme, faire embarquer les religieuses grecques reçues au monastère de Saint-Benoît, pour les conduire à Rome, où elles seraient converties à la foi catholique. L'évêque d'Éphèse sollicita vivement

la faveur de les voir avant leur départ. Au milieu de la ruine de sa patrie, du sort incertain de ses frères, il semblait surtout préoccupé de la crainte que des ames faibles et sans défense ne fussent gagnées à la communion romaine. On ne rejeta point sa prière. L'évêque pénétra seul dans le couvent de Catane, au lieu où les religieuses de Byzance étaient retirées.

C'était un bâtiment de construction arabe, qui jadis avait servi de mosquée aux vainqueurs de la Sicile, et qui, depuis, avait été consacré à de plus saints usages. Les jeunes grecques étaient assises dans une vaste salle, au milieu de laquelle jaillissait une eau limpide, suivant une coutume d'Orient transportée dans la Sicile. Pour ne point irriter les sœurs de Saint-Benoît, elles avaient couvert de voiles blancs leurs longs cheveux; mais elles refusaient d'assister aux prières communes du monastère. Seulement elles observaient un

jeûne rigoureux; elles chantaient dans leur langue des hymnes sacrées ; ou quelquefois l'une d'elles, au milieu de ses compagnes en pleurs, célébrait dans des vers soudainement inspirés la perte de ses parents morts au siége de Byzance. Attirées par leurs voix, les religieuses du couvent venaient les écouter; elles avaient peine à se défendre d'admirer leur beauté, leur douceur, l'harmonie de leurs chants, et leurs longues prières. Mais elles se plaignaient de ne pouvoir se faire comprendre d'elles.

Élevées dans une solitude austère, les filles nobles de Byzance, avant même d'être consacrées à la vie religieuse, ne voyaient jamais d'étrangers, et ne parlaient que la langue grecque, conservée presque (*f*) dans son antique pureté; l'idiome vulgaire leur était inconnu. Plus tard, la retraite profonde des monastères ne leur permettait de lire que les livres sacrés, et les écrits des grands apôtres de l'église d'Orient. Mais un souvenir fidèle leur rap-

pelait souvent des chants poétiques qu'elles avaient entendus dans leur enfance, à côté de leurs mères; et dans chaque monastère d'Orient, l'instinct du climat et de la solitude inspirait à quelque religieuse le génie des vers.

Quand l'évêque d'Éphèse parut dans l'asile des jeunes grecques, l'une d'elles, Aurelia, déplorait le martyre des pontifes de la Grèce égorgés par les Barbares. Des paroles de feu sortaient de la bouche de cette vierge timide. Elle invoquait Dieu; elle accusait sa providence d'avoir laissé tomber la religion et l'empire. A la vue du saint évêque, elle s'arrêta pleine de trouble et de joie : et toutes les sœurs tombèrent à genoux, comme si le Seigneur eût exaucé une partie de leurs prières, en leur envoyant ce confesseur de la foi : « O mon père! s'écrie la jeune Aurelia, Dieu vous a conservé, pour être un exemple vivant du martyre. Mais dites-nous, fera-t-il triompher son saint nom dans la Grèce? Reverrons-nous la Panagia de

Byzance; ou faut-il mourir sur une terre déserte (*g*) et profane? » — « Relevez-vous, mes enfants, reprend le saint vieillard, et retenez mes paroles. Les jours d'épreuve sont à peine commencés; vous irez bientôt à Rome, dans la nouvelle Babylone. Telle est notre infortune, qu'il n'y a plus pour vous de refuge que dans le lieu même où votre foi est en péril. Vous allez à Rome. Promettez-moi que vous n'abandonnerez jamais les cérémonies saintes de nos pères; que vous ne reconnaîtrez jamais la parjure union de Florence. » — « O mon père! s'écrièrent-elles toutes ensemble, jamais. Que la Panagia nous protège; que vos saintes paroles nous soutiennent et nous défendent! Jamais nous ne suivrons l'erreur des Azymites. Nous ne couperons pas nos cheveux noirs; nous n'ôterons pas nos voiles, comme les vierges profanes d'Italie. » Alors l'évêque d'Éphèse, découvrant le calice d'or qu'il avait apporté avec lui : « Aurelia, dit-il, je vous rends ce gage sa-

cré; il n'y a plus d'église de Byzance. Que le don du grand Constantin serve au moins à protéger la fille des empereurs. Ce nom est vénéré dans l'Occident; il vous recommandera devant le pontife de Rome. D'autres épreuves nous sont réservées; et ce trésor de la foi grecque sera plus en sûreté dans vos mains que dans les nôtres.» A ces mots, Nicéphore bénit les jeunes vierges, et se retire.

On préparait déjà leur départ; et d'après la demande de l'archevêque de Palerme, un prêtre romain et deux religieuses de Saint-Benoît devaient les conduire. La supérieure du monastère de Catane recommanda vivement aux sœurs d'obtenir une bulle d'absolution pour le tort qu'avait eu le couvent de recevoir des schismatiques dans ses murs; et elle vit cependant partir avec regret ces jeunes filles si modestes, et qui chantaient de si douces paroles dans une langue inconnue. Elles montèrent sur le vaisseau grec qui les avait amenées,

Les matelots mirent à la voile, en répétant le cantique de la Panagia; et les jeunes vierges se redisaient entre elles les graves paroles de Nicéphore.

Cependant Lascaris et les autres Grecs étaient partis pour Syracuse, sur des mules de Sicile, avec une escorte de cavaliers espagnols. Médicis et les Italiens ses amis ne voulurent pas se séparer d'eux, résolus de partager et d'adoucir leur mauvaise fortune. C'était un touchant spectacle que ces Grecs, dont les ancêtres avaient, à plusieurs reprises, conquis et civilisé la Sicile, voyageant aujourd'hui captifs, à travers ce beau pays, où partout ils retrouvaient des monuments de leurs arts antiques, et où leur nom était odieux et leur langue inconnue. Au neuvième siècle, les empereurs de Byzance possédaient encore la Sicile, qui leur fut enlevée par les Sarrasins. Partout s'offraient des édifices, des ruines, des inscriptions, qui rappelaient les âges divers

de la puissance grecque; et nulle trace n'en restait dans les générations présentes, renouvelées par la conquête. Tant il est vrai que la mémoire des hommes est le plus périssable des monuments!

L'état malheureux de la Sicile, la rareté des chemins praticables sur cette terre tant de fois désolée par les ravages de la nature ou de la guerre, obligeaient les Grecs et leur escorte de prendre d'assez longs détours, pour arriver jusqu'à Syracuse. Ils descendaient vers la mer, afin d'éviter les hautes collines et les plaines entièrement désertes, où l'olivier de la Grèce et les plus heureuses plantes de l'Asie couvraient un sol sans culture. Ils se rapprochaient des villes, et quelquefois même ils se détournaient un peu pour visiter les ruines. Il y avait pour ces fugitifs, qui portaient dans leurs cœurs tous les regrets de la patrie perdue, une sorte de diversion consolante et de charme douloureux à contempler des infortunes aussi

grandes et plus anciennes que la leur; mais tout dans la Sicile semblait presque leur offrir cette pensée, les lieux habités comme les lieux déserts, et les cités comme les ruines. Après quatre jours de marche, à travers une plaine immense et sauvage, au midi de Catane, ils arrivèrent à Syracuse; et, malgré ce port, dont l'admirable situation n'est surpassée que par le port de Byzance, malgré la magnificence de tant de débris, ils doutèrent un moment si c'était là le formidable écueil où jadis s'était brisée la fortune d'Athènes.

Alphonse venait de quitter Syracuse. Une sédition nouvelle le rappelait à Palerme. Syracuse n'était plus qu'une ville sans puissance, aisément contenue par quelques soldats espagnols. Un peuple peu nombreux habitait les cinq grandes enceintes de l'antique cité. Race incertaine et dégradée de tous les vainqueurs qui avaient passé sur cette terre, ce peuple, au milieu des monuments grecs, romains,

arabes, qu'il voyait tomber en ruines autour de lui, confondait tout dans son apathique ignorance; il priait dans la chapelle de Saint-Mercure, et montrait pieusement le puits de Sainte-Junon. Nos Grecs éclairés souriaient de cette erreur; et Gémiste croyait y reconnaître l'invincible puissance de ces gracieux symboles qui avaient autrefois enchanté l'univers. Le jeune Michael Apostole, animé des plus riants souvenirs de la poésie grecque, cherchait la fontaine d'Aréthuse; mais la barbarie avait détruit même cet ouvrage de la nature; il ne restait plus qu'une eau trouble et saumâtre, où s'amassaient les débris des monuments dont le génie grec avait autrefois orné les bords de cette source sacrée. Lascaris et ses jeunes amis étaient montés sur l'Épipole, pour contempler d'un seul regard ce que fut Syracuse. Quand ils virent cette vaste enceinte que le commerce n'animait plus, ces ports déserts, ces ruines inégales qui s'élevaient çà et là, ce Proscenium

que les vainqueurs espagnols (*i*) n'avaient pas encore achevé de démolir : « Athènes est bien vengée! » dirent-ils; et leurs yeux se remplirent de larmes, en songeant à leur patrie.

Les jeunes Italiens regardaient plus tranquillement ce triste spectacle; ils naissaient à la vie sociale; ils étaient pleins d'espérance. « Quelle situation favorable pour le commerce et pour l'empire! disait le jeune Bembo; Venise elle-même n'est pas mieux protégée, mieux servie par la mer! Mais quoi! le destin des lieux change comme celui des peuples mêmes! Ce n'est plus ici que le commerce apportera les richesses de l'Orient; c'est à Venise, qui s'élevait à peine au-dessus des flots de l'Adriatique, quand Syracuse était reine. » — « Oui, dit Lascaris, rien ne flétrit comme la conquête; elle détruit même le génie des lieux et le bienfait de la nature. Venise le saura quelque jour. » Un ordre du gouverneur espagnol, qui commandait à Syracuse, avertit les Grecs

de poursuivre leur route jusqu'à Palerme. Leurs guides, dont la rude indifférence ne voyait rien dans ces monuments antiques, les pressèrent de se mettre en route, pendant que la première fraîcheur du soir tempérait le ciel brûlant de la Sicile. Après avoir traversé l'Acranite, ils remontèrent lentement la haute colline, que l'on appelle encore aujourd'hui *l'échelle grecque*, et s'éloignèrent de Syracuse, où tout, excepté les hommes, retraçait l'image de la Grèce.

Leur route prolongée à travers les hameaux de la Sicile moderne ne leur offrait plus ces puissants souvenirs. Quelquefois, cependant, les débris d'un château moresque, et ce mélange d'architecture arabe et normande, commun dans la Sicile, attirait leurs regards. Le chef de l'escorte espagnole sortait alors de sa taciturne insouciance, et montrant les restes des petites tours crénelées des Arabes, il s'animait à cette vue, et contait les exploits de ses compa-

triotes contre les Maures de Grenade et de Xérès. C'était comme un lien nouveau que la haine des Musulmans formait entre les Grecs et les Espagnols. « Il faut, disait le chef aragonais, que votre schisme soit une terrible chose, pour qu'on n'ait pas voulu vous défendre contre ces mécréants, qui nous donnent tant de peine en Espagne ». En même temps, il ne pouvait se défendre de regarder avec admiration le recueillement austère, le visage majestueux et les cicatrices de l'évêque d'Éphèse; et il disait avec sa naïveté guerrière : « C'est pourtant chose étrange, que l'on soit martyr, sans être bon chrétien. »

Une marche de plusieurs jours, tantôt sur quelques débris de routes anciennement construites par les Romains, tantôt sur ces landes désertes qui hérissent la Sicile, n'avait offert aux voyageurs que des ruines diverses habitées par quelques pauvres familles. Enfin, à leurs regards, brillent au loin de hautes colonnes, de

vastes murailles, dont l'aspect annonce une grande cité. Toute la troupe presse le pas pour arriver dans ce lieu avant la chûte du jour. Les rayons affaiblis du soleil éclairent d'une lumière plus douce ces monuments qui semblaient terminer l'horizon. Hors de la vaste enceinte qui les enferme, on aperçoit çà et là d'immenses blocs de pierre et de marbre qui semblaient transportés par une force plus qu'humaine. « Nous trouverons toujours là un asile, disait le guide sicilien, qui s'était écarté de la route ordinaire. Après un effort de quelques heures, on arrive auprès de cette ville, que la transparence limpide du climat de Sicile montrait de si loin. Elle était déserte; et ses monuments n'étaient que des ruines plus grandes et plus entières. Les voyageurs éprouvèrent une surprise presque mêlée d'effroi, en se voyant au milieu de cette grande destruction, qu'ils avaient crue vivante. Leurs regards se portèrent sur un temple d'une hauteur immense, dont les co-

lonnes étaient encore debout, et gardaient la trace de l'ancienne architecture dorique. Deux autres temples s'élevaient à quelque distance; l'intervalle était rempli par des fûts de colonne, des marbres de la Grèce, et des murs à demi détruits, que couvraient de leurs fleurs des rosiers sauvages. « Eh quoi! dit Lascaris, serait-ce ici l'une des plus antiques colonies de la Grèce, Sélinonte (*k*), que nos historiens nous montrent comme détruite, avant même la conquête romaine? Triste image de la destinée! La vie des ruines est plus longue que celle des États; et nous trouvons encore aujourd'hui tant de grandeur dans les débris de ce qui n'est plus depuis deux mille ans! »

Tandis que, frappé de ce sentiment, il parcourait les vastes détours de ces débris qui couvrent tout le plateau d'une montagne, et qu'il s'étonnait de la solitude de ce lieu, le son confus d'une voix humaine attira Lascaris et l'évêque d'Éphèse vers une hutte

grossière, dont l'aspect était caché par quelque ruine, et qui était appuyée d'un côté sur le *pronaos* du grand temple. Ils approchent, et quelle est leur inexprimable surprise, d'entendre les accents de la langue grecque sortir de cet abîme de silence et de solitude! Une voix forte et pure répétait les belles paroles de Chrysostôme pour la prière du soir : « Qui êtes-vous ? » s'écrient les deux Grecs ; et ils se précipitent dans ce réduit, où un homme d'une figure majestueuse était agenouillé devant l'image du Christ, près de laquelle brûlait une torche, suivant le rit de l'église orientale. Ils hésitent un moment; ils reconnaissent Nicéphore d'Héraclée, le plus illustre des Grecs qui s'étaient réunis à la foi des Latins, dans le concile de Florence. Depuis cette époque, Nicéphore, voyant l'union repoussée avec fureur par le peuple de Byzance, et lui-même en butte aux soupçons et aux reproches, avait quitté la Grèce; et l'on ignorait le lieu de sa retraite. A

peine ses yeux se sont-ils arrêtés sur Lascaris : « Vous ici ! s'écria-t-il. Ah ! je le vois, Byzance est détruite; et j'avais vainement tenté le grand sacrifice que Dieu n'a pas voulu recevoir, ou plutôt dont il nous a punis. O Byzance ! lumière du monde, paradis de l'Orient, comment es-tu tombé sous les coups des enfans d'Agar ? » Il se tut à ces mots, en reconnaissant l'évêque d'Éphèse; et son visage se couvrit de rougeur et de larmes.

Cependant l'évêque d'Éphèse s'était retiré en arrière, à la vue du pontife d'Héraclée, comme si les divisions qui avaient préparé la ruine de Byzance devaient lui survivre. Ainsi, ces deux hommes vénérables par leur âge, leur vertu, leur génie, l'un portant la trace du martyre, et l'autre courbé sous le poids d'une rigoureuse pénitence, semblaient pourtant séparés par une insurmontable barrière. Leurs regards mêmes craignaient de se rencontrer. Lascaris, interrompant ce silence plein de

reproches, confirme le triste pressentiment de Nicéphore sur les malheurs de la Grèce; et il le presse d'abandonner cette solitude, et de se joindre à ses compatriotes exilés. « M'admettront-ils aujourd'hui? reprend vivement Nicéphore. Je me suis moi-même banni de notre patrie. Loin de la Grèce qui me réprouvait, loin de l'Italie dont les honneurs auraient récompensé le changement de ma foi, j'ai vécu dans ce désert, parmi ces ruines qui m'annonçaient la chute de Byzance. Là, chaque jour, j'ai gémi devant Dieu sur les funestes divisions des peuples chrétiens, sur l'indifférence ou la haine qui les rendent inutiles l'un à l'autre. Souvent j'ai rétracté par ma douleur la fatale abjuration de Florence: le dirai-je? j'ai repris dans ce désert tous les rites de notre culte sacré, comme une image de notre patrie: mais où est maintenant le temple de Sainte-Sophie, pour me réconcilier solennellement à la foi de nos pères? »

A ces mots, l'évêque d'Éphèse, qui demeurait jusque-là silencieux et irrité, tendit la main à Nicéphore : « Venez, dit-il; soyez absous, en partageant notre infortune. » D'autres Grecs s'approchaient en ce moment; et tous apprirent avec une grande joie la rencontre inattendue de Nicéphore. Il y avait pour ces fugitifs une sorte de charme à trouver un compatriote que leur accueil pouvait consoler, et qui s'honorait de rentrer avec eux dans la communion du même malheur. Ils s'empressent autour de lui, avec des paroles d'amitié ; ils recommencent le récit des derniers malheurs de Byzance; ils redisent leurs vœux, leurs espérances, leurs projets ; ils se rappellent leurs divisions passées. Triste hasard de la fortune! ainsi se trouvaient rassemblés dans ce désert les débris, et comme les images de toutes les croyances, de toutes les opinions qui avaient partagé la Grèce mourante, le platonicien enthousiaste et presque idolâtre, l'amant pas-

sionné des arts, le vertueux sectaire, le pénitent et le martyr. Assis sur les marbres mutilés de Sélinonte, ces hommes s'entretenaient avec la vive imagination de leur pays, et cette mobilité d'espérances qui survit à tous les malheurs. Près d'eux, Médicis regardait avec attendrissement ce spectacle, cette joie mêlée à tant d'infortunes; et il prenait part quelquefois à leurs discours, en les avertissant de ne pas trop espérer dans les armes et la générosité des rois de l'Europe. Le pontife d'Héraclée, long-temps retenu parmi les débats de Florence, parlait la langue italienne avec autant de force que de grace; élevé jadis dans le couvent célèbre du mont Liban, il y avait puisé ces trésors d'érudition antique ignorés de l'Europe, et quelque chose du génie oriental : ses paroles étaient pleines d'élévation et de douceur. Il n'avait rien de l'austère véhémence de Théodore; il semblait fait davantage pour persuader et pour émouvoir. Les Italiens, en l'écou-

tant, admiraient ce peuple chez qui la supériorité de l'esprit se montre sous tant de formes diverses. A quelques pas de cette scène si vive, le chef espagnol, immobile, fumait une longue pipe arabe : à son attitude sérieuse et insouciante, à la monotone apathie de ses regards, on eût cru voir un Turc d'Occident. Le lever du jour éclaira la petite colonie fugitive, campée sur ces ruines antiques ; elle ne les quitta point sans émotion et sans regret. Nicéphore s'agenouilla pour la dernière fois dans l'humble réduit où il avait passé tant d'années de pénitence. Gémiste et Lascaris contemplèrent longtemps les magnifiques frontons du temple, illuminés par les premiers feux de l'aurore, tandis que les soldats espagnols détachaient négligemment leurs chevaux du pied des colonnes, qu'ils ne regardaient pas.

On se met en route : peu de jours suffisaient pour arriver jusqu'à Palerme, où le sort des Grecs devait se décider. Médicis, en les sui-

vant, doutait s'il pourrait les servir auprès d'Alphonse, qui était alors en guerre avec Florence; mais il comptait sur la générosité de ce prince, que l'on avait surnommé le magnanime, et qui n'avait été cruel qu'une fois, en précipitant du trône l'infortunée Jeanne de Naples. Il entretenait les Grecs de cette espérance; et plus souvent il les interrogeait sur leurs sciences, comme s'il eût voulu ravir quelque chose de ce précieux dépôt. En approchant de Palerme, les Italiens et les Grecs ne purent se défendre de comparer avec un sourire les faibles monuments de l'art moderne aux ruines de Sélinonte. Entrés par la porte du Midi, leur escorte s'arrêta près d'un palais énorme et bizarre, bâti en différents siècles par les Goths, les Normands et les Arabes. Les avenues de ce palais étaient bordées, pour tout ornement, de lourds canons en fer, qui menaçaient la ville : c'était la demeure royale d'Alphonse. Une garde espagnole veillait aux

portes; et l'on apercevait la trace des punitions que s'était attirées l'humeur mobile et séditieuse des habitants. Les Grecs pénétrèrent avec une sorte de répugnance dans cette citadelle du conquérant espagnol; mais ils étaient attendus; et l'on avait ordre de les conduire à l'audience du roi. Ils sont introduits dans une vaste salle, qui présentait aux regards la plus étrange variété. A la voûte, étaient suspendus des drapeaux déchirés, des armes, des étendards enlevés aux Maures de Tunis, aux Génois, aux Vénitiens. Au milieu de ces trophées brillait sur un bouclier la devise singulière du Roi : c'était un livre ouvert (*n*). Sur une table immense de marbre, étaient placées quelques médailles antiques des Césars; dans une cassette d'ivoire, quelques instruments d'astronomie, encore rudes et grossiers; et près de là, plusieurs manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant, et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Sur les vastes murailles de la salle, étaient

retracées les batailles et les plus fameuses aventures d'Alphonse. On le voyait dans la solennité de son sacre, au milieu de la cour d'Aragon, déchirant la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Un autre tableau le montrait dans Marseille prise d'assaut, arrêtant les fureurs des soldats, et refusant le riche présent que lui offraient les dames de la ville. Ailleurs, il était représenté vaincu, mais plus grand que dans la victoire, captif sur un vaisseau génois, conduit en présence de l'île d'Ischia, et refusant, au péril de sa vie, d'enchaîner par un ordre le courage de la garnison qui combattait en son nom; enfin, on le voyait entrer vainqueur dans Naples, avec la pompe des anciens triomphateurs romains.

Cette salle était encore ornée de quelques statues que le Roi avait enlevées dans ses guerres, et dont la perfection donnait l'idée des arts sublimes de la Grèce, au milieu de ce palais d'une architecture barbare. Les Grecs

éprouvèrent un mouvement de joie à cette vue. Au fond de la salle, le Roi était assis, entouré de quelques-uns des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire d'Italie : il avait près de lui le Pogge, profond érudit, dont l'Europe ne connaît que les contes badins, Antoine de Palerme, le plus savant des Siciliens, Æneas Sylvius, que son amour des lettres et son éloquence portèrent au trône pontifical, et beaucoup d'autres oubliés aujourd'hui.

Alphonse tenait à la main une vie d'Alexandre; et il s'entretenait de cette lecture avec les doctes confidents qui composaient toute sa cour. Le visage de ce Roi était singulièrement spirituel et guerrier : l'âge avait blanchi ses cheveux; mais sa taille haute et fière, ses yeux mobiles et pleins de feu, jetant partout des regards expressifs, lui donnaient encore toute la vivacité de la jeunesse. Il portait le court manteau et l'habit militaire espagnol. Sa devise chérie était empreinte sur le pommeau de son sabre; et l'on

remarquait sur sa poitrine l'écharpe qu'il avait reçue de Lucrèce Alania, dernier objet de ses inconstantes amours. C'est dans ce lieu, c'est auprès de ce Roi, que les Grecs étaient introduits presque comme des coupables : «Regardez autour de vous, leur dit d'abord Alphonse; vous n'êtes pas sur une terre ennemie. ».

Toutefois, comme il rendait lui-même la justice à ses sujets avec beaucoup d'attention, il ouvrit les lettres du gouverneur de Catane, et voulut apprendre de Lascaris tous les détails de l'événement qui conduisait les Grecs devant lui. Après avoir écouté ce récit, il se livra tout entier à la vive curiosité que lui inspiraient ces étrangers, et donna des regrets amers à la perte de Constantinople. « Malheureux chrétiens! disait-il, pourquoi nous déchirons-nous de guerres perpétuelles, tandis que les barbares s'avancent chaque jour dans l'Europe! Quel avertissement pour nous, que la prise de Constantinople! » En même temps le Roi de-

mandait quels monuments des arts, quels livres on avait sauvés : il paraissait presque s'en occuper autant que de la chûte d'un empire. «Que n'ai-je pu m'armer, disait-il, pour cette cause si sainte! Mais j'étais en guerre avec Florence, qui vient enfin de m'offrir une bonne paix; et aujourd'hui il me reste à me venger de Venise et de Gênes. Cependant la vieillesse approche; mais j'espère bien, en dépit d'elle, avoir encore assez de force pour chercher les Barbares sur le Bosphore, comme je les ai vaincus dans Tunis. J'exciterai les princes chrétiens; j'appellerai les Francs d'au-delà des monts. Mais vous, payez-moi mon hospitalité; répandez vos sciences dans mes États; nous avons des écoles à Naples, où je vais souvent écouter les maîtres habiles. Restez parmi nous, ô Grecs! Rome vous abandonne; moi, je veux vous accueillir et vous venger. » En même temps le Roi fit apporter le présent que venait de lui envoyer la Seigneurie de Florence, et qui avait désarmé

tout son ressentiment; c'était un précieux manuscrit de Tite-Live *. Heureux temps, que celui où, pour acheter la paix, on cédait un livre au lieu d'une province! Les Grecs eux-mêmes furent étonnés de ce prix extraordinaire que l'on attachait dans l'Occident aux ouvrages de la pensée; et ils en conçurent l'espoir d'un meilleur avenir. Leur empressement de passer en Italie redoubla. Vainement Alphonse prodigua tous ses efforts pour les retenir à sa cour; ils devaient préférer la libre hospitalité de Florence. Le Roi leur fit promettre seulement que quelques-uns d'entre eux s'arrêteraient à Naples, pour y répandre les arts de la Grèce.

Embarqués au port de Palerme, sur une galère espagnole, ils touchèrent bientôt l'Italie, où la nouvelle de leur désastre était déjà partout répandue, et adoucissait en leur faveur l'amertume des haines religieuses. En abordant sur la côte de Naples, ils virent tout

* *Tiraboschi*, t. VI.

un peuple qui poussait des cris de consternation et d'effroi. Le nom de Mahomet retentissait dans cette foule, avec des prières à Dieu et à tous les saints du ciel, pour détourner de l'Italie le fléau de sa colère. De longues processions sortaient des églises, et promenaient les choses saintes au milieu des habitants, qui se jetaient à genoux sur leur passage. Ils racontaient entre eux mille prodiges précurseurs de la chûte de Byzance. On avait entendu des armées s'entrechoquer dans l'air; des pluies de sang étaient tombées du ciel, et l'on avait trouvé les reliques des saints dispersées hors du sanctuaire. La vue des fugitifs augmenta cette panique terreur : il semblait que les flottes de Mahomet et ses terribles janissaires allaient apporter le ravage et la mort dans l'heureuse Italie. Des femmes fuyaient avec leurs petits-enfants dans les bras; et les hommes se faisaient bénir par les prêtres, comme s'il eût fallu bientôt combattre et mourir.

Au milieu de cet effroi, les Grecs trouvèrent des dispositions hospitalières et généreuses. La crainte avait produit la pitié. La vie douce de ces peuples, la mollesse de leur climat et de leur génie leur rendait plus redoutable l'invasion de ces Barbares d'Asie, qui profanaient les temples, détruisaient les villes, et enlevaient les peuples en esclavage. Lascaris, en voyant cette terreur, disait : « Où donc sera l'asile des arts et de la pensée contre l'oppression des Barbares ? Où se conserveront ces nobles trésors de l'esprit humain, que nous possédons encore ? » — « Vous ne devez pas, lui répondait le vénitien Bembo, juger de l'Italie par Naples, par une ville subjuguée. Ces pauvres gens ! ils ont peur comme s'ils n'étaient pas déjà conquis. C'est ma libre patrie qui peut lutter contre les Turcs. Ses flottes seront le rempart de l'Europe. » Il parlait ainsi : il était jeune, il aimait la gloire, et ne siégeait pas encore au sénat de Venise : mais quelques jours

après, étant retourné dans sa patrie, il apprit qu'elle avait fait un traité d'alliance avec les Turcs, pour se ménager la conquête peu durable de quelques villes de la Morée, et une part dans l'oppression de la Grèce.

Cependant, on disait que le souverain pontife allait enfin armer tous les princes de l'Europe pour reprendre Byzance; on parlait d'une flotte de dix galères qui devait mettre à la voile; et les Grecs, avec un triste sourire, écoutaient le récit de ce faible appareil, en songeant aux innombrables soldats de Mahomet. A mesure qu'ils avançaient en Italie, ils sentaient s'appesantir sur leurs têtes la ruine irréparable de leur empire; ils voyaient partout un asile, nulle part un secours et une vengeance.

Divisée en états rivaux et nombreux, l'Italie semblait agitée d'une émulation de savoir et d'élégance sociale inconnue jusqu'alors. De toutes parts l'antiquité sortait de ses ruines, et

l'amour des arts renaissait avec elle. Dans les villes, des maisons d'une architecture encore imparfaite et grossière, étaient décorées par des statues, que l'on tirait du milieu des décombres, ou du lit des fleuves qui les avaient ensevelies. La vue des Grecs excitait la curiosité : on se pressait autour d'eux pour les écouter; on s'occupait de leurs sciences, bien plus que de leurs malheurs.

Impatient de ces vains égards, l'évêque d'Éphèse avait hâte de se rendre à Rome, et ne pouvait renoncer à l'espoir de cette croisade tant promise. « Séparons-nous, dit-il à Lascaris; faites parler pour la Grèce nos arts et le génie de nos pères. Dieu permet cette voie profane pour intéresser à son culte les princes de la terre. » Lascaris suivit le jeune Médicis à Florence. En approchant des bords de l'Arno, il sentit plus vivement tous les regrets de la patrie perdue. C'était le doux climat des plus belles contrées de la Grèce; et c'était

une terre d'exil. Mais la générosité de Cosme de Médicis avait déjà recueilli beaucoup de familles grecques fugitives; et les vaisseaux de son commerce ramenaient chaque jour quelques-unes de ces tristes victimes. Tous ses soins lui semblèrent payés par la présence de Lascaris apportant les arts et les monuments de la Grèce.

Là commença cette noble mission du génie grec au milieu de l'Italie. Florence vit alors briller cette Académie platonicienne, qui répandait l'enthousiasme, meilleur que la science. Cosme de Médicis la reçut dans son palais, agrandi par l'art de Donatello. Là se réfugiaient ces hommes que nous avons vus errant avec Lascaris. De là leurs paroles éloquentes interprétaient les grands génies de la Grèce: c'était une vive lumière partout répandue. On abandonnait une scholastique étroite et barbare pour se tourner vers ces nobles études. L'idée sublime du beau reparaissait dans les arts du

dessin, comme dans les inspirations de la pensée, et les Italiens eux-mêmes appelaient Florence la ville d'Homère.

Délivré des longues agitations qui avaient troublé la république, maître paisible de ses concitoyens, Médicis n'aspirait qu'à les occuper par les lettres et les arts. Il touchait à la vieillesse; le feu de vivacité qui l'animait autrefois était tempéré maintenant par une douceur majestueuse. A l'activité du commerce, aux intrigues de la place publique, il aimait à substituer d'agréables entretiens dans ses belles retraites de Fésolles et de Careggi. Là le dictateur adroit de Florence n'était plus qu'un philosophe ingénieux, passionné pour tous les plaisirs de la science. Ses deux fils l'imitaient; et Laurent de Médicis, encore enfant, promettait de continuer cette belle tradition dans une même famille. Cosme avait rassemblé près de lui quelques jeunes Italiens, épris de ce même attrait pour les arts. Leur vive imagi-

nation se laissait ravir à cette philosophie des Grecs, où la raison était parée de poésie. Cosme de Médicis se délassait, en méditant avec eux sur ces théories sublimes. « Venez, écrivait-il un jour à Marsille (1), le plus célèbre disciple des Grecs; apportez-moi le livre de Platon sur le souverain bien. Il n'est pas de recherche qui m'occupe davantage : venez, et n'oubliez pas la lyre d'Orphée. »

Ce culte pour les arts et le génie de la Grèce fut porté si loin, que l'on célébra dans le palais des Médicis la fête de Platon, qui, depuis douze siècles, avait cessé dans Athènes. L'image du philosophe fut inaugurée dans les jardins de Careggi, ornés des marbres les plus précieux de la Grèce, et dessinés comme les bosquets d'Académe. Le ciel de la Toscane jetait sur cette fête une lumière aussi brillante que le climat de la Grèce. Les disciples de Platon

(1) Fabroni. Vita Cosm.

semblaient réunis : on lut un passage de ses éloquents écrits sur l'immortalité de l'âme, et la beauté de la vertu. On récita des hymnes à sa gloire. On remercia la providence d'avoir accordé jadis à la terre cet homme vertueux et ce divin génie. Les Italiens étaient saisis d'une ivresse d'admiration; les Grecs fugitifs éprouvaient une sorte d'orgueil en voyant honorer après tant de siècles les souvenirs de leur patrie. Gémiste se croyait dans Athènes affranchie des Barbares.

Mais Lascaris, qui, dans les lettres, ne cherchait qu'une espérance de servir et de ranimer la Grèce, vivait malheureux parmi les fêtes et le repos de Florence. Souvent, lorsque au milieu d'une jeunesse accourue de toute l'Italie pour l'entendre, après avoir redit les grandes pensées de l'ancienne Grèce, il parlait de l'oppression de sa patrie, toutes les âmes étaient émues de colère et de pitié. Mais cette noble chaleur passait avec la mobile vivacité des imagina-

tions d'Italie. La politique de Cosme ne songeait pas d'ailleurs à prendre la moindre part dans des guerres aventureuses; et il croyait faire assez d'embellir Florence par le commerce et par les arts. « Soyez heureux parmi nous, » disait-il à Lascaris. Quand on annonça le projet du Souverain-Pontife de marcher lui même à la tête d'une croisade : « Voilà, dit-il, un vieillard qui fait une entreprise de jeune homme. »

Cependant l'évêque d'Éphèse et Nicéphore étaient arrivés dans Rome, qui retentissait encore des prières ordonnées pour la délivrance de la chrétienté. Ils apprirent qu'au-delà des monts la ruine de Byzance avait excité la colère des Francs. Plusieurs pélerins, venus à Rome pour les indulgences de la croisade, racontaient une fête célébrée dans le palais du puissant duc de Bourgogne, et où le courage des chevaliers s'était enflammé par un spectacle extraordinaire. Au milieu des joies du banquet,

on avait vu paraître dans la salle, sur un éléphant conduit par un Sarrasin de taille gigantesque, une femme vêtue de deuil, et qui semblait captive. Tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, cette femme, comme si elle eût représenté l'Église prisonnière des Infidèles, avait chanté d'une voix douloureuse une complainte, pour appeler à son secours les preux de France et de Bourgogne. La foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus chrétiennes figurées par autant de jeunes filles vêtues de blanc, étaient venues ensuite, chantant tour à tour des vers pour émouvoir le cœur des fidèles. A cette vue, tous les chevaliers, et le duc à leur tête, avaient juré de prendre la croix; ils avaient juré sur la Toison d'Or, sur le nom de la Vierge, et sur le faisan, symbole de cette chevalerie d'Occident.

Ces idées, ces coutumes étaient bien nouvelles pour des grecs de Byzance et d'Éphèse. Mais la réputation du courage des Francs (*o*),

toujours célèbre dans l'Orient, ranimait la confiance des fugitifs. Théodore, dans l'ardeur de sa foi, contemplait déjà la croix victorieuse relevée sur les murs de Constantinople, et le temple de Sainte-Sophie sanctifié de nouveau par le culte du Seigneur.

Cet espoir l'emporta sur sa répugnance pour un déserteur de la foi grecque; et il se pressa de voir le cardinal Bessarion. Il se rendit à son palais, au pied du mont Quirinal, près de l'église des Saints-Apôtres. En traversant le péristile, les yeux de l'évêque d'Éphèse furent frappés des richesses de la cour romaine. Sous un immense portique étaient réunis des marbres précieux de l'ancienne Grèce, des vases d'airain, des statues, monuments immortels du paganisme aboli. Tous ces trésors récemment découverts, tout ce luxe de l'antiquité renaissante, ornaient avec un peu de désordre la demeure du savant cardinal : et des prêtres de l'église de Rome prenaient garde, en passant, d'embar-

rasser leur robe dans les magnifiques débris de quelque dieu mutilé. Tous ne louaient pas également le zèle curieux de Bessarion. Quelques-uns remarquaient avec ironie, qu'à ces soins profanes il était facile de reconnaître un Grec d'origine, un néophyte, ancien disciple de l'erreur. Retiré dans le lieu le plus solitaire de son palais, le cardinal était dans ce moment occupé d'une question de philosophie qui lui semblait mal expliquée par Aristote. Cependant, averti de la présence de Théodore, il abandonna tout pour voir un compatriote; et quelle que fût la division de ces deux hommes, leurs premières paroles, dans cette langue qui leur était commune, furent pour eux pleines de douceur. Bessarion n'était plus jeune : et les voyages, l'étude, les chagrins de l'ambition avaient vieilli les traits de son visage, où brillait une empreinte italienne et grecque à la fois, un mélange de vivacité, de finesse et d'enthousiasme, tempéré par la fierté d'un cardi-

nal. Ses manières étaient simples : son vêtement rappelait celui des religieux de Saint-Basile; et il portait, suivant l'usage d'Orient, cette barbe longue dont se moqua Louis XI, dans l'audience solennelle qu'il lui donnait un jour, comme ambassadeur de la cour de Rome.

Accueilli par son ancien adversaire, Théodore s'informa promptement du sort des jeunes grecques appelées en Italie, et du respect qu'on avait eu pour leur foi. Bessarion interrogeait l'évêque d'Éphèse sur les monuments de la Grèce profane; il se reprochait de n'en avoir pu recueillir encore qu'un bien petit nombre. « Mais quoi, disait Théodore, quelle est cette vaine curiosité? sachez-le donc : l'Évangile est sous les pieds de l'impie. Nos frères de Grèce et d'Orient sont entre l'apostasie et l'esclavage. Il n'y aura bientôt plus de chrétiens dans la Grèce. Pontifes d'Italie, vous accueillez les traditions d'Athènes et les livres des Gentils : mais vous laissez périr la vraie foi.

— La vraie foi, dit Bessarion, elle est à Rome dans le sacré collège. — La vraie foi, reprend l'évêque d'Éphèse, est celle des martyrs; elle est gravée sur la dernière pierre de nos églises détruites et dans le cœur de nos pontifes égorgés. » En achevant ces mots, il sortit plein de colère.

Cependant Bessarion prodigua ses soins et sa richesse aux Grecs fugitifs. Retirées dans un saint asile, les religieuses de Byzance y conservaient leur règle austère. Un grand nombre de familles du Péloponèse et des îles étaient accueillies au port d'Ostie. Beaucoup d'autres étaient rachetées de l'esclavage. Le Souverain-Pontife montrait également de la charité pour le malheur, et de l'admiration pour la science. Il enviait à Florence cette académie platonicienne fondée par les Médicis. Il encouragea les mêmes études dans Rome.

Parmi toutes ses dignités apostoliques, Bessarion était supérieur du monastère de *Crypta*

Ferrata, bâti dans la *villa* de Cicéron, à Tusculum. Là souvent il réunit quelques-uns de ses éloquents compatriotes : et, il semblait que l'ombre du génie de la Grèce vînt errer sur ces ruines qu'avait illustrées le génie de Rome. Que de fois, dans ces entretiens, on espéra de voir la Grèce affranchie des Barbares! Que de fois on se promit d'armer les princes d'Occident pour une cause si sainte! Lascaris quitta le repos de Florence et l'amitié des Médicis, pour venir exciter Bessarion, et ranimer en lui le zèle de la patrie par l'amour des arts. Souvent, sur les débris de Tusculum, il montrait à ses yeux la barbarie menaçant toute l'Europe, et Mahomet poursuivant bientôt dans l'Italie la Grèce renaissante. Le cardinal était touché de ces images : et de telles paroles étaient plus puissantes sur lui que les prières hautaines de Théodore. Quand il voyait près de lui ces hommes ingénieux et enthousiastes, dont il était le compatriote, il oubliait les querelles religieuses et les défiances

de la cour de Rome; il s'animait, comme eux, au souvenir des grands génies de la Grèce; il versait des larmes, en pensant que cette patrie d'Homère et de Sophocle était la proie des Barbares; il écoutait avec une sorte d'illusion les vives paroles de son maître Gemiste rêvant la liberté d'Athènes, qui serait encore quelque jour le temple de la philosophie et des arts; il était ému de cette pensée; il redevenait Grec à force d'être platonicien : et il promettait d'employer son zèle, ses efforts, son crédit dans le sacré collége, pour hâter une croisade, surtout si l'église grecque voulait enfin reconnaître ses erreurs, et accepter avec une foi docile l'union de Florence.

Mais rien de cela ne répondait aux vœux ardents de Théodore. Il était inquiet du séjour de Rome pour la foi de ses frères; il était plus inflexible dans l'exil qu'à Byzance; il s'accusait d'avoir désiré le secours si tardif et si dangereux des Latins. En vain Nicéphore, dans son

zèle plein de douceur, cherchait à calmer cette âpre véhémence. Il était faible devant l'évêque d'Éphèse; il respectait son invincible fermeté; il s'effrayait à l'idée de paraître lui-même abandonner encore la foi de ses frères malheureux; il eût craint, en combattant Théodore, de sembler parjure.

Ainsi l'évêque d'Éphèse, dans une longue attente, vit passer les espérances qu'il avait formées pour le salut de la Grèce. Les pontifes romains se succédèrent. Bessarion lui-même fut près d'obtenir le trône pontifical; et l'ancienne jalousie des Latins contre les Grecs, la défiance pour un nouveau converti, tout zélé qu'il était, l'écartèrent seules de cet honneur, où l'appelaient son savoir et son génie. Déchus de l'espoir d'un si grand appui, les Grecs se consumèrent en vains efforts. Leur zèle même nuisait à leur puissance. L'orgueil de l'église latine s'effrayait de la hauteur de ces prêtres d'Orient qui, pros-

crits, fugitifs, sans patrie, sans autels, ne perdaient rien de l'inflexibilité de leur foi, et n'auraient pas acheté d'un repentir le salut de la Grèce.

Enfin cependant l'Europe parut touchée de leurs plaintes, ou plutôt de ses propres périls. Æneas Sylvius, ami passionné des arts et zélé pour la gloire du nom chrétien, fut élu Souverain-Pontife, tandis que Mahomet étendait son empire jusqu'au Danube, et envahissait à la fois le Nord et le Midi de l'Europe. Venise menacée, Belgrade assiégée, tous les pays voisins de la Grèce subjugués comme elle, effrayèrent l'Occident. Le pontife romain fit un dernier effort pour appaiser les inimitiés des princes chrétiens, exciter l'ardeur des peuples, les réunir dans une croisade, et rejeter enfin les Barbares au-delà de l'Europe. Il convoqua, dans cette espérance, un concile à Mantoue. On y vit les ambassadeurs de France et de Pologne, ceux du roi de Naples, des ducs de Bretagne et de Bour-

gogne, et des républiques d'Italie. Le duc de Milan, François Sforce, y parut. Les envoyés de l'île de Lesbos, de l'Épire et de Monenbasie dans la Morée, retracèrent les maux de leur pays. Le Souverain-Pontife et Bessarion parlèrent avec éloquence. La guerre fut résolue. Bessarion repartit alors pour solliciter les secours des princes d'Allemagne; et le Souverain-Pontife annonça la réunion de la croisade dans la ville d'Ancône.

Mais les rois, malgré leurs promesses, étaient distraits par leur ambition et leurs querelles. Alphonse d'Aragon était mort, avant d'avoir fait la paix avec Venise. Le duc de Bourgogne avait vieilli, en projetant une croisade dans les fêtes de sa cour; et maintenant il redoutait l'ambition de Louis XI. L'Allemagne était pauvre et divisée; l'Angleterre était agitée par les guerres sanglantes des deux familles royales. Les princes d'Italie se surveillaient l'un l'autre. Les dîmes réclamées par la cour de Rome commençaient

à peser aux peuples. L'empereur d'Allemagne abandonnait la Hongrie. Il n'accourut à la voix du pontife romain que des hommes obscurs et sans nom. Toutefois le cœur des réfugiés palpita de joie; ils crurent toucher au moment de revoir leur patrie, et de combattre pour la délivrer. Mais la mort du pontife romain vint détruire toutes ces espérances. Faible vieillard, épuisé par les efforts d'une si grande entreprise, il expira dans Ancône, en faisant des vœux pour les chrétiens de la Grèce, et en recommandant à l'Europe de venger cette cause sacrée. Le zèle religieux, ranimé par un grand homme, s'éteignit avec lui; les mœurs plus douces, l'activité du commerce refroidissaient les esprits pour ces guerres lointaines. Les Vénitiens seuls voulaient combattre, parce qu'ils avaient besoin de se défendre. Leur ambition fit la paix, quand elle n'espéra plus tirer parti de la guerre.

Ainsi, livrés à la politique intéressée de l'Eu-

rope, les Grecs continuaient d'éclairer de leurs sciences des peuples qui les abandonnaient. Ces apôtres des lettres eurent en peu d'années répandu leur langue et leur philosophie dans les villes d'Italie. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, révélés de toutes parts, excitèrent un enthousiasme inconnu jusqu'alors. Le zèle exclusif, qui d'abord attacha les esprits à la contemplation du génie antique, semblait ralentir l'originalité nationale; mais elle germait avec plus de force sous cette riche culture. Les grands hommes du seizième siècle allaient naître; les bannis de la Grèce, qui travaillaient à préparer cette grande époque, ont laissé peu de gloire; leur puissance fut toute entière dans la parole, et fugitive comme elle. Ils répandirent autour d'eux l'admiration et le goût des arts; ils agitèrent l'esprit humain; ils sauvèrent la plus belle moitié des monuments antiques; mais eux-mêmes, ils n'ont pas créé

de monuments. Ainsi leur souvenir a disparu dans la gloire des hommes formés par leur exemple, et la grandeur même de leurs services en a plus rapidement fait perdre la trace.

Après la mort du pontife romain, l'évêque d'Héraclée, n'espérant plus rien de l'Europe, retourna dans l'Orient pour y soutenir la foi de ses frères contre les épreuves de l'esclavage. « C'est là seulement, dit-il, que je dois expier mon ancienne faiblesse, dont Rome me fait souvenir. On raconte qu'il vécut quelque temps à Constantinople et dans la Morée, portant partout l'ardeur de sa charité, s'introduisant dans les bagnes des esclaves chrétiens, bravant chaque jour la peste et le cimeterre des Turcs. Doux autant qu'intrépide, il calmait ces haines religieuses que les chrétiens des deux communions conservaient en Orient jusque sous le poids de leurs fers. Il leur prodiguait également ses secours, et leur prêchait

le même évangile. Il n'était plus sectaire, il était chrétien; et dans sa bouche la divine parole inspirait un zèle plein de force et de patience. Il périt au milieu de ces œuvres saintes. Les Turcs, en permettant aux Grecs vaincus de racheter leur vie et l'exercice de leur culte par un tribut annuel, leur enlevaient une partie de leurs enfants pour les convertir à la foi musulmane; et ils punissaient avec une grande cruauté tout prêtre chrétien qui cherchait à inspirer à ces jeunes Grecs l'horreur d'une telle apostasie. Accusé d'avoir voulu ramener à la religion de leurs pères quelques-uns de ces otages de l'Islamisme, élevés parmi les Azamoglans de Byzance, Nicéphore subit un affreux supplice. Son corps brisé à coups de marteaux de forge fut jeté à la mer, de peur que les chrétiens ne l'honorassent; mais son nom resta consacré dans la Grèce, comme celui d'un martyr.

Avant d'apprendre cette fin glorieuse de

Nicéphore, l'évêque d'Éphèse avait aussi quitté l'Italie, conduit par une autre espérance. Sur les plus âpres sommets de l'Épire, vivaient des pâtres à demisauvages, dès long-temps traités de rebelles par les souverains de Byzance, mais qui, n'ayant jamais été souillés par le mélange d'une barbarie étrangère, conservaient dans leurs mœurs et dans leur courage la plus vive empreinte du génie national. Ces Grecs, autrefois invincibles à la puissance romaine, n'avaient été domptés que par le christianisme; et ce joug, le seul qu'ils eussent porté jamais, leur inspirait d'autant plus de haine pour l'oppression des Turcs. C'est parmi eux que Théodore alla chercher un asile où il pût long-temps souffrir pour la foi et pour la patrie. Jeté par un navire italien sur les côtes de l'Épire, il traversa le pays désolé, et parvint dans les montagnes, sans autre trésor que son évangile et sa croix d'évêque. Ces hommes belliqueux qui vivaient dans un continuel péril, entre les assauts des

Turcs et toutes les privations d'un climat rigoureux, accoururent avec joie près du saint prêtre qui leur semblait envoyé par le ciel. Leurs villages avaient été brûlés dans les incursions de leurs barbares ennemis. Ils n'avaient plus d'autre refuge pour leurs familles, que le creux des rochers, et quelques huttes grossièrement construites aux lieux les plus inaccessibles, et sous les coups de la tempête. Ils campaient la nuit en plein air près des feux allumés ; le jour, ils avaient à combattre sans cesse les postes des janissaires ; et lorsqu'ils tombaient aux mains de leurs ennemis, ils périssaient dans d'horribles tortures. Mais jusque-là ils étaient libres; et cette vie dure entretenait en eux le patriotisme et le courage. Théodore bénit le ciel d'avoir à partager de si rudes épreuves, qui promettaient d'être couronnées par le martyre.

On dit qu'il habita long-temps parmi ces bandes guerrières dont la race s'est per-

pétuée sur les montagnes de la Grèce. Delà, il visitait quelquefois les saints monastères qui couvrent les hauteurs de l'ancienne Arcadie. Il ranimait la foi des religieux découragés par l'oppression des Turcs. Il apparaissait au milieu d'eux comme une image de l'antique église : et, lorsqu'au retour de la solennité de Pâques il célébrait sur la montagne le divin sacrifice, et chantait l'hymne du Christ glorieux, à ces mots *le Christ est ressuscité, le Christ est vainqueur*, les pâtres, les laboureurs accourus de toutes parts, croyaient entendre une voix prophétique annoncer l'affranchissement et la renaissance de la Grèce. On répétait les paroles sacrées; on les mêlait au salut du matin et à l'adieu du soir. Une commune joie se répandait depuis les sanctuaires du couvent de Méga Spiléon, et les sommets d'Agrapha, jusqu'aux villages de la plaine asservis par les Barbares. Ainsi la religion soutenait ce peuple affligé, et faisait vivre son espérance.

Que de fois Nicéphore, dans les plus âpres retraites de l'Épire et de la Thessalie, célébra les cérémonies sacrées, au milieu des Klephtes adoucis par ses paroles! Que de fois il ranima leur constance dans la défaite, ou les rendit humains après la victoire! L'évangile par sa voix enseignait à ces Grecs sauvages des vertus dignes de leur valeur. Parmi les représailles d'une vengeance journalière et terrible, souvent on vit briller en eux la générosité, la pitié pour les faibles, le respect pour les femmes captives. Le saint évêque, disaient-ils, nous bénira. Il était comme une conscience visible pour ces hommes incultes et farouches.

Il leur rendait une patrie par la religion; et quand ses paroles pleines de foi leur montraient le temple de Sainte-Sophie souillé, la croix d'or et la table sainte brisées par les infidèles, tous voulaient mourir chrétiens et libres. Souvent dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie, et sur les sommets du Pinde, on

entendit répéter le chant de la ruine de Byzance. Au milieu de l'esclavage et du désert, on redisait cette prophétie poétique, où respire tout l'espoir de la Grèce chrétienne : « O vierge sainte, souveraine maîtresse ! Silence, ne pleure pas, ne gémis pas ; avec le temps, avec les années, et la ville et le grand monastère, toutes ces choses seront à toi de nouveau. »

Ainsi l'évêque d'Éphèse entretenait l'amour du pays et l'espoir de la délivrance parmi ces peuplades fidèles et ignorées, qui avaient à peine connu l'empire, au temps de sa splendeur. Il se consolait lui-même dans la pensée qu'un jour, de ces retraites sauvages, sortiraient les vengeurs de la croix, et les libérateurs du temple. Il préférait leur rude simplicité et leur foi naïve à la mollesse et aux arts nouveaux de l'Occident. Il vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans cet apostolat, où le soutenait l'espérance. Quelquefois, par l'entremise d'un marchand étranger, ou d'un moine voyageur du

mont Athos, il fit parvenir des nouvelles de la Grèce à ses compatriotes dispersés à Rome, à Florence, à Mantoue. Il leur parlait de ces Grecs sauvages, autrefois dédaignés par l'empire, et où se retrouvait la patrie : « Tâchez d'émouvoir vos peuples polis, écrivait-il à Lascaris : moi, j'anime nos Barbares. Répandez les arts dans l'Europe ; je conserve la religion dans la Grèce. » Au milieu de ces soins, il mourut plein de jours. Les pâtres de la montagne lui creusèrent une tombe dans la roche qu'il avait habitée. On se partagea ses vêtements, comme de saintes reliques. Les feuillets de son évangile furent distribués entre les familles errantes de la peuplade. On allait prier sur sa tombe, d'où jamais, dans leurs combats et leurs fuites, les montagnards ne laissèrent approcher les Turcs. Long-temps après, les pères montraient à leurs enfants la pierre ou le saint évêque s'était assis, le torrent desséché où il avait célébré le divin mystère, l'arbre auquel il avait

suspendu une image de la vierge sainte, le sommet de la montagne où il avait ranimé le courage des Grecs, l'étroit et sombre défilé où il avait obtenu la vie des prisonniers turcs enlevés dans la plaine; et le souvenir d'un homme conservait tout un peuple.

Tandis que la Grèce se renouvelait lentement par la barbarie, ses arts antiques éclairaient l'Occident. Protégée d'abord par la cour pontificale, l'imprimerie faisait connaître à l'Europe les chefs-d'œuvre d'Athènes, l'ignorance se dissipait à la lueur de ces sublimes modèles. Ainsi s'accomplissait l'heureuse révolution qu'avait annoncée Lascaris. Pour lui, satisfait d'avoir mis la main à ce grand ouvrage, il tournait incessamment ses regards vers la Grèce. Ce sentiment était plus vif encore dans ce vieux adorateur de Platon, dans Gémiste chassé de son pays esclave. Le séjour de Rome et même de Florence ne put le retenir long-temps. Il aima mieux aller achever sa vie sous la domina-

tion des Turcs, au milieu des ruines d'Athènes. Arrêté par un charme puissant, il voulut mourir dans ces lieux sacrés pour lui, comme ces prêtres du polythéisme, qui, au milieu du renversement de leurs idoles, lorsque les temples étaient détruits, la flamme du sanctuaire éteinte, ne pouvaient être arrachés du lieu où ils avaient adoré des divinités qui n'étaient plus.

Sans partager ce culte aveugle pour le sol de la Grèce défigurée par l'esclavage, Lascaris voulut aussi se rapprocher de son infortunée patrie. Après avoir rempli à Florence, à Rome, à Mantoue, cette noble tâche de multiplier, de répandre les sciences et la philosophie de la Grèce, quand il vit une génération nouvelle se former autour de lui, quand il fut assuré que l'inestimable dépôt conservé par ses efforts était désormais acquis au genre humain, malgré la faveur des républiques et des princes d'Italie il revint en Sicile (*p*). Il préféra cette contrée pour son der-

nier asyle, parce qu'il y recevait plus vîte des nouvelles de la Grèce, et qu'il pouvait y recueillir par intervalle quelques malheureux compatriotes échappés à l'oppression des Barbares. La civilisation de la Sicile était toujours ignorante et grossière, les arts de la vie presque entièrement négligés, les sciences inconnues, l'usage du papier fort rare. Lascaris, par sa seule présence, y fonda cependant une école qui fut bientôt célèbre, et qui attira des disciples de toutes les villes d'Italie, et des autres contrées de l'Europe, même des îles Britanniques.

C'est là, que ce généreux Grec plus de trente ans après la ruine de Constantinople, s'entretenait encore de ses tristes souvenirs et de ses nobles espérances déjà presque accomplies. Il avait vu, dans ce long période de temps, beaucoup de projets formés en Europe pour la délivrance de la Grèce : les pontifes de Rome l'avaient souvent réclamée ; les rois l'a-

vaient promise. Rien ne s'était fait. La mort de Mahomet avait affranchi l'Italie de la terreur, mais avait laissé la Grèce dans les fers de Bajazet. Cependant l'esprit humain s'était éclairé; les arts avaient fait de rapides progrès; une industrie d'abord merveilleuse était devenue presque populaire. Lascaris recevait de Rome ou de Venise ces ouvrages dont il avait apporté en Italie les précieux originaux, maintenant reproduits par un art indestructible. Un jour qu'entouré de ses disciples il achevait de leur interpréter le sublime passage de Platon, racontant, sous une forme à demi fabuleuse, les vieilles traditions de l'Égypte sur l'île Atlantide, il apprit qu'un pilote génois venait de découvrir un nouveau monde, et de retrouver cet autre hémisphère que les siècles antiques avaient connue, ou que Platon avait deviné.

Belle époque de l'histoire moderne! Heureux âge de l'esprit humain, où les ames encore jeunes et naïves avaient incessamment le plai-

sir de la science et l'émotion de la découverte!

Lascaris, avec une vivacité d'imagination que la vieillesse n'avait pas affaiblie, versa des larmes en apprenant cette nouvelle conquête du génie de l'homme. Dans les derniers temps de sa vie, il entretenait souvent les jeunes étrangers de cette grande révolution du monde; il parcourait avec eux tout ce qui s'était fait en Europe de grand et de nouveau depuis trente ans, les lettres florissantes, le génie des anciens retrouvé, leurs pensées entendues et produisant des pensées nouvelles, enfin l'univers s'agrandissant à la même époque où les esprits s'éclairaient. Préoccupé de ces réflexions et toujours animé par ce prosélytisme des arts qui avait passionné sa jeunesse, Lascaris, avant de mourir, conduisit un jour les jeunes étrangers rassemblés près de lui au lieu où, pour la première fois, il était débarqué dans sa fuite de Constantinople. Il voyait parmi ses disciples les successeurs de ces généreux

Italiens dont il avait alors reçu les secours. Le plus brillant d'entre eux, le plus zélé pour les arts de la Grèce, était le jeune Bembo (*q*), fils du sénateur de Venise, aux yeux duquel Lascaris avait autrefois justifié, sur ce même rivage, les arts et les sciences calomniés par la ruine de la Grèce.

Le sage vieillard prenait plaisir à rappeler ce souvenir, et à retracer l'image de ses premiers entretiens, comme assuré de les transmettre à la postérité en les confiant à la mémoire et au talent de ses élèves. « Je vais bientôt quitter la vie, disait-il, je ne laisse rien de moi; mais je vous ai formés dans l'amour des arts et des nobles sentiments qui les inspirent. Après ma mort, vous retournerez dans votre patrie; vous suivrez, dans la carrière des arts et du génie, ce mouvement qui doit entraîner l'Europe et qui commence par l'Italie. Combien de belles créations vous verrez éclore ! A quelle gloire vous serez vous-mêmes associés ! L'es-

prit de l'homme, échauffé par l'heureux levain de l'antiquité, fermente de toute part. Notre maître Platon a dit que les ames arrivées à la vie retrouvaient par réminiscence tout ce qu'elles avaient su dans un autre monde, et que pour elles apprendre c'était se souvenir. Ainsi, le génie de l'antiquité devient chaque jour l'inspiration et comme la pensée des temps modernes. Quand vous jouirez de cette heureuse révolution, quand vous en partagerez la gloire, songez à la Grèce esclave et malheureuse; souvenez-vous du jour où notre vaisseau fugitif vous apporta les monuments des anciens Hellènes. L'Europe ne sentira-t-elle pas enfin la dette de reconnaissance qui l'engage envers notre patrie? Faudra-t-il attendre que ce nouveau monde qui vient à peine de sortir de l'Océan, instruit quelque jour par nos arts, dont il ne connaît pas encore le nom, s'intéresse à notre malheur, et nous envoie ses soldats et sa liberté? Et la ci-

vilisation doit-elle prendre un si long détour, avant de reparaître sur cette terre, d'où elle est sortie tant de fois? Oui, poursuivit Lascaris avec une sorte de chaleur prophétique, l'Europe entière n'abandonnera pas cette gloire. Quelque jour, l'enthousiasme des arts nous suscitera des vengeurs parmi les héritiers du génie de nos pères. »

Le vieillard ne survécut pas long-temps à cet entretien. Sa mort fut pleurée de la Sicile, a laquelle il avait donné l'idée d'une civilisation plus douce, et d'une vie meilleure. Ses disciples se répandirent dans l'Europe, emportant avec eux le souvenir de ses paroles, et cette heureuse tradition de la Grèce qui vivait en lui. On a vu long-temps à Messine, dans l'église des Carmélites, un tombeau de marbre blanc, que les premiers citoyens de la ville avaient élevé à Lascaris; mais ce monument négligé dans la suite a péri sans retour. Car l'indifférence est plus destructive que le temps :

et le sauveur des arts de la Grèce, Lascaris, à qui l'Europe doit tant de reconnaissance, n'a laissé trace de lui-même que dans quelques souvenirs transmis par ses disciples, et que nous avons essayé de rassembler.

NOTES.

NOTES.

(*a*) Ces descriptions appartiennent à la Sicile du quinzième siècle, telle que Bembo la représente dans un dialogue plein d'imagination sur l'Etna. Les mêmes lieux sont aujourd'hui incultes et stériles.

(*b*) Les Grecs s'exagéraient sans doute à leurs propres yeux la splendeur et la beauté de Constantinople; mais cette ville n'en était pas moins, à l'époque de la conquête, remplie des plus précieux monuments de l'art antique. Elle renfermait plus de livres et de sciences que tout le reste de l'Europe. Telle était l'idée que s'en faisaient les Latins. Le pape Pie II, dont Gibbon a célébré la sagesse et les lumières, nous donne, à cet égard, un témoignage qui n'est pas douteux : « Constantinople, dit-il, était restée jusqu'à présent l'asile des lettres et le temple de la philosophie. Cette grande renommée de savoir qu'Athènes avait eue dans le temps de la puissance romaine, Constantinople la gardait de nos jours. »

Les peuples d'au-delà des monts n'avaient pas moins d'admiration que les Italiens pour cette ville savante; Comines, qu'il faut regarder comme un témoin des opinions de son temps, dit en parlant de la renaissance des lettres : « Ce rétablissement ne se fût guères avancé, si Constantinople n'eût été prise et saccagée par Mahomet II; et nous n'eussions pu dire encore une fois :

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

Car ce fut alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trapezunce, Argyropule, Marulle, en un mot tous les hommes doctes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eux tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvait passer plus outre. »

Il y a bien quelque confusion dans cette date et dans ces noms; et probablement l'esprit humain aurait fini par passer outre sans cette catastrophe; mais ce qu'il s'agit de marquer ici, c'est l'opinion des contemporains, et la manière dont ils virent la ruine de Byzance et l'émigration des Grecs.

(*c*) La précieuse collection rassemblée par Constantin Lascaris existe encore, et porte en effet la

marque du soin prévoyant que nous avons attribué à ce zélateur des lettres. Transportée dans la Sicile et dans l'Italie, elle servit à faire connaître à l'Europe les plus célèbres écrivains de l'antiquité grecque; et maintenant elle est reléguée dans la bibliothèque de l'Escurial. On y voit la trace des efforts de Lascaris, pour conserver, pour réunir ces débris du génie antique, et l'intention généreuse qui l'animait. Plusieurs ouvrages, transcrits de sa main, portent des épigraphes qui rappellent quelque détail curieux, ou témoignent de quelque noble sentiment. Sur une belle copie de la Politique d'Aristote, sont écrits ces mots : Louange à Dieu, auteur de tout bien! Ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris de Byzance, et, après lui, de quiconque saura le comprendre. Πλείστη χάρις τῷ Θεῷ αἰτίῳ παντὸς ἀγαθοῦ. Κωνσταντίνου Λασκάρεως τοῦ Βυζαντίου καὶ ὁ κόπος καὶ τὸ κτῆμα, καὶ μετ' αὐτὸν τοῦ συνιέντος.

Les manuscrits d'Hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle, de Platon, etc., portent diverses inscriptions relatives au séjour de Lascaris en Sicile et en Italie. Il se trouve aussi dans cette collection des lettres adressées à d'autres fugitifs de Byzance, et des fragmens historiques qui n'ont jamais été publiés. Un abrégé d'histoire universelle, que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de Constan-

tinople, dont il fut témoin, se termine par le récit de la mort de l'empereur, et par ces paroles touchantes : « Avec lui périt l'empire, et la liberté, et la civilisation, et les sciences, et tout ce qu'il y a de bon. » Καὶ ἐπὶ τούτου ἀπώλετο ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἡ ἐλευθερία, καὶ εὐγένεια, καὶ λόγος, καὶ πᾶν ἀγαθόν.

(*d*) Ce Grec, l'un des plus savants et des plus ingénieux qui aient passé en Italie, vécut quelque temps dans l'île de Crète, qui sous le pouvoir de Venise conservait une civilisation détruite dans le dix-septième siècle par la conquête des Turcs. Il était poète et platonicien.

(*e*) Plusieurs écrivains avaient remarqué cette heureuse coïncidence de la découverte de l'imprimerie avec l'émigration des lettres grecques en Occident. L'imprimerie fut inventée à l'époque précise où elle était le plus nécessaire, et sans doute parce qu'elle l'était. En effet, ces prétendus hasards, qui ont fait trouver tant de choses admirables, n'étaient presque toujours qu'une réponse aux besoins et à l'activité de l'esprit humain tourné plus particulièrement sur un objet. Toutes les allusions que nous avons faites à ce mémorable événement sont d'une exactitude littérale. La bulle du pape Nicolas V en faveur du roi de Chypre est le plus ancien monument connu de

l'imprimerie, et se rapporte à l'année de la prise de Constantinople. Il est également vrai qu'un Grec, allié à la famille impériale, Jean Lascaris, travailla dans une imprimerie de Florence, vers la fin du 15e siècle. Ce Grec, qui était enfant à l'époque de la prise de Byzance, fut amené en Europe, où il devint célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de Médicis l'envoya plusieurs fois en Orient pour recueillir des manuscrits antiques; Louis XII et François Ier l'employèrent comme ambassadeur à Venise; Léon X se servit de ses conseils. Jean Lascaris était poète, et il a célébré la découverte de l'imprimerie dans une pièce de vers que l'on peut traduire ainsi :

« Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des Muses de la Grèce antique a reconnu les caractères qu'autrefois il montra le premier, et il dit aux Muses : Que tardons-nous encore? nous sommes rappelés à la vie. La Grèce va refleurir. Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, l'ame humaine a reçu d'immortels remèdes à son infirmité. L'imprimerie, comme un don céleste détaché du séjour éternel de la vérité, applanit les routes glorieuses du poète. Voyez ces fleurs nouvelles; voyez, à l'entrée de ces pages impérissables, le rameau suppliant qui vous est présenté. Les poètes implorent en-foule votre divin secours; conservez, ô Muses, la gloire de la

patrie. Apollon dit; et, pressé d'accomplir sa promesse, il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce.»

Ces vers un peu chargés de mythologie sont un monument curieux de l'époque, mais ils ne valent pas sans doute les chants populaires de la Grèce moderne, publiés dans un précieux recueil où tout est neuf, la découverte et le commentaire.

(*f*) «J'arrivai au lieu où est situé le fameux châtaignier connu, à cause de sa prodigieuse grosseur, sous le nom de *Castagno di cento cavalli,* parce qu'on assure que cent cavaliers pourraient se mettre à l'abri sous ses branches. Cet arbre est isolé, et placé sur une pente douce. Il était consacré autrefois à sainte Agathe, etc., etc. C'est à la protection de sainte Agathe que les habitants de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous des torrents de lave. Cependant tous les anciens édifices ont péri, et, sous le règne de Guillaume-le-Bon, vingt mille habitants avec leur évêque furent abymés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe, qui a la vertu d'arrêter les flammes. « *Voyage de Swenburne dans les deux Siciles,* tome III.

(*g*) Ce pain est de pâte de froment levée, sur la-

quelle on a imprimé les premières lettres de ces mots, Ἰησοῦς Χρίστος νικᾷ; *Jésus-Christ est vainqueur.*

(*h*) Antoine de Palerme, dans son livre *de Gestis Alphonsi*, rapporte ces détails et beaucoup d'autres sur la passion d'Alphonse pour les lettres.

(*i*) Philelphe, savant italien qui avait habité Constantinople, a fait cette remarque. « Viri aulici veterem sermonis dignitatem atque elegantiam retinebant; imprimisque ipsæ nobiles mulieres, quibuscum nullum esset omnino cum viris peregrinis commercium, merus ille ac purus græcorum sermo servabatur intactus »

(*k*) Cette expression est familière dans la langue actuelle. Les Grecs modernes appellent déserte la terre étrangère : Τὰ ἔρημα τὰ ξένα.

(*l*) Il ne reste plus de vestiges du Proscenium; les pierres en furent employées dans les fortifications de la ville, par les ingénieurs de Charles-Quint. *Voyage de Swinburne dans les deux Siciles.* t. III.

(*m*) Les ruines de Sélinonte ont été souvent décrites, et tout récemment elles viennent d'être retracées, sous le rapport de l'art, avec une admirable pu-

reté de dessin. L'illusion qui les fait prendre de loin pour une ville habitée et indiquée dans les récits de plusieurs voyageurs. « De loin, dit Swinburne, ces ruines ressemblent à une grande ville avec ses clochers; mes gens y furent trompés, et se réjouissaient d'arriver à un si bon gîte. Mais ils furent bien désappointés en ne trouvant qu'un morne silence et des objets de désolation. » M. de Forbin, dans ses ingénieux souvenirs de Sicile, raconte qu'il rencontra dans ce lieu désert une pauvre famille qui l'habitait.

(*n*) Cette devise, dont parle Antoine de Palerme, est gravée sur plusieurs médailles du règne d'Alphonse.

(*o*) On a conservé quelques lettres de Constantin Lascaris datées de la Sicile; elles n'ont été publiées que dans le catalogue d'Yriarté. On y retrouve cet amour des arts et de la patrie que nous avons essayé de dépeindre. Souvent aussi le découragement d'un trop long malheur s'y fait sentir. Lascaris accuse avec amertume l'ingratitude des cours d'Italie, pour quelques-uns de ses savants compatriotes. Il refuse de retourner à Rome, qu'il appelle la nouvelle Babylone, et il se plaint de la barbarie de la Sicile, où il veut pourtant demeurer. Voici un fragment d'une lettre qu'il adres-

sait à Jean Pardo, savant italien : « L'avarice des princes a relégué dans la Calabre, Théodore élevé si haut dans l'étude de la philosophie. Elle a fait fuir Andronic, fils de Caliste, jusque dans les îles Britanniques où il est mort sans amis. Elle a forcé Démétrius de retourner dans sa patrie, pour vivre esclave des barbares. Je ne parle pas de mon maître, Argyropule, qui souffre la pauvreté dans Rome, et vend successivement ses livres. Rome n'est plus. Ils n'existent plus ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres latines et les lettres grecques. Elle n'est plus cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque, où les Romains accouraient pour s'instruire. Tout est changé. Préoccupé de ces pensées et d'autres semblables, je demeure ici, les yeux attachés sur la mer, sur Charybde et Scylla, et sur ce périlleux détroit. Je m'afflige de rester en ce lieu, je gémis de ne pouvoir m'embarquer, je ne sais que faire ni dans quelle terre aller. »

Le recueil d'Yriarté contient un autre fragment des écrits de Lascaris. C'est une espèce de préface de ses leçons publiques. Il y retrace les premiers efforts de l'Italie moderne, pour étudier les lettres antiques, surtout depuis que beaucoup de grecs savants se furent retirés en Italie, à cause des malheurs de leur patrie. Il désigne dans ce nombre Argyropule,

Théodore Gaza, Andronic, Démétrius : « Ces hommes, dit-il, et beaucoup d'autres se dispersèrent dans toutes les villes d'Italie, la langue grecque fleurit, enseignée non-seulement par les Grecs, mais par les Italiens même, au point qu'il fut honteux d'ignorer notre littérature, et que notre langue devint plus commune en Italie que dans la Grèce même, désolée par tant de malheurs; et si la jalousie de quelques savants et le peu de générosité de quelques princes ne s'y fût opposée, tout serait rempli des monuments du génie grec, comme aux jours de l'empire romain. » Lascaris rappelle ensuite ses efforts pour répandre à Milan, à Naples, à Messine, le goût des lettres et de la philosophie grecque, et se livrant à l'enthousiasme, qui seul l'avait soutenu dans cette tâche souvent ingrate et laborieuse : « Quel bien plus grand que les lettres? dit-il. Comment un homme peut-il l'emporter sur un autre, si ce n'est par la science? Le riche y trouve la parure de sa prospérité, le pauvre la consolation de ses maux, et le courage de mépriser toutes les peines de la vie. Il faut donc se livrer à l'étude, et orner notre âme du trésor le plus précieux, de celui qu'on ne peut ravir et qui se conserve pendant et après la vie. »

(*p*) Bembo rappelle dans ses lettres et dans le dialogue sur l'Etna le souvenir des années qu'il a pas-

sées en Sicile, près de Constantin Lascaris. Il le nomme le plus vertueux et le plus éclairé des hommes. «Nihil illo sene humanius, nihil sanctius.» Il parle de son éloquence, de son goût exquis pour les arts, et de sa philosophie sublime. Tel fut l'ascendant de ces grecs expatriés sur les hommes les plus célèbres de l'Italie.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE.

Après la prise de Constantinople et le massacre des premières familles de l'empire, la civilisation grecque semblait ne plus exister que dans quelques pontifes et dans quelques savants qui emportaient avec eux les traditions et les monuments de leur littérature. Tel est le tableau que nous avons essayé de reproduire : c'est celui d'une nation chez laquelle le goût des travaux de la pensée survit à l'énergie morale, et où les hommes de caractère et de gé-

nie, s'ils peuvent y naître encore, n'ayant aucun appui dans la foule, ne sont plus que des contemplateurs isolés et des enthousiastes sans pouvoir.

Aujourd'hui, tout au contraire, il se retrouve une nation grecque pleine de vigueur et d'audace, qui a peu de souci du passé, mais qui fait, comme par instinct, des actions héroïques. D'où vient ce contraste entre les derniers moments de l'empire grec, et la renaissance actuelle d'un peuple qui semblait disparu tout entier dans son esclavage? Quels événements ont rempli cette époque intermédiaire, où les Grecs étaient frappés de mort civile, où leur histoire ne s'écrivait plus, où leur pays n'était plus que la propriété de leurs maîtres et le théâtre de quelques guerres, dans lesquelles ils figuraient seulement comme un accessoire de la conquête? Voilà maintenant le sujet de nos recherches; voilà l'étude toute historique qui doit expliquer comment les théologiens et

les lettrés de Constantinople mourante ont aujourd'hui pour successeurs les pâtres guerriers du Pinde, et les matelots d'Ipsara.

« La Hellade, écrivait un Grec du dix-septième siècle (*), nom jadis grand et glorieux, maintenant humble et misérable, est appelée la Grèce par les Européens, et la Romélie par les Turcs et les autres peuples, etc. » Dans le sens le plus étendu, elle comprend l'Épire, l'Acarnanie, l'Attique, le Péloponèse, la Thessalie, l'Étolie, la Macédoine, la Thrace, les îles nombreuses de la mer Ionienne et de la mer Égée. Mais cette carte n'était pas celle de l'empire grec, lorsque Constantinople périt. Jamais cette antique et débile souveraineté ne s'était remise du choc terrible des Latins, et n'avait pu rassembler de nouveau tous ses membres épars.

A la fin de la conquête française, beaucoup d'îles grecques, l'Attique et une partie de la

(*) *Melesii Geographia.*

Morée, restèrent séparées de l'empire. Dès le commencement du quatorzième siècle, les Turcs avaient enlevé à Constantinople les provinces grecques de l'Asie Mineure, et appesanti leur joug sur ces peuples descendus des anciennes colonies de la Grèce et des premiers chrétiens de l'Orient. Ils avaient choisi, pour siége de leur empire, la ville de Broussa, bâtie au pied de ce mont Olympe d'Asie, dont les hautes cîmes sont aperçues de Constantinople. Smyrne, Thiatyre, Antioche, Pergame, Sardes, Laodicée, Éphèse, toutes ces villes autrefois si riches, dans les contrées les plus riantes et les plus fertiles de la terre, avaient été prises ou ruinées par les Turcs. Une seule ville de la molle Ionie, Philadelphe, au pied du mont Thmolus, avait résisté long-temps à leurs assauts. Partout vainqueurs, les Turcs avaient permis aux Grecs de conserver leur religion, en payant tribut, et leur avaient laissé quelques églises. Bientôt ils avaient passé

l'Hellespont, et s'étaient répandus dans l'Europe, où les Grecs énervés et désunis n'avaient pas opposé plus de résistance qu'en Asie. En 1390, ils s'emparèrent de Larisse et de la Thessalie. Ensuite ils avaient envahi la Thrace jusqu'au mont Hémus; et, suivant cette politique guerrière qui leur faisait placer leur capitale dans leur dernière conquête, ils avaient pris Andrinople pour siége de leur empire. En 1430, ils avaient saccagé Thessalonique, la ville la plus florissante de la Macédoine. L'année suivante, ils subjuguèrent la plus grande partie de l'Épire. Ainsi maîtres du centre et des extrémités, ils séparaient la Grèce du reste de l'Europe, et ils s'avançaient jusqu'aux portes de Byzance, qu'ils environnaient d'une population de vainqueurs et de Grecs asservis.

La part des Vénitiens et des Génois n'avait pas été moins grande dans ce dépouillement de l'empire grec; Venise s'était approprié, par la force ou l'argent, des principautés, des villes

de la Grèce et de l'Archipel. Elle avait conquis Candie et Négrepont; Corfou s'était donné à elle. Dans le quatorzième siècle, Argos et Napoli di Romanie ne lui avaient coûté qu'une pension de 700 ducats à la veuve d'un seigneur feudataire, qui possédait ces deux villes. Lépante, dans l'ancienne Phocide, avait été de même échangé pour une pension de 500 ducats. Patras avait été livré par son archevêque, Étienne Zaccharie. Modon et Coron étaient tombés au pouvoir des Vénitiens par l'abandon volontaire du prince grec de la Morée, qui cherchait à ce prix une protection contre les Turcs.

Les Génois avaient usurpé les îles de Scio, de Mytilène, et s'étaient établis dans les faubourgs mêmes de Constantinople. Un aventurier florentin avait conquis l'Attique. La Morée, Trébisonde étaient soumises à des princes grecs séparés de l'empire. Chypre avait pour roi un prince de la maison de Lusignan. Ainsi di-

visés en vingt dominations différentes, démembrés par de petites et faibles tyrannies, mélangés par des invasions étrangères, les peuples d'origine grecque avaient perdu tout sentiment de courage et jusqu'au nom de leur patrie. Il ne leur restait que le lien d'une religion commune.

La victoire de Mahomet servit presque à les réunir, en les menaçant d'un même esclavage. Toute la race grecque se sentit frappée par ce désastre. Dans le Péloponèse et dans les îles, on fuyait sans savoir où aller (*). La mer était couverte de vaisseaux, de barques, portant les familles et les richesses des Grecs. Les montagnes, les monastères, les îles occupées par les Génois et les Vénitiens, servaient de refuge. C'était, disent les chroniqueurs, une dispersion comme celle des Hébreux après la ruine de Jérusalem.

Mahomet avait laissé d'abord ses soldats

(*) *Chalcondyle*, livre 8.

s'enivrer du pillage de Constantinople; lui-même racheta de leurs mains quelques Grecs des plus illustres familles, que peu de jours après il fit mettre à mort, sous prétexte d'une conspiration avec les princes d'Italie. Choisissant désormais Constantinople pour capitale de son empire, il s'occupa de la repeupler d'habitants arrachés aux provinces voisines; et la population grecque y demeura nombreuse, et occupa dès-lors un quartier qui prit le nom de Phanar.

Mahomet avait près de lui des interprètes grecs (*), auxquels on donnait le nom de *grammaticoi*. Il ne haïssait pas leur nation qu'il accablait de tant de maux. Lui-même était instruit, savait quelques langues d'Europe, et n'avait d'un barbare que la cruauté. Connaissant le zèle des Grecs pour leur religion, il voulut le ménager, et peut-être y chercher un instrument de servitude. Il prit le temple de

(*) *Crusii turco-græcia.*

Sainte-Sophie, pour en faire une mosquée; mais il abandonna la moitié des autres églises aux Grecs, et leur ordonna de choisir un nouveau patriarche. Le synode des évêques nomma le moine Scholarius, qui, pendant le siége, avait été le plus grand adversaire de l'église latine, et le prophète de la victoire des Turcs. Mahomet l'intronisa lui-même, en lui remettant la crosse pontificale, et lui fit donner une bourse de 1000 ducats et un cheval magnifique. Les Grecs esclaves ont conté que Mahomet avait eu de longs entretiens avec le nouveau patriarche, et qu'il avait été convaincu par lui de la vérité du christianisme (*); et leur servile reconnaissance a même expliqué par là ce qu'ils ont appelé la douceur de Mahomet. Quelle que soit l'absurdité de cette fable, il est certain que Mahomet accorda quelque faveur au culte chrétien. Du reste, il

(*) *Historia ecclesiastica.*

n'en poursuivit pas avec moins d'acharnement les faibles débris de l'empire grec. Par lui-même, ou par ses généraux, il conquit rapidement Énos, Athènes, Thèbes, l'île de Thase, la Samothrace, Imbros et Lemnos. Nulle part il ne trouva de résistance ; Athènes était disputée par les héritiers de deux chefs obscurs, qui l'avaient successivement gouvernée. Mahomet déposséda les deux partis ; et on voit encore aujourd'hui dans l'Attique une famille de paysans grecs qui passent pour descendre de Nérie, l'un de ces petits souverains, et qui en porte le nom. Athènes, qui, dit-on, s'était défendue contre Alaric, ne résista point à Mahomet. Les clefs de la ville lui furent apportées par le supérieur du monastère de Cyriani sur le mont Hymette, auquel il n'imposa que le tribut d'un sequin. Il admira les monuments d'Athènes, fit une mosquée du Parthénon, et laissa la plupart des autres églises aux habitants.

Le Péloponèse, qui n'était plus connu que sous le nom de Morée, était partagé entre deux princes, frères du dernier empereur de Byzance, et qui ne savaient pas mourir comme lui. L'un régnait à Misitra, près de Sparte; et l'autre à Corinthe. Mahomet n'avait d'abord exigé d'eux qu'un tribut de 12,000 ducats. Mais bientôt la guerre se mit entre les deux frères. Sous prétexte de venir au secours de Démétrius, qui gouvernait Misitra, Mahomet s'empara de son territoire, mit sa fille dans le Harem, et le relégua lui-même dans Andrinople. Le frère de Démétrius, sans attendre les armes de Mahomet, s'enfuit à Corfou; et le pays se rendit aux Turcs. La terreur qu'inspirait leur cruauté était si grande, que les villes se soumettaient avant d'être assiégées; mais elles n'en étaient pas traitées moins cruellement. L'élite de la population était faite esclave; les remparts des villes, les maisons étaient rasées. Un Grec du temps compare les habitants de la Morée à un

troupeau de brebis, sans pasteur et sans gardien, en proie à la fureur d'une bande de loups (*). Toutefois, lorsqu'un chef intrépide se montrait quelque part, il se défendait avec avantage contre les Turcs. Un Paléologue, enfermé dans une petite forteresse voisine de Patras, arrêta près d'un an leur armée, et obtint de se retirer libre sur les terres de Venise. La Morée, disait un pacha turc, est un beau et riche pays, où j'ai trouvé beaucoup de cerfs et d'animaux fugitifs : mais je n'y ai vu d'hommes que celui-là.

Cependant à cette époque, chez un peuple tout voisin des Grecs, et dont la race se confond souvent avec la leur, on voyait le spectacle d'une héroïque résistance animée par le génie d'un homme. La haute Albanie, qui comprend une partie de l'ancienne Épire, fatigua pendant plus de vingt ans toutes

(*) *Chalcondyle*, l. 6.

les armées turques. Scanderberg, fils du souverain de cette petite province, élevé comme ôtage chez les Turcs, échappé de leurs mains, et rétabli par ruse et par audace, dans la ville de Croïa, capitale du pays, rassembla les tribus belliqueuses de cette contrée, et soutint d'innombrables combats contre les pachas. Dès long-temps des colonies d'Albanais avaient pénétré dans la Grèce. L'Attique en était peuplée; et, bien que les Albanais parlent une autre langue que les Grecs, et que les traits de leurs visages décèlent une autre race d'hommes, le voisinage, le fréquent mélange des deux nations, la religion qui leur était commune, et la haine du joug musulman auraient dû, ce semble, les réunir sous l'étendard du héros qui défendait l'Albanie. L'inutilité de cet exemple est la plus grande preuve de l'abaissement où était tombée la Grèce. Scanderberg mourut en 1467, et son pays ne lui survécut pas. Malgré la protection des Vénitiens, auxquels Scander-

berg avait laissé plusieurs villes de ses domaines, nous verrons bientôt l'Albanie tomber sous le joug et la religion de Mahomet.

Il restait encore de la famille de Comnène un prince de Trébisonde, ville grecque heureusement située sur les bords de la Mer Noire, entourée de riches campagnes, et fort célèbre dans nos romans de chevalerie du moyen âge; il se rendit sur les menaces de Mahomet, et livra ses forteresses et ses sujets sous la condition d'une retraite pour sa famille. Mais peu de temps après, Mahomet le fit mourir avec ses enfants. Ainsi disparaissaient tous les débris de l'empire grec. Il ne restait plus, hors du joug des Turcs, que quelques villes de la Morée, et les îles occupées par les Latins. Cette république avait traité d'abord avec Mahomet; et satisfaite de s'être assuré quelques avantages de commerce (*) dans ses états, elle n'avait pas gêné ses con-

(*) *Chalcondyle*, l. 6.

quêtes. Mais quand Mahomet eut pris Lesbos sur les Génois, eut pénétré dans l'Illyrie, eut occupé la Bosnie et la Valachie, les Vénitiens craignirent pour leurs possessions et se préparèrent sérieusement à la guerre. Après avoir donné des subsides à Mathias Corvin, roi de Hongrie qui résistait aux Turcs avec tant de courage, ils firent passer dans la Morée beaucoup d'insulaires de Candie (*), pour soulever les Grecs; et étant descendus à Napoli, dont ils étaient maîtres, avec une armée de six mille hommes, ils s'emparèrent d'Argos, et vinrent assiéger Corinthe; mais le plus grand effort de cette campagne eut pour objet de rebâtir la muraille qui coupait l'Isthme de Corinthe, faible rempart élevé par la peur dans le quatorzième siècle. On espérait que, lorsque cette muraille serait rétablie, les habitants du pays prendraient confiance et s'arme-

(*) *Chalcondyle.*

raient de toutes parts. Les soldats de l'armée vénitienne pressèrent cet ouvrage. Les paysans de la Morée y travaillaient avec ardeur. Elle fut rapidement achevée, et s'étendit d'un golfe à l'autre, fermant ainsi l'entrée de la Péninsule.

En même temps, un jeune grec du parti des Vénitiens, avait fait soulever la ville de Sparte, dont le peuple conservait encore un renom particulier de rudesse et de valeur. Un autre grec avait pénétré dans Corinthe, dont il espérait gagner les habitants, asservis par la garnison turque; mais il fut découvert et mis à mort. Le siège se prolongea sans succès, tandis que le Beglier-bey de la Grèce assemblait une armée nombreuse dans la Livadie. Lorsqu'il parut, les Vénitiens ne se crurent pas en sûreté derrière la muraille de l'isthme; ils reculèrent jusqu'à Napoli, et s'y défendirent avec courage. On préparait alors dans l'occident une croisade promise depuis long-temps, que le pape Pie II excitait avec une admirable ardeur, et

qu'il voulait diriger lui-même : mais les cardinaux et les princes d'Italie n'avaient rassemblé en tout que neuf galères ; et la mort du pape, dissipant l'entreprise, réduisit à un subside de 40,000 ducats le secours que l'Europe donnait à Venise. Ce fut donc par elle-même que cette république lutta contre l'empire turc, dans la Morée et dans les mers du Levant : mais elle ne préserva point les malheureux Grecs de la vengeance des Turcs. La portion de la Morée qui avait accueilli les Vénitiens fut impitoyablement ravagée. On raconte que les habitants d'une bourgade près de Modon furent, au nombre de cinq cents, sciés par le milieu du corps. Les Vénitiens faisaient également une guerre de barbares ; ils saccagèrent Athènes, dont Mahomet lui-même avait respecté les monuments : et dans la ville d'Enos, toute peuplée de chrétiens, ils enlevèrent deux mille Grecs, qu'ils vendirent comme esclaves.

Mahomet fit attaquer avec une flotte im-

mense l'île de Négrepont; lui-même s'était avancé par terre jusqu'aux bords de l'Euripe, Tandis que sa flotte se prolongeait dans le détroit. Il couvrit ce passage d'un pont de bateaux, en face de Chalcis, et inonda l'île de ses soldats. La résistance des habitants fut intrépide; des femmes grecques combattirent sur les remparts, et on en trouva plusieurs parmi les morts. La ville ne fut emportée qu'après avoir été abandonnée par l'amiral vénitien. Les Turcs vainqueurs massacrèrent tout ce qui restait de Grecs et d'Italiens dans Chalcis, et ils emmenèrent les femmes et les enfants à Constantinople. L'île de Négrepont, que l'on appelait autrefois la clef de la Grèce, se trouva rangée sous le même joug que l'Attique, et fut gouvernée par le même pacha. (*)

Cette importante conquête fut suivie d'un changement dans le sort des Grecs de la Morée

(*) *Historia politica Constantinopoleos.*

soumis encore aux Vénitiens. Jusque-là ils avaient été traités par leurs maîtres chrétiens avec autant de rigueur et de mépris qu'ils pouvaient l'être par les Turcs exclus de tous droits; pillés par les bandes italiennes, accablés d'avanies et de corvées, ils n'avaient guères de distinction à faire entre les deux peuples qui se disputaient leur territoire. Après la prise de Négrepont, Venise effrayée essaya de les attacher à sa cause, et de les intéresser à la défense de leur propre pays qu'elle occupait. Mocénigo, grand homme de guerre que le sénat de Venise avait choisi pour réparer ses défaites, forma des milices grecques dans la Morée, leur donna le même rang qu'aux troupes vénitiennes, et en composa les garnisons de Napoli, de Patras et de Modon. Mais en même temps, la guerre que ce général porta sur les côtes de l'Asie-Mineure n'était pas moins funeste à la population grecque des villes maritimes qu'aux Turcs qui les avaient con-

quises. Mocénigo, à la tête d'une flotte nombreuse, qu'avaient grossie les escadres du Pape et du roi de Naples, ravagea les campagnes d'Éphèse avec une barbarie toute musulmane, et vint saccager la ville de Smyrne, presque entièrement habitée par des Grecs. Les soldats pillèrent également les églises et les mosquées. Une foule de chrétiens périt; d'autres furent emmenés esclaves. Smyrne fut incendié; et l'amiral ramena dans Modon sa flotte chargée d'un immense butin enlevé sur les Grecs d'Asie.

Venise réparait en même temps la perte de Négrepont, par la conquête d'une des îles les plus riches et les plus fertiles du Levant : c'était l'île de Chypre, où régnaient, depuis la fin du douzième siècle, des princes de la maison de Lusignan, sous l'investiture du soudan d'Égypte. Les Vénitiens, qui dès long-temps ambitionnaient cette conquête, avaient favorisé l'usurpation de ce royaume par un bâtard du

dernier Lusignan, qui chassa l'héritière légitime, et qui épousa une jeune vénitienne, à laquelle le sénat conféra le nom de fille adoptive de la république. Ce prince étant mort, la reine fut nommée régente, sous la protection de Venise qui se réservait le droit d'hériter d'elle, à titre de mère. Cette subtile interprétation fut aidée victorieusement par les armes de Mocénigo. Il débarqua dans Chypre, à la tête d'une armée de Grecs et d'Italiens, fit punir de mort tous ceux qu'on accusait de conspiration contre la reine, et établit le droit de succession de la république. Quelques années après, Venise, comme une héritière impatiente, força la reine d'abdiquer. Dans une assemblée des nobles chypriotes, cette princesse déclara que, fille de la république, elle remettait son pouvoir dans les mains de sa mère. Venise obtint l'investiture du soudan d'Égypte, qui d'abord affecta de méconnaître cette singulière hérédité, mais qui se

laissa toucher par un tribut et de riches présens.

Tandis que les Vénitiens préparaient l'envahissement de l'île de Chypre, Mahomet essayá de leur enlever la portion de l'Albanie que leur avait léguée Scanderberg. Il assiégea Scutari et la ville de Croïa, dont les habitants parurent encore animés du génie guerrier de leur ancien chef. La prise de Croïa fut l'événement le plus décisif pour compléter l'esclavage de la Grèce. Mahomet vainqueur fit massacrer les habitans de la ville; et, par la terreur, il rendit presque toute l'Albanie mahométane. Ainsi, ce peuple guerrier, qui pouvait être l'allié le plus utile des Grecs, devint, sous une religion nouvelle et barbare, leur plus cruel ennemi. L'ancienne Hellade fut pressée de toutes parts, et comme emprisonnée par des peuples musulmans. La seule protection qui lui restait, c'était le joug de Venise, encore maîtresse d'une partie de la Morée.

Vainqueur des Vénitiens en Albanie, Mahomet fit de nouveaux efforts pour les chasser des villes maritimes de la Grèce. Il envoya le pacha de Romanie assiéger Lépante. Cette ville fut défendue par le courage de la garnison grecque. Enfin, Venise fit un traité de paix avec Mahomet, par lequel elle lui cédait l'île de Négrepont et l'île de Lemnos qu'il avait conquises, la ville de Croïa, et celles de Scutari et de Tenaro dans la Morée. La dernière entreprise du règne de Mahomet sur les débris de l'ancienne Grèce, fut l'invasion de Rhodes, possédée par l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui seul perpétuait alors la tradition et l'héroïsme des croisades. Dans la défense intrépide et victorieuse qu'ils opposèrent aux assauts des Turcs, les chevaliers firent grand usage des milices grecques du pays; et Mahomet avait sur sa flotte un grand nombre de matelots grecs, et parmi ses plus habiles généraux, un héritier des Paléologues qui avait

embrassé la foi musulmane. Telle était la destinée de ce malheureux peuple de donner à ses ennemis une force qu'il n'avait pas pour lui-même, et de recruter ses oppresseurs. Enfin Mahomet, après avoir fait trembler l'Europe pendant trente ans, porté la guerre jusque sur les côtes d'Italie, et menacé Rome du même sort que Byzance, mourut à Nicomédie, fondateur de l'empire turc en Europe.

Arrêtons-nous ici pour reconnaître un moment l'état de la Grèce, à la mort de Mahomet. La servitude y semblait dès-lors régulièrement établie, autant qu'elle peut l'être sous le sabre des Musulmans. Le pays était divisé en quatre gouvernements principaux. Les trois premiers étaient : la Macédoine, la Thessalie, Négrepont, qui comprenait l'Aulide, la Béotie, l'Attique, la Phocide, et les côtes de l'Étolie. La Morée, dont il faut excepter les possessions vénitiennes, formait le quatrième. Des chefs particuliers commandaient dans les villes, dans

les cantons, sous le nom de Sangiaks, de Beys, de vaivodes; et enfin la nation conquérante tenait elle-même le sol, par une sorte de féodalité, semblable à celle du moyen âge. En effet, à mesure que les Turcs avaient conquis la Grèce, le Sultan s'était emparé des maisons, des terres, dont les possesseurs étaient esclaves, morts ou fugitifs; il en avait donné plusieurs à perpétuité à des officiers musulmans (*). Une autre partie considérable avait été, sous le nom de *Vacouf*, réunie aux mosquées, et enfin, beaucoup de champs et de domaines avaient composé des fiefs viagers, appelés *Zaim* et *Timar*, et donnés à des Turcs, sous la condition du service militaire. Ces nouveaux possesseurs, qui prenaient le titre d'Agas, formaient une milice de propriétaires armés. Ils étaient tenus de marcher en temps de guerre, et de fournir un nombre d'hommes proportionné à

(*) *Voyage d'Olivier dans l'empire ottoman.*

l'importance de leur domaine. La spoliation du territoire ne fut cependant pas complète : les petites propriétés furent conservées aux vaincus ; ils en jouissaient en payant le cinquième du produit ; et ils les transmettaient par héritage à leurs enfants. Des villages, des cantons entiers restèrent ainsi dans la main des Grecs. Ils étaient administrés par des espèces de municipaux grecs, appelés *Proëstoi*, *Archontes*, *Codgia-Bachi*, et ce fut, dès cette époque, et sous le poids accablant de la conquête, que commença l'humble pouvoir de ces primats qui forment aujourd'hui une faction puissante dans la Grèce délivrée.

Tous les Grecs étaient soumis, depuis l'âge de dix ans, à un impôt par tête, appelé caratch, par lequel ils étaient censés racheter annuellement leur vie ; et ils étaient obligés de livrer le cinquième de leurs enfants mâles, pour être élevés dans la foi musulmane et enrôlés dans les Janissaires. Sous ce joug pesant, la Grèce

ne tarda pas à dégénérer, même de la décadence où elle languissait depuis tant de siècles. Tout se précipita vers la misère et la barbarie. Beaucoup de villes, heureusement situées, devinrent désertes; et la population grecque reflua vers des lieux plus stériles, où elle forma de pauvres villages, qui seront un jour, qui sont déjà des cités historiques. Athènes, Thèbes et Corinthe cessèrent d'entretenir des manufactures de soieries, encouragées, dans le quatorzième siècle, par l'empereur Nicétas, et alors imitées par Venise et par Gênes. Le commerce de la Grèce fut presque entièrement détruit; des portions du sol fertile de la Morée restèrent sans culture; beaucoup d'habitants se réfugièrent dans les montagnes du Taygète, où ils menaient une vie presque sauvage.

Une seule peuplade de la Morée repoussait également le joug des Vénitiens et des Turcs: c'étaient les Maniotes. Nous sommes loin sans doute d'adopter ici cet enthousiasme d'érudit,

qui voit dans les Maniotes les héritiers des Spartiates, et qui prend au besoin les brigandages d'une peuplade pauvre et grossière, pour une tradition classique des larcins autorisés par Lycurgue. Mais il est certain que ces montagnards, plus nombreux que ceux d'Épire et de Thessalie, résistèrent constamment aux Turcs. On ne peut même douter que beaucoup de Grecs de Byzance ne se soient, dans le quinzième siècle, réfugiés parmi eux, et n'y aient porté quelques noms glorieux et quelques souvenirs. Mahomet n'essaya point de soumettre les Maniotes; il attacha peu de prix à réduire sous sa puissance ce canton stérile, qui s'étend depuis les montagnes du Taygète jusqu'à l'ancien promontoire du Ténare.

La mort de Mahomet II avait rendu quelque espérance à tous les peuples abattus par ses armes. Mais l'empire turc était dans le progrès de sa force, et il continua de s'agrandir sous Bajazet. Ce sultan acheva de soumettre toute

l'ancienne Épire; et se fit rendre par les Vénitiens l'île de Céphalonie.

Cependant la Grèce fut agitée vers la fin du quinzième siècle d'un mouvement qui prouve que la vie n'était pas encore éteinte dans le peuple vaincu. En 1495, Charles VIII avait traversé l'Italie pour conquérir Naples. Les troupes de France avaient dissipé sans peine les bandes mercenaires de Condottieri. Charles, jeune et vainqueur, s'était enivré d'un projet de délivrer l'Orient. Il avait acheté d'un Paléologue ses droits sur l'empire grec; et d'après ce singulier contrat, il avait pris le diadême d'empereur d'Orient, pour faire son entrée triomphale dans la ville de Naples. Le bruit de cette étrange révolution passa dans la Grèce. Charles devait marcher d'Otrante sur Valonne dans la haute Albanie, et de Valonne sur Constantinople, à travers les peuplades albanaises, esclavonnes et grecques, dont il espérait le secours. Un archevêque de Durazzo, albanais

de naissance, servait cette entreprise avec ardeur, et avait fait de grands amas d'armes. Des envoyés venaient à Venise et dans la Pouille conférer avec les Français. On comptait sur un soulèvement de plus de cinq mille Grecs dans la seule Thessalie (*). Mais déjà la première conquête du jeune prince lui échappait, et il avait peine à regagner son royaume à travers les troupes confédérées du Pape, des rois de Castille et d'Aragon, et des Vénitiens. Charles, vainqueur à Fornoue, revint avec gloire d'une expédition inutile. Mais les espérances des Grecs, aussi légèrement conçues que les entreprises du roi de France, furent cruellement punies. Les Vénitiens dénoncèrent au sultan le complot qui avait été formé dans la Thessalie et dans la Morée; et ce malheureux pays, qui commençait à renaître par une paix de quelques années, fut inondé de sang. Les Véni-

(*) *Comines*, livre VII.

tiens furent mal récompensés de leur soin.

Bajazet bientôt après recommença la guerre, et s'empara de Lépante. Alors Venise essaya d'appeler les Grecs à la liberté; mais une nombreuse armée turque pénétra dans la Laconie, et vint mettre le siége devant Modon, après avoir ravagé par le fer et le feu tous les cantons que les Vénitiens avaient voulu soulever. Pressé par terre et par mer, Modon fut emporté d'assaut, et les troupes italiennes et grecques périrent sous le fer des Turcs, et dans l'incendie qu'ils allumèrent. Coron et Pylos se rendirent à cette nouvelle, et le pacha, maître de Modon, marcha sur Napoli di Romanie. Cette dernière ville se défendit avec courage, et les Turcs se virent forcés d'en abandonner le siége. Cependant la république luttait contre l'empire turc, par des représailles de pillage et de cruauté, qui tombaient en partie sur les malheureuses peuplades de l'ancienne Grèce. L'amiral vénitien, Pesaro, désola les côtes de

l'Asie Mineure, Ténédos et Mytilène. Un grand capitaine avait alors paru dans les mers du Levant, Gonzalve de Cordoue, que Ferdinand d'Aragon envoyait avec une flotte au secours de Venise. Il aida l'amiral vénitien à conquérir Céphalonie, et à reprendre Pylos. La république reçut encore d'autres secours de la France, du Pape et des chevaliers de Rhodes. Elle s'empara de l'île de Leucade, plus célèbre dans la poésie qu'elle n'est importante dans l'histoire. Mais enfin cette guerre, comme les précédentes, se termina par un traité qui confirmait les accroissements de l'empire turc en Europe. La ville maritime de Lépante demeura dans la main des Turcs. Venise restitua même le rocher de Leucade, et elle ne conserva plus dans la Péninsule que Napoli di Romanie, Patras et Malvoisie ; mais elle avait encore Chypre, Candie, Céphalonie, Corfou, et toutes ces îles de l'Archipel que la culture, le commerce, et des lois sages pouvaient rendre si fertiles et si

riches. Malheureusement, la domination de Venise, comme celle de presque toutes les républiques, était dure aux peuples assujétis. La différence de communion religieuse aggravait encore le poids de ce joug. L'avarice des gouverneurs vénitiens, la fierté dédaigneuse du sénat, les préjugés du culte grec, tout se réunissait pour rendre l'autorité de Venise presque aussi fâcheuse aux habitants de la Grèce que celle des Turcs. Ces causes firent perdre à Venise la Morée; et elles devaient lui enlever plus tard le reste de ses possessions dans les mers du Levant.

En 1500, Bajazet conquit encore sur les Vénitiens la ville de Modon: toute la population au-dessus de douze ans fut massacrée. Le règne de Sélim ne fut pas moins fatal aux chrétiens. Ce sultan, réputé cruel, même chez les Turcs, et monté sur le trône par le meurtre de son père, voulut, dans un zèle barbare pour l'alcoran, forcer toute la nation grecque à l'a-

postasie. Suivant les récits des Grecs, il avait donné l'ordre de raser les églises de Byzance, sous prétexte que, la ville ayant été prise d'assaut, aucun privilége ne devait rester aux vaincus. Un Grec, nommé Xénacès, en fut instruit, et en prévint le Patriarche. Celui-ci obtint une audience du sultan, et offrit de prouver, devant les docteurs de la loi musulmane, que Constantinople s'était rendue volontairement, et que même Constantin avait apporté les clefs de la ville à Mahomet (*). Il produisit en témoignage trois vieux janissaires, âgés de plus de cent ans, qui avaient assisté jadis à la conquête, et qui déposaient des stipulations accordées aux chrétiens de Byzance. Alors Sélim révoqua l'ordre de démolir les églises chrétiennes, et renvoya le Patriarche avec honneur dans son palais épiscopal. Cette fiction par laquelle les Grecs esclaves ont renié

(*) *Historia ecclesiastica Græcorum.—Oriens christianus.*

le courage qui avait illustré la chûte de leur empire, ne peut prévaloir sans doute sur le témoignage unanime des contemporains qui racontèrent les premiers la prise de Byzance. Il est certain seulement que la tolérance du culte chrétien fut menacée sous Sélim, mais que ce dessein n'eut pas de suite. Les Grecs gardèrent leurs églises, et le droit de les réparer; mais il leur était sévèrement défendu d'en bâtir de nouvelles.

Sous Sélim l'empire turc continua de s'aggrandir vers le Danube; ses armées étaient nombreuses, ses trésors immenses. Une sorte d'impulsion communiquée à tout le peuple musulman le poussait sur l'Europe.

Le génie d'un sultan veut ajouter à cette puissance. Soliman II a pris sa place parmi les grands princes que vit naître le seizième siècle. Moins barbare que ses prédécesseurs, il affermit les conquêtes de la Turquie. Non-seulement il continua de tolérer le culte chré-

tien; mais il accorda même aux Grecs quelques privilèges (*). On place sous son règne l'institution des Armatolis ou milices chrétiennes établies dans la Grèce septentrionale. Soliman reçut aussi beaucoup de Grecs sur sa flotte, et les employa de préférence aux Turcs, qu'ils surpassaient par l'adresse et le courage sur mer. La chûte de Rhodes, où s'était brisée la puissance de Mahomet, fut le premier exploit de Soliman; et dès-lors les Vénitiens purent prévoir qu'il serait bientôt maître de tout l'Archipel. Rhodes, sous la domination des chevaliers, avait conservé une population grecque d'origine, qui combattit avec courage dans les rangs de ses maîtres. Après un siège terrible, lorsque le Grand-Maître ayant capitulé sortit du milieu des ruines de la ville, Soliman y mit une garnison. Il fut interdit aux Grecs d'habiter dans la ville: ils y venaient le jour pour

(*) *Historia ecclesiastica Græcorum.*

faire quelque commerce; mais ils se retiraient à la nuit dans les villages voisins (*). Cette île, si long-temps florissante dans l'antiquité, n'avait plus qu'une population de quelques milliers d'hommes, et son territoire admirable était presque sans culture; car les Turcs envahissaient tout pour laisser tout dépérir.

Corfou restait encore dans les mains des chrétiens, et Venise, qui la possédait depuis trois siècles, était en paix avec les Turcs. Mais Soliman, dont les armées inondaient l'Albanie et l'Illyrie voisines des terres de la République, eut bientôt un prétexte de guerre avec elle. En 1538, Soliman avec une flotte nombreuse, commandée par Barberousse, vînt descendre à Corfou. Cette île florissait alors, moins par la domination vénitienne que par des libertés municipales qu'elle avait retrouvées dans le moyen âge. Le pays était riant et cultivé, cou-

(*) *Belon.*

vert de vignes et d'oliviers, parsemé de nombreux villages. Tout fut détruit par les Turcs, excepté la ville même, que défendirent les habitans avec un courage digne de n'être pas employé pour des maîtres. Un provéditeur de Venise y commandait. Forcé d'abandonner le siège, l'amiral turc vint ravager Zante, Céphalonie, Paros, et lever un tribut sur Naxos, capitale d'un petit duché de l'Archipel, qui se conservait, au milieu de la conquête des Turcs, comme un reste de la féodalité du moyen âge, transporté dans les mers du Levant.

Venise, avertie de son danger, fit un nouvel effort pour former une ligue que signèrent le Pape et l'Empereur. On régla les forces que devait fournir chaque souverain, et la part qu'il aurait dans les conquêtes à reprendre sur la Turquie. Mais Soliman assiégeait déjà Napoli di Romanie et Malvoisie dans la Morée; et il était maître de la Péninsule avant que les galères de l'Empereur, que commandait

Doria, fussent arrivées au rendez-vous dans la rade de Corfou. Les troupes musulmanes couvraient la Dalmatie, et Candie était menacée par les vaisseaux de Barberousse. Lorsqu'enfin la Confédération chrétienne fût réunie, elle fit peu de chose, malgré le génie de Doria; et les Vénitiens s'occupèrent bientôt de négocier avec la Porte. Ils auraient bien voulu garder quelques places dans la Morée, et ils offraient en échange un tribut de 6,000 ducats, mais Soliman voulait leur expulsion de la Péninsule. Ils cédèrent Malvoisie et Napoli di Romanie, ainsi que les petites îles de l'Archipel; ce fut la fin de la guerre. Dans la suite de son règne, Soliman, occupé de ses guerres contre la Perse, la Hongrie et les Chevaliers de Malte, laissa reposer les malheureuses peuplades de la Grèce. Toutefois il soumit encore à son pouvoir l'île de Naxos, dont le petit souverain lui payait depuis long-temps tribut.

Ainsi, depuis la prise de Constantinople, la

domination turque allait toujours s'étendant sur les débris de la race grecque, et lui rendait, pour ainsi dire, par l'esclavage, cette unité qu'elle avait dès long-temps perdue. Le règne de Soliman fut la plus glorieuse époque de la puissance musulmane; il consolida, par quarante ans de victoire, l'obéissance des peuples conquis. Jamais les armées turques ne furent plus nombreuses et mieux disciplinées. Son nom retentissait dans tout l'Orient comme celui d'un grand prince, et les rois recherchaient son alliance. La Turquie, fréquentée par les ambassades et par le commerce des nations chrétiennes, commença d'être mieux connue, et quelques renseignements précieux furent recueillis sur l'état des Grecs.

La curiosité savante, dont toute l'Europe était saisie dans le seizième siècle, fit tourner les yeux vers ces contrées fameuses d'où les arts étaient sortis. On s'informa d'Athènes. Des savans du nord de l'Allemagne entrèrent en

commerce de lettres (*) avec les prêtres de Constantinople. La civilisation italienne, importée par les Vénitiens dans les îles de leur domaine, suivit les Grecs sous le joug des Musulmans. De jeunes Grecs voyagèrent en Italie, étudièrent la médecine à Padoue, et revinrent l'exercer dans leur patrie. Cet art les introduisit dans la faveur des pachas et des grands de la Porte. Soliman les employa pour interprètes et pour écrivains. Ce fut le commencement de ces fortunes du Phanar, qui, dans la suite, associèrent des raïas grecs au despotisme de leurs maîtres. Mais il fallait de bien longues années avant que cette influence de l'esprit, exercée par quelques Grecs au milieu du sérail, descendît sur leur malheureuse nation, accablée par la conquête.

Les Grecs d'Asie demeuraient plongés dans la misère et l'ignorance. Ceux du continent eu-

(*) *Crusii Turco-Græcia. Crusii Germano-Græcia.*

ropéen étaient devenus barbares. En Asie, la population grecque était pressée et comme absorbée par une atmosphère toute musulmane. A peine dans la grande ville de Broussa se conservait-il deux mille chrétiens. Antioche n'était plus qu'une ruine parsemée de quelques huttes habitées par des paysans grecs. Enfin, sur le territoire de la Natolie, les Grecs ne formaient plus que de petites colonies perdues dans un mélange d'Arméniens, de Juifs et de Tartares. En Europe, la race grecque, plus nombreuse et plus également répartie sur le sol, était traversée ou environnée par des cantons musulmans qui formaient comme les postes avancés de la conquête, et qui répandaient autour d'eux la barbarie. Il n'y avait plus d'écoles chrétiennes dans aucun lieu de la Grèce, excepté dans Constantinople. Beaucoup de prêtres grecs même ne savaient pas lire. Les Grecs payaient tribut, cultivaient la terre et faisaient un peu de commerce, mais avec bien de la

contrainte. Une anecdote suffira pour le montrer. Soliman, par un scrupule de religion (*), et malgré les réclamations de l'ambassadeur allemand, prohiba tout usage et tout commerce du vin; les Grecs effrayés arrachèrent aussitôt les vignes qu'ils cultivaient sur les côteaux voisins de Constantinople.

Parmi les sujets de la Porte, les Juifs et les Arméniens l'emportaient beaucoup sur les Grecs pour le commerce et l'industrie. En Thrace, près de Cypcella, il y avait des Grecs occupés à exploiter des mines d'or, d'alun et d'argent; mais ils travaillaient pour des juifs. La Morée, lorsqu'elle n'était pas ravagée par les Vénitiens et les Turcs, produisait beaucoup de blé, que les Grecs allaient porter à Constantinople. L'Attique vendait ses figues, ses olives et son miel.

Toutefois le gouvernement des pachas, des

(*) *Lettres de Busbech*, tome II.

beys, des veyvodes, pesait en divers degrés sur les Grecs du continent et des îles. Sur le continent, chaque village grec avait un primat de sa nation, qui recevait le tribut et le payait au collecteur turc (*), devant lequel il devait toujours se tenir debout. Dans les îles, la même fonction était remplie par des magistrats grecs que l'on appelait Épitropes, et qui venaient apporter le tribut au capitan pacha sur ses vaisseaux, lorsqu'il faisait sa tournée maritime.

Pour cette nation grecque, disséminée sur tant de lieux et mêlée partout à ses conquérants, il existait un pouvoir invisible qui s'étendait de l'Asie Mineure jusqu'aux îles les plus rapprochées de Venise. C'était une sorte de police civile et religieuse exercée par les évêques, et soumise au patriarche de Constantinople. Ce qui se passait en France, au huitième siècle, lorsque l'état était tout entier dans l'église et

(*) *D'Ohsson.*

qu'il n'y avait d'autre vie publique, d'autre histoire que celle du clergé, se reproduisait alors parmi les chrétiens de la Grèce; et cet ordre de choses, qui serait oppressif et bizarre chez un peuple maître de son territoire et de lui-même, était dans l'asservissement de la Grèce une protection salutaire, et conservait seul un peuple que tout semblait détruire.

L'Église grecque, depuis sa séparation d'avec Rome, avait reconnu quatre patriarchats, ceux de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople. La présence du trône impérial avait donné la suprématie au siége de Constantinople; et le vainqueur musulman, lui-même, parut la reconnaître, en établissant le premier patriarche après la conquête. Ce faible privilége se maintint; mais la succession au patriarchat de Constantinople fut aussi variable et aussi précipitée que les caprices du despotisme. Bientôt cette dignité s'acheta, et dès-lors elle fut souvent vacante. La triste série de ces

mutations forma les annales du peuple grec. Le patriarche de Constantinople fut considéré par les Turcs, comme le chef, et, en quelque sorte, le garant de sa nation. Ces patriarches n'étaient que des esclaves du divan. L'un d'eux, suivant les récits des Grecs, avait été frappé par Mahomet. Presque tous étaient déposés, et souvent exilés, sur la plus légère défiance d'un visir; mais le caractère sacré dont ils étaient revêtus les rendait chers à la nation, et faisait de leur avènement une des joies de cette église affligée. Lorsqu'un nouveau patriarche était élu, toutes les églises épiscopales de Grèce lui écrivaient avec cette magnificence de style employée si souvent, chez les peuples du midi, à cacher leur misère et à parer leur servitude. « Semblable, « lui disait-on, à l'étoile de lumière qui res- « plendit à l'Orient, tu as ébloui, tu as illu- « miné l'église. La grâce est répandue sur tes « lèvres, rejeton précieux des Pontifes, gar- « dien de notre foi, précepteur de Constanti-

« nople, de cette nouvelle Rome, placée par « le Seigneur sous ta protection sainte! » Avec ces belles paroles, le Patriarche recevait les tributs modestes des églises : dans le seizième siècle, c'étaient quelques produits des divers pays, le mastic de Scio, les olives et le miel de l'Attique, les laines grossièrement travaillées du mont Athos, quelques étoffes plus précieuses de l'Asie Mineure.

Les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, relevaient du patriarche de Byzance, sans lui obéir ; ils régnaient sur un petit nombre d'Orientaux du rite grec. Ceux de Jérusalem et d'Alexandrie habitaient souvent à Constantinople, et prenaient part aux synodes. Le patriarche d'Antioche résidait à Damas, ville florissante et peuplée de beaucoup de chrétiens, tandis qu'Antioche n'était plus qu'une ruine presque inhabitée. Il avait dans sa juridiction plus de quarante évêques. Chaque année, il allait célébrer une messe solennelle sur le

mont Liban. Il donnait au patriarche de Constantinople le titre de frère et de collègue ; et il était le lien naturel entre les Grecs d'Europe et d'Asie.

Un monument curieux du seizième siècle fera connaître ce gouvernement ecclésiastique conservé sous la conquête : c'est une lettre du patriarche d'Antioche au patriarche de Constantinople :

« Seigneur très-saint de la grande ville de Constantinople, de la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique, frère et collègue de notre humilité, je prie Dieu qu'il te donne la santé du corps et de l'âme, et que tu prospères en tout. Sache, très-saint homme, que dans la juridiction de ton trône épiscopal il se trouve un chrétien du nom de Georges, né à Patras, dans le Péloponèse, et cordonnier de son état. Il a ici, dans la ville de Damas, une femme et des enfants qui, Dieu merci, sont aujourd'hui bien portants ; mais lui, depuis douze ans, ne

les a pas vus. Pourquoi est-il errant hors de sa maison, comme la brebis perdue de l'Évangile, sans prendre depuis si long-temps aucun souci de sa femme ni de ses enfants, sans s'inquiéter s'ils boivent ou s'ils mangent, et sans songer à sa maison? Nous prions donc ta sainteté de faire une enquête pour le trouver, et de le réprimander, et de lui remettre en l'esprit son devoir, afin qu'il revienne dans sa maison; car il n'est pas bon qu'il soit si long-temps loin des siens. S'il t'obéit, tout sera bien; mais s'il en est autrement, et s'il n'écoute pas tes avis, retranche-le de la communion des fidèles, et prononce sa séparation d'avec sa femme, prête l'appui de ta miséricorde à cette œuvre juste: et qu'il soit ainsi fait, nous t'en prions.

« Adieu, sois heureux dans le Seigneur, cher frère et collègue. Que Dieu soit avec vous et avec nous! (*) »

(*) *Crusii Turco-Græcia*, lib. IV, p. 295.

Le patriarche de Constantinople, investi, comme on le voit par cette lettre, du droit de prononcer le divorce, avait bien d'autres pouvoirs religieux et civils. Il était le juge des Grecs : il pouvait décerner plusieurs punitions, telles que l'emprisonnement et même quelquefois la peine des galères. Armé du droit d'excommunication, il pouvait étendre à tout ses décisions et ses défenses, et gouvernait en quelque sorte le peuple grec. Au seizième siècle il exerçait ce pouvoir parmi les Grecs de l'Empire turc et dans l'île de Candie soumise encore à la domination vénitienne. En 1567, les Grecs de Candie avaient maltraité des négociants juifs. Le patriarche, averti de ce désordre, écrivit une lettre de réprimande adressée, suivant l'usage, aux évêques, aux prêtres et au reste du peuple chrétien ; il menaçait d'excommunication ceux qui maltraitaient les Juifs de Candie, et terminait ainsi cette lettre, en ordonnant qu'elle fût lue dans

toutes les églises de l'île (*). « L'injustice, quel que soit celui qui en est l'objet, est toujours injustice; et l'homme qui a fait du mal à quelqu'un ne sera pas justifié sur le prétexte qu'il a fait du mal à un homme d'une autre religion. J.-C. notre Seigneur a dit dans son Évangile: Ne maltraitez et ne calomniez personne. Il n'a pas fait de distinction, et n'a pas permis aux hommes pieux de nuire à ceux qui ne le sont pas. »

Ces leçons de tolérance qui sortaient du malheureux synode de Constantinople étaient alors bien nouvelles en Europe. Elles prouvent qu'il se conservait quelques lumières dans cette église opprimée. Le plus grand bienfait de son pouvoir était de maintenir l'unité du peuple grec, de lui communiquer, sous le joug de la conquête, un même esprit, une même espérance.

(*) *Crusii Turco-Græcia*, lib. III.

L'église patriarchale de Constantinople était fort pauvre. C'est une plainte qu'elle répète sans cesse. Le présent d'une montre d'argent (*) qui lui fut envoyée, dans le seizième siècle, par un savant d'Allemagne, excita toute la reconnaissance du synode. Ce synode se composait de plusieurs évêques et des dignitaires de l'Église, le protonotaire, le grand économe, le grand logothète, le grand archiviste, l'orateur. C'était le conseil du patriarche pour juger tous les procès religieux et civils. Il maintenait ou déposait les évêques; il s'occupait de la réforme des monastères, de la disposition des biens ecclésiastiques, des donations faites au clergé; il intervenait dans les procès particuliers pour empêcher les Grecs d'aller plaider devant les infidèles; et, quand il ne pouvait y parvenir, il fulminait des excommunications contre le témoin qui mentirait devant le cadi.

(*) *Crusii Turco-Græcia.*

Près l'église de Constantinople il y avait une école, où l'on instruisait de jeunes grecs dans la religion et dans les lettres anciennes. « Jeunes « élèves, écrivait l'évêque d'Andrinople, dans « une lettre au savant Zygomala (*) qui était « chargé de les instruire, appliquez-vous à l'é- « tude; je vous enverrai bientôt de beaux livres.» Rien n'est plus curieux que toute cette correspondance ecclésiastique au seizième siècle. De Napoli, de Coron, d'Athènes, de Janina, de Rhodes, de Scio, de Candie, on écrivait au clergé de Constantinople sur les accidents les plus simples de la vie privée, et l'on en recevait des décisions et des réponses.

Ce pouvoir du patriarche et du synode de Byzance ne se bornait pas aux peuples d'origine grecque, il s'étendait sur plusieurs nations qui, dans le moyen âge, avaient adopté le schisme de Photius. De là cette relation sin-

(*) *Crusii Turco-Græcia.*

gulière au premier coup-d'œil entre les Grecs et les Moscovites : de là, cette tradition ancienne et obstinée qui faisait espérer aux Grecs le secours de la Russie. Le clergé russe, très-puissant sur un peuple barbare, regardait depuis long-temps les Grecs comme ses précepteurs et ses maîtres dans la foi. Au seizième siècle, une circonstance extraordinaire (*) marqua cette autorité de l'église de Byzance. Le patriarche Jérémie, exclus du siége de Byzance, ayant voyagé dans la Russie, avec les évêques de Malvoisie et d'Alassona, fut invité par les prêtres de Moscou et par le grand-duc à sacrer un patriarche qui serait le chef de l'Église grecque. Il célébra cette cérémonie nouvelle avec une grande pompe, dans la cathédrale de Moscou; et, de retour à Constantinople, étant remonté sur le siège patriarchal, à la faveur des riches présents qu'il avait

(*) *Oriens christianus*, t. 2.

rapportés de son voyage, il fit de nouveau confirmer dans le synode l'institution du patriarchat de Russie, dont le rang fut assigné au-dessous de celui de Jérusalem, comme si cette église de Byzance avait gardé dans son oppression le droit de régler l'établissement religieux d'un grand empire.

Dans tout le territoire de la Grèce, l'autorité du patriarche avait pour ministres et pour pour appui les archevêques, les évêques, les archimandrites, les papas ou simples prêtres, et les caloyers ou religieux de Saint-Bazile. Un voyageur a dit que l'on trouvait dans la Grèce chrétienne plus de gens d'église que de laïcs. Sans s'arrêter à cette singulière hyperbole, on sait combien les fondations religieuses avaient été multipliées dans les derniers siècles de l'empire grec, par la piété des princes et l'oisiveté pusillanime où le peuple était tombé. Toute la Grèce était couverte d'évêchés et de monastères. Une ville antique ruinée depuis

plusieurs siècles avait son évêque; la bourgade moderne bâtie dans le voisinage avait également le sien. Il en était de même des îles, qui presque toutes conservaient des siéges épiscopaux institués dès les premiers temps de la prédication évangélique. L'Église grecque permettant le mariage aux simples prêtres, leur nombre était fort grand, d'autant plus qu'ils étaient exempts du tribut établi par Mahomet sur la population grecque. Il n'était presqu'aucune famille du continent et des îles qui n'eût un fils prêtre. Ces Papas étaient ignorants, superstitieux et formaient l'ordre subalterne du clergé grec; mais ils vivaient avec le peuple, ils étaient confondus avec lui; ils lui communiquaient le zèle sans lumières, mais plein d'ardeur, qui les animait. Aucune cause ne lutta plus puissamment contre la conquête, et ne servit davantage à conserver la nation grecque au milieu de ses vainqueurs.

Les monastères, multipliés sur tous les

points de la Grèce, n'eurent pas une influence moins salutaire. Un seul ordre religieux, celui de saint Bazile, habitait tous les couvents; assujéti au célibat, il était le séminaire unique d'où sortaient les archimandrites et les évêques; ces moines vivaient de leur travail, ils étaient laboureurs, et leurs terres étaient les mieux cultivées de la Grèce. On comptait les monastères de Saint-Cyriani près d'Athènes, de Saint-Luc en Béotie, de Méga Spileon, de Saint-George sur le Mont Chelmos en Arcadie, et beaucoup d'autres répandus sur les hauteurs du Pinde, et sur la chaîne des Monts Agrapha. Ces fondations saintes étaient encore plus nombreuses dans l'Archipel et dans les Cyclades. En effet, ces petites îles qui couvrent la mer Égée semblent disposées par la nature pour offrir un asile à des contemplatifs et à des solitaires. Il n'était presque aucun îlot cultivé qui n'eût un monastère. Quelquefois les religieux étaient les seuls habitants d'une

île enchanteresse. La crainte des pirates avait fait bâtir plus d'un monastère sur des rochers presque inaccessibles, du haut desquels les solitaires voyaient à leurs pieds la tempête et le naufrage. Pathmos, fameuse par la retraite de l'apôtre saint-Jean, les Sporades, les îles des princes sur le Bosphore étaient occupées par ces pieux cénobites; ils étaient fort ignorants, et les voyageurs qui les visitèrent ont ri souvent de leur simplicité.

La plus nombreuse et la plus singulière de ces populations ecclésiastiques habitait le Mont-Athos, qui forme un isthme d'une vaste étendue à l'extrémité orientale de la Macédoine. Cet asile agréable autant qu'inaccessible avait dû tenter ceux qui fuyaient le monde durant la décadence et les misères de l'empire d'orient. Aussi, dès long-temps, il fut peuplé de monastères; et les ambitieux mécontents de la cour de Byzance l'avaient souvent choisi pour retraite. A l'époque de

l'invasion, les Turcs laissèrent subsister ces paisibles colonies, dont le nombre s'accrut par les malheurs et par les dangers du reste des habitants. Le respect des Turcs pour leurs Santons, qui sont des espèces d'hermites, leur inspira quelques ménagements envers les religieux du Mont Athos. Mahomet ne leur imposa qu'un léger tribut et les laissa en paix sur ces montagnes, où les autres grecs et les Turcs même avaient défense de pénétrer. Ce privilège augmenta la mystérieuse vénération qui s'attachait aux moines du Mont Athos. Les Grecs du continent et des îles appelaient ce lieu la Montagne Sainte (Ἅγιον Ὄρος). Il était vénéré par les églises schismatiques de Smyrne, d'Alexandrie, de Damas et même de Jérusalem, qui s'estimaient heureuses de recevoir des prêtres sortis de cet asile sacré. C'était la Rome des chrétiens d'Orient. Toutefois, les religieux du Mont Athos reconnaissaient la suprématie du patriarche de

Constantinople recevaient ses instructions pastorales et lui payaient un léger tribut.

Au milieu du seizième siècle, on comptait vingt-quatre de ces couvents répandus sur les hauteurs et dans les gorges de la montagne, et remplis chacun de deux ou trois cents religieux, sans parler de beaucoup d'anachorètes qui vivaient solitaires, et que les Grecs nommaient *philérèmes*. Le voisinage de la mer faisant craindre les invasions des pirates, la plupart des monastères étaient fortifiés de hautes murailles. Quelques-uns avaient été entretenus dans l'origine par des fondations de la Russie et de la Moldavie : mais les guerres et la conquête musulmane avaient interrompu ces secours ; aussi plusieurs religieux allaient-ils chaque année faire des quêtes dans toute la Grèce, et jusqu'à Constantinople. Leur principale ressource était d'ailleurs le travail des mains, la culture des champs, et la pêche dans la Méditerranée, qui baigne le pied de

la montagne. Ils avaient pour ce dernier usage de petits bateaux creusés dans un seul tronc d'arbre (*), et qui n'étaient pas supérieurs à ces canots dont se sert l'industrie des peuplades sauvages. Le poisson et les fruits de la terre étaient leur seule nourriture, d'après l'abstinence prescrite par la règle de saint Bazile. Ils cultivaient le blé, les oliviers, et couvraient la montagne de riches vergers, n'élevant d'ailleurs aucun troupeau domestique.

Tous n'étaient pas prêtres, mais les prêtres parmi eux n'étaient pas plus exempts que les autres du travail matériel. Du reste, tous les rites de l'église grecque étaient mieux pratiqués, et plus fidèlement conservés dans ces monastères qu'en aucun autre lieu du monde. Les divers travaux de la journée, les exercices religieux commencés dès le point du jour, étaient marqués par le retentisse-

(*) *Belon. Turquie chrétienne.*

ment d'une plaque de bois ou d'airain, sur laquelle on frappait à la porte des monastères; car les Turcs avaient interdit le son des cloches usité dans les églises d'occident. A ce bruit répété d'un couvent à l'autre, tout ce peuple de la montagne passait de la prière au travail, allait aux champs ou descendait vers les écueils de la mer. La vie purement contemplative n'était le partage que de quelques hermites qui vivaient dans une retraite plus grande, sur les plus rudes sommets, et dont la sainteté devenait célèbre dans tout l'Orient. La langue parlée sur le mont Athos était généralement ce grec ecclésiastique, qui tient le milieu entre la langue ancienne et l'idiome vulgaire. La tradition des antiques prières et des chants religieux de l'église entretenait cette langue; mais il ne restait presque aucune trace de l'ancienne érudition. Les lettres profanes étaient entièrement négligées par les religieux, et ils ne conservaient que quelques manuscrits des pères de

la primitive église, que tous ne savaient pas lire (*). Tel était le tableau de ces couvents du Mont Athos, vers le milieu du seizième siècle.

Cette espèce de république monacale était, comme toutes les autres, agitée par des guerres civiles. On n'en devine pas les motifs. Il semble qu'en renonçant au monde, les religieux de l'Athos auraient dû perdre les occasions de guerre et d'inimitié. Mais les passions de la terre arrivaient sur les sommets escarpés de la sainte montagne. En vain les Turcs étaient par un ordre du sultan exclus de ce lieu; la discorde et la violence venaient en troubler la paix. Peut-être une jalousie de prééminence entre les supérieurs dont l'élection se renouvelait chaque année, peut-être quelque dispute théologique était-elle le prétexte de ces hostilités. Mais il est certain qu'elles n'étaient

(*) *Belon.*

pas fort rares. La vie rude des cénobites les disposait à l'action autant qu'à la prière. On voit par des monuments du seizième siècle (*), que le couvent de Philothée, au pied de l'Athos, en face de l'île de Thase, fit éprouver une dure persécution au monastère de Sainte-Laure. C'est encore un exemple de cette vie barbare du moyen âge, qui s'est perpétuée dans la Grèce moderne. Un moine de Sainte-Laure écrivait au Proto-notaire de l'église de Constantinople : « La plaie que nous ont faite « il y a quelques années les moines philo- « théites, loin d'être guérie, saigne encore. « Que dis-je? ils nous affligent d'une calamité « plus grande que la première. Notre lit même « que tout le monde sait nous appartenir de « droit, ils nous le disputent; ils viennent at- « taquer notre monastère de Sainte-Laure la « flamme à la main. Le feu consume l'intérieur

(*) *Crusii Turco-Græcia.*

« du couvent, et les lieux qui l'entourent; ils « chassent nos frères de leur asile, et leur per- « sécution n'a pas de terme. Nous écrivons « aussi à ce sujet au vénérable patriarche pour « qu'il réprime leurs fureurs. Pour toi, secours « le monastère de Sainte-Laure, deviens son « défenseur, afin de mériter la couronne, et « d'empêcher que le mal ne s'étende plus loin. »

Après le Mont Athos, le lieu le plus libre de la Grèce et le plus exempt de la tyrannie des Turcs était l'île de Scio. Sans doute la vie devait y paraître aussi douce qu'elle était abstinente et sévère sur la montagne sainte. Sous le ciel le plus favorable, entre l'Europe et l'Asie, cette île charmante abondait de toutes les productions du sol le plus fertile, et y joignait les richesses du commerce maritime. Scio, long-temps possédée par les Génois, auxquels les empereurs de Byzance l'avaient d'abord cédée comme hypothèque d'un emprunt, garda sous leur domination

d'anciennes coutumes municipales, en y mêlant la liberté des mœurs italiennes. Les Grecs schismatiques formaient le plus grand nombre des habitants. Quelques Grecs étaient catholiques ainsi que les Génois, et il y avait aussi des négociants juifs qui étaient distingués par l'obligation de porter un bonnet jaune. Un gouverneur génois et un petit sénat ou conseil administraient le pays.

Soliman s'empara de l'île de Scio en 1566, et le peu de résistance des habitants adoucit la férocité habituelle du vainqueur, et leur valut des priviléges. Il paraît qu'avant cette conquête Scio payait (*) depuis quelque temps au grand-seigneur un léger tribut ; et l'on peut s'étonner qu'il s'en soit contenté si long-temps. La conquête fut une simple prise de possession. Un amiral de Soliman, s'étant présenté devant Scio avec une flotte nombreuse, fit

(*) *Belon.*

mander à son bord les principaux de l'île, et les envoya sur une de ses galères à Constantinople. La croix et l'étendard de Gênes furent abattus, et le croissant mis à la place. Touché de cette docilité, Soliman, bien que l'île fût riche, ne lui imposa que des taxes assez légères : une entr'autres, qui portait sur le revenu des habitants, était d'une piastre sur cinq cents. Par une exception favorable, les terres furent exemptes de toute dîme particulière envers les Agas turcs. La partie méridionale de l'île, où se trouvent vingt-quatre villages adonnés à la culture du mastic, jouissait encore de quelques privilèges et particulièrement du droit d'avoir des cloches dans les églises; enfin tous les habitants grecs de l'île conservaient des notaires de leur religion, dont les actes étaient reconnus devant les Cadis; et cinq magistrats, sous le nom de Gerontès, jugeaient les procès civils. A la faveur de ces tolérances et de ces droits, malgré les vexa-

tions qui suivirent l'établissement de beaucoup de Turcs dans l'île, les Grecs de Scio commencèrent dès le seizième siècle à jouir d'une civilisation et d'un repos inconnus dans le reste du Levant.

Il s'y conserva beaucoup de familles catholiques, la plupart d'origine italienne. Elles profitèrent de la tolérance accordée par les Turcs à l'île de Scio. Elles avaient également un notaire de leur religion, qui prenait le titre de notaire apostolique; et elles concouraient à l'élection des magistrats grecs. Plus d'une fois la haine entre les deux communions chrétiennes troubla l'île, et, par des accusations mutuelles, fournit des prétextes aux cruautés et au pillage des Turcs. Toutefois cette île, peuplée de plus de cent mille chrétiens, jouissant de quelque liberté et d'une sorte d'aisance et de bonheur, était un lieu privilégié dans l'empire turc, une oasis florissante au milieu du désert. « C'est, nous dit un vieux

voyageur, le meilleur séjour que je sache à mon gré, et où les femmes soient plus courtoises et plus belles (*). » L'esprit ingénieux des habitants, leur humeur vive et folâtre, leur activité malgré la douceur énervante du climat, montraient assez dans cette île tout ce que pouvaient devenir les Grecs, lorsqu'ils n'étaient pas trop accablés par l'esclavage. Dans la suite, l'île de Scio fut l'apanage d'une sultane, et envoya son mastic et ses parfums pour l'usage du harem. On l'appelait le *jardin du sérail;* et quelque chose de la mollesse asiatique semblait se communiquer au joug qui pesait sur elle. A la faveur de cette protection, il s'établit dès le seizième siècle des écoles dans l'île de Scio. Quelques sciences y furent cultivées, surtout la médecine, si peu pratiquée dans l'Orient.

Non loin de là, l'île de Samos était presque

(*) *Belon.*

dépeuplée, et les habitants y vivaient comme des sauvages. La plupart des autres îles, sans être aussi favorisées que l'île de Scio, conservaient quelque liberté. L'île de Cos, patrie d'Hippocrate, était presque entièrement occupée par les Turcs, et n'avait que deux villages grecs. Mais Pathmos, Calymno, et cette foule de petites îles que les anciens avaient nommées *Sporades*, et qui parsèment la mer, étaient toutes grecques, habitées par des moines, de pauvres paysans, et visitées par des pirates.

A la mort de Soliman, les Vénitiens possédaient encore Chypre, Corfou, Candie, Zante, Céphalonie et plusieurs autres îles. La population grecque de ces îles recrutait leur marine, et s'appliquait sous les lois d'un peuple industrieux au commerce et à l'agriculture : car les Vénitiens tâchaient d'ailleurs de la tenir dans l'ignorance. Le gouvernement de ces îles riches et fertiles était recherché par les princi-

paux sénateurs de Venise. Ils y vivaient dans une mollesse orientale, et s'y corrompaient par le pouvoir et par le plaisir. Les Vénitiens ne gênaient pas la religion de leurs sujets; ils avaient même permis l'établissement d'une église grecque dans Venise. Mais la différence des cultes empêchait toujours la nation soumise de se confondre avec ses maîtres; elle prenait quelque chose des mœurs italiennes, comme elle se rapprochait dans l'Orient des mœurs turques. Sa langue dégénérée recevait l'empreinte de l'idiome italien; mais le fond du génie grec se retrouvait sous ce costume servile. Le grec esclave ne haïssait guère moins les Vénitiens que les Turcs. Au milieu de son ignorance, fier, subtil et moqueur, il était même plus blessé de la dureté hautaine des Vénitiens que de la férocité musulmane. Il cédait à l'une comme à un fléau terrible, il était humilié par l'autre. Peut-être les Vénitiens auraient-ils pu vaincre cette prévention, en trai-

tant ce malheureux peuple avec douceur. Mais ils étaient bien loin de cette politique généreuse ; ils employaient le sang des milices grecques, et ne choisirent jamais un officier dans leurs rangs. Venise eut cependant besoin de tout le courage des Grecs pour résister au nouvel effort de la Turquie.

Sélim, successeur de Soliman, vint attaquer l'île de Chypre avec une nombreuse armée. On sait que cette guerre, éloquemment racontée (*), est un des plus beaux tableaux militaires du seizième siècle. Famagouste, capitale de l'île de Chypre, soutint un long siège où fut déployé tout ce que peuvent l'héroïsme et la fureur. Venise, puissante sur mer, renouvela plusieurs fois la garnison de Famagouste et de Nicosie, la seconde ville de Chypre. Elle y prodigua son or, le talent de ses capitaines et le sang des milices italiennes et chypriotes; mais

(*) *Histoire de Venise,* par M. le comte Daru.

enfin les deux villes furent emportées. Des cendres et un pays dépeuplé restèrent au pouvoir des Turcs. Au siège de Famagouste, un Grec (*) d'une taille gigantesque sortait souvent de la ville pour défier les plus braves d'entre les Turcs, et revenait toujours vainqueur. Cet exemple animait le courage des Grecs, et ils se battirent comme un peuple libre.

Une armée musulmane s'était en même temps jetée sur la province que Venise possédait encore dans l'Albanie, et avait saccagé l'ancienne Buthrotum et Parga, voisine de Corfou. Cette île importante aurait subi le même sort que Chypre, sans le grand effort que fit alors la chrétienté. Il n'est pas de fait d'armes plus illustre que cette bataille maritime de Lépante, où parurent les flottes confédérées de l'empereur, du pape, du roi de Naples, de Venise, et

(*) *Crusii Turco-Græcia.*

des chevaliers de Malte; tout le monde sait que Don Juan d'Autriche y commandait, que Cervantès y fut blessé, et que jamais les chrétiens ne remportèrent une victoire plus complète sur les Turcs. La politique et le péril de Venise avaient formé cette ligue; il ne s'agissait ni de délivrer la Grèce oubliée dans son esclavage, ni de renouveler les anciennes croisades : on voulait arrêter les progrès menaçants de la Turquie.

La bataille se donna dans ce bassin que forme la mer près du promontoire d'Actium, aux lieux où s'était disputée jadis la conquête de Rome et du monde. Toutes les forces de l'empire turc étaient rassemblées. Les vaisseaux du sultan occupaient le centre et la droite de cette armée; le dey d'Alger en conduisait la gauche. La flotte chrétienne, ayant longé le rivage, vint se déployer, en face de l'ennemi, dans le golfe de Lépante. Venise, à elle seule, avait réuni cent huit galères, et formait près de la moitié

de l'armée chrétienne. Ses vaisseaux, en partie montés par des Grecs insulaires, servirent puissamment à la victoire; elle fut immense. Après cinq heures de combat, les vaisseaux turcs en désordre, mutilés, incendiés, s'abîmèrent dans les flots, se dispersèrent ou furent pris par les vainqueurs. L'escadre du roi d'Alger échappa seule à travers les feux des Chrétiens. Un historien de la Grèce moderne rapporte que douze cents Vénitiens et huit mille Grecs périrent dans cette bataille. Cette inégalité de nombre serait glorieuse pour les Grecs; mais alors ils ne furent pas même nommés dans les récits qui remplirent toute l'Europe du bruit de cette grande journée. On sait qu'elle fut stérile : les confédérés, jaloux l'un de l'autre, se séparèrent. Don Juan se hâta d'aller recueillir les honneurs qui l'attendaient en Italie, et les bénédictions du Pape.

Venise qui restait seule chargée du poids de la guerre et des suites de la victoire, voyant

son commerce dépérir, commença bientôt après à négocier avec les Turcs. Elle renonça par un traité à ses droits sur l'île de Chypre, se fit rendre les ruines de Parga, et quelques places de la Dalmatie. Ainsi, chaque guerre et chaque traité diminuait les possessions de Venise dans les mers du Levant. Corfou, ravagé souvent par les Turcs, semblait ne pouvoir échapper long-temps à leur joug.

Candie, encore plus importante, excitait toute l'inquiétude du sénat de Venise. Cette île, si fameuse dans les antiquités grecques, était, par la fertilité de son territoire, la plus riche colonie de la république. Il y avait au seizième siècle, dans les provinces de Candie, de la Canée, de Retimo et de Sétima, plus de deux cent mille habitants. La plus grande partie de la population était grecque. Il s'y mêlait des Juifs, des Arméniens, et une tribu d'Arabes établie dans cette île. Au douzième siècle, on y comptait quatre cents gentils-hommes Véni-

tiens qui étaient comme les maîtres et les seigneurs du pays, sous l'autorité d'un provéditeur de Venise (*). La république paraissait craindre que le peuple de cette île ne s'enrichît, et ne devînt plus difficile à gouverner; elle voulait le tenir dans l'abaissement.

Nous avons vu que les Grecs de Candie recevaient les instructions du patriarche de Constantinople. Leur clergé n'en était pas moins fort ignorant. Il n'y avait (**) aucune école grecque dans l'île : mais on remarquait dans les habitants cette vivacité d'esprit paticulière à la race grecque. L'instinct des vers était fort répandu : dans les fêtes, les jeunes Grecs soutenaient souvent l'un contre l'autre des défis poétiques, comme les bergers de Théocrite. On retrouvait chez ce peuple plusieurs anciennes coutumes de la

(*) *Relazione dell' isola di Candia, del clarissimo Marino de Canalle.*

(**) *Crusii Turco-Græcia.*

Grèce, et particulièrement l'usage de danser les armes à la main.

La tribu grecque la plus belliqueuse de l'île était celle des Sfacchiotes (*). Retirée sur les hauteurs et dans les gorges de l'Ida, elle se gouvernait par ses propres usages, ne parlait pas la langue italienne, et ne donnait à Venise d'autre marque de soumission qu'un léger tribut.

Vers la fin du seizième siècle, la république, fort occupée de plans et de projets pour assurer la défense de Candie, songeait à lever des troupes parmi ces montagnards; mais, en comptant sur leur courage, elle redoutait leur humeur indocile.

Une paix de trente années avec la Porte ottomane éloigna les craintes de Venise. Elle continua de tenir Candie sous le joug, sans chercher à gagner l'affection des habitants, et ne

(*) *Belon.*

leur demandant que des tributs et de l'obéissance.

Cependant la civilisation italienne, si florissante au seizième siècle, devait se communiquer aux Grecs de Candie. Les familles grecques et vénitiennes se mêlaient et quelquefois confondaient leurs noms. Le commerce maritime de l'île s'accroissait sous le pavillon puissant de la république; et plusieurs négociants grecs des principales villes de Candie avaient amassé de grandes richesses, malgré la politique jalouse du sénat. Ils envoyaient leurs enfants étudier à Venise et à Padoue.

(*) Un degré de culture morale inconnu dans la Grèce suivit ce premier progrès; et il est à remarquer que la plupart des Grecs savants, dont les noms furent portés en Europe à la fin du seizième siècle et jusqu'au milieu du dix-septième, appartenaient à l'île de Candie.

(*) *Crusii Turco-Græcia.*

Quelques-uns d'entr'eux (*) ne s'occupèrent pas seulement de controverses théologiques, mais ils s'adonnèrent aux lettres et à la poésie; non cette poésie naïve et populaire, née du ciel et du climat, conservée par la tradition, et qui ne porte ni date ni nom d'auteur; elle se retrouvait à Candie comme dans tous les lieux de la Grèce; mais il y avait aussi dans cette île des hommes qui cultivaient cette poésie littéraire, souvent moins heureuse dans ses inspirations, mais dont l'existence suppose de l'art et de l'étude.

Ce caractère se retrouve dans un roman d'Érotocritos (**), ouvrage mêlé de prose et de vers, écrit en grec moderne avec un goût d'élégance italienne et de recherche orientale. Le nom de l'auteur, Vincent Cornaro, semble

---

(*) *Leake's Researches on Greece*, tom. II.

(**) On peut lire dans l'excellent discours préliminaire de M. Fauriel une agréable analyse de ce roman.

annoncer un Vénitien de Candie, qui avait adopté la langue des Grecs. Mais à la même époque, un autre ouvrage, composé par un Grec de naissance, George Khortatzi, portait la même empreinte de savoir et d'imitation. C'est une tragédie d'Érophile, le premier drame sans doute que l'on eût vu dans la Grèce depuis le *Christ souffrant*, ouvrage de Grégoire de Naziance, dans le quatrième siècle. Ce drame, tout romanesque, présente une Égypte imaginaire, un tyran de Memphis qui ne ressemble à rien, une jeune princesse fille de ce tyran, et un jeune prince vertueux dont elle est aimée. Le tyran, mécontent de cette inclination, fait assassiner le jeune prince, et envoie son cœur et ses deux mains coupées à la princesse, qui se tue de désespoir. Il vient alors sur la scène, et est mis en pièces par le chœur, composé de femmes.

Ce bizarre mélange de souvenirs italiens et grecs, est, pour ainsi dire, entrelacé dans une

autre pièce formée par quatre intermèdes où sont reproduites les principales scènes de la Jérusalem Délivrée. Les Sarrazins y sont appelés Turcs, et dépeints avec beaucoup d'énergie et de haine. C'est le seul trait national de cet ouvrage tout artificiel, où, parmi quelques beautés ingénieuses et brillantes, on peut surtout remarquer la grande influence des idées italiennes sur l'imagination de l'auteur.

Une autre production de la même époque et du même pays porte dans sa forme et dans quelques détails une preuve d'origine grecque et un caractère tout indigène. C'est une pastorale de Nicolas Dhrimitiko, natif d'Apokorona, près du canton des Sfacchiotes. Le poëte indique lui-même son nom et le lieu de sa naissance, dans des vers d'une autre mesure, à la fin de la pièce, et ajoute qu'il l'écrivit en 1627, et la fit imprimer à Venise.

Cet ouvrage d'un Grec civilisé conserve ce-

pendant une teinte rude et naïve qui témoigne de la vérité des peintures.

Rien de plus simple que le sujet, et de plus touchant que certains détails : c'est la nature antique retrouvée plutôt qu'imitée. Un jeune pâtre gardant ses troupeaux était devenu amoureux d'une jeune fille, dont le père était allé à la carrière chercher de quoi bâtir une bergerie. Ils se jurent de s'aimer, et se donnent pour gage de leur foi des bagues d'osier. Le jeune homme promet de revenir dans un mois demander la jeune fille en mariage à son père; il part, et, retenu dans ses montagnes par une maladie, ne revient qu'au bout de deux mois. Il rencontre au même lieu un vieillard assis sur un rocher; il l'aborde (*); et le vieillard lui dit : « elle m'a chargé de t'attendre dans ces lieux. Il passera, m'a-t-elle dit, un joli berger, au teint bruni par le soleil, aux yeux noirs, à

(*) *Leake's Researches on Greece,* tom. II.

la taille élancée, au gracieux sourire. Il s'informera de celle qui est morte et perdue pour lui. Dis-lui qu'elle est morte en l'aimant toujours. Qu'il la regrette et qu'il la pleure; qu'il inonde ses vêtements de larmes : car la cause de sa mort, c'est qu'il avait laissé passer les jours sans revenir, et qu'il avait tout à coup oublié la pauvre fille; et pour cela, elle est morte de chagrin. Et ce jeune berger, ajoute le vieillard, d'après la ressemblance, c'est toi. Je suis en peine pour toi, et je te plains; car je croyais que vous seriez tous deux mes enfants, et nous avions parlé de mariage. »

Le malheureux berger visite la tombe de sa bien-aimée, et fait vœu de renoncer à ses troupeaux, pour errer dans les bois avec un mouton blanc qu'il avait reçu de la jeune fille.

On ne peut douter que cette pièce, qui peut-être n'est pas exempte de quelques souvenirs de pastorales italiennes, ne retrace les mœurs des bergers sfacchiotes près desquels le poëte

habitait, et ne soit le monument curieux d'une poésie à la fois instinctive et cultivée.

Les faibles traces de civilisation qui renaissaient dans l'île de Candie, sous le pouvoir de Venise, furent effacées par la longue et cruelle guerre dont les Turcs affligèrent ce beau pays. Elle commença dès l'année 1644, et dura plus de 30 ans. L'invasion fut imprévue, suivant la politique peu scrupuleuse des Turcs. Le nouveau sultan Ibrahim était en paix avec la république, lorsqu'un vaste armement, préparé dans les arsenaux de Constantinople, excita l'inquiétude du sénat. La Porte rassura par des promesses le commissaire de Venise. La flotte musulmane vint amicalement relâcher dans l'île de Tines, possédée par la république; puis elle vint débarquer à la pointe occidentale de Candie, près du fort de la Canée, construit par les Vénitiens dans le quinzième siècle.

La population grecque de Candie, opprimée par ses derniers gouverneurs, montra peu de

zèle pour la défense commune; elle fuyait aux montagnes, et ne paraissait pas s'inquiéter du péril de ses maîtres. Il restait pour la défense de l'île une flotte de trente vaisseaux sous les ordres d'un amiral vénitien, Capello, et quelques milices indigènes commandées par le gouverneur Cornaro, qui résidait dans la ville de Candie, capitale de l'île. Les autres places, Réthimo, Spina-Longa, Setia, n'avait que de faibles garnisons pour se défendre; mais les Vénitiens à cette nouvelle firent les plus puissants efforts pour garder une si précieuse possession. L'argent manquait; et le sénat, par une ressource dont il avait quelquefois usé, mais qui coûtait à l'orgueil aristocratique, mit à l'enchère plusieurs dignités de la république, et créa cinq titres nouveaux de patriciens, pour être vendus à autant de citoyens ou sujets de la république, choisis parmi ceux qui s'engageraient à verser au trésor soixante mille ducats. Une disposition particulière de l'ordonnance du sénat montre

assez qu'il commençait à se ressentir de l'injuste dédain ou de la rigueur qu'il avait montrés pour la population grecque, soumise à son empire. « Parmi les nations sujettes ou étrangères, disait cet acte, l'illustre et royale nation grecque sera préférée comme ayant possédé long-temps l'empire, et comme ayant bien mérité de la république. » Mais ce vain et tardif honneur ne ranima pas le zèle des Grecs de Candie; et quoique le sénat eût augmenté jusqu'au nombre de quatre-vingts ces promotions vénales, elles ne furent achetées par aucun Grec. Venise en même temps sollicitait avec ardeur les secours de presque tous les états de l'Europe; et elle cherchait à susciter, pour sauver Candie, cet esprit de croisade et ce patriotisme chrétien qu'elle avait souvent trahis par ses alliances intéressées avec la Turquie.

Cependant les Turcs après un siège de cinquante-neuf jours s'étaient emparés de la Canée,

et, forts de cette position, favorisés par le voisinage du Péloponèse, ils s'obstinaient à conquérir le reste de l'île.

Leurs progrès furent lents : Venise fit de prodigieux efforts; ses flottes vinrent plusieurs fois attaquer les escadres turques jusqu'à l'entrée des Dardanelles. La longueur de la guerre excita l'émulation des chrétiens. Candie devint une espèce de rendez-vous chevaleresque pour les braves et les aventuriers de l'Europe. Le cardinal Mazarin lui-même y fit passer un secours de neuf vaisseaux. Le désordre et la fréquente anarchie du gouvernement turc prolongeait cette guerre; mais les forces n'étaient pas égales : incessamment recrutés, les Turcs avaient conquis Rethimo, et tout le territoire, jusqu'à la capitale de l'île qu'ils environnaient de toutes parts. Ce siège de Candie vit épuiser, de part et d'autre, tout l'art terrible des mines, des galeries souterraines, des bombes et des assauts.

Sans nous attacher à tous les faits d'armes des braves étrangers qui venaient teindre de leur sang ces remparts attaqués par les infidèles, nous voudrions retrouver la trace de ce que fit et de ce que souffrit le peuple indigène de l'île, ainsi disputé entre des maîtres européens et des tyrans asiatiques. Mais bien que les vœux des Grecs de Candie ne fussent plus douteux, depuis qu'ils avaient senti le poids de la conquête musulmane, ils résistèrent peu. Toutes les plaines furent envahies; et au bout de quelques années il ne restait aux Vénitiens que deux ou trois forteresses maritimes, et l'imprenable capitale, qui, d'un côté baignée par la mer, était défendue par sept boulevards et d'immenses fortifications. Les milices grecques enfermées dans la ville partageaient avec zèle tous les périls du siège. On remarquait leur courage, à coté même de ces guerriers français envoyés par Louis XIV. Leur manière de combattre offrait un curieux contraste : tandis que

les plus habiles ingénieurs de la France et de l'Italie, les Castellano, les Quirini, les Maupassan, dans les assauts, dans les combats, dirigeaient avec un art savant l'artillerie de l'Europe, les milices indigènes, gardant le cothurne antique, lançaient des flèches avec une force et une justesse redoutée des Turcs, et qui rappelaient ces archers crétois célèbres dans l'antiquité.

En 1665, lorsque Venise obtint du duc de Savoie le secours d'un général célèbre, le marquis de Ville, et que, d'une autre part, le visir Koproli, grand homme de guerre, vint lui-même presser l'interminable siège de Candie, les efforts redoublèrent. Tout ce qu'on avait fait jusque-là fut surpassé. Le nombre et la fureur des assauts, la hardiesse des sorties, firent périr en quelques mois plus de vingt mille Turcs et quatre mille Chrétiens. Dans la plus mémorable de ces sorties, où les Turcs abandonnèrent leurs travaux et leurs étendards, les as-

siégés s'étaient avancés sur quatre colonnes, les Italiens, les Allemands, les Français, et les Grecs de l'île. Tous combattirent avec une égale valeur; mais le génie opiniâtre du visir et les forces toujours renouvelées de l'empire turc devaient triompher.

Vainement un point d'honneur chrétien, et une mode de cour, firent encore arriver dans Candie la plus brillante noblesse française, l'aventureux duc de la Feuillade, le jeune comte de Saint-Pol, et d'autres illustres volontaires, des Beauveau, des Créqui, des Tavannes, le marquis de Fénélon et son fils. Vainement Louis XIV fit passer dans Candie un secours plus régulier, une armée de six mille hommes, commandée par le duc de Beaufort. Cette protection qui, renouvelée de nos jours, suffirait pour sauver la Grèce entière des efforts de la Turquie sur son déclin, fut impuissante pour protéger Candie contre cette domination barbare, qui n'avait encore rien perdu de sa vi-

gueur, et qui, par accident, avait un grand homme pour ministre.

Koproli joignait à la force des armes l'art des négociations, et sa fierté barbare ne dédaignait pas d'employer les ruses et la subtilité naturelles à l'esprit grec. Un insulaire de Scio, Panajotti, était, au siége de Candie, le confident et le diplomate du grand visir.

Cet homme fort zélé pour sa religion, et même savant théologien, n'en était pas moins parvenu par son habile souplesse dans la faveur de Koprogli. On dit que les Turcs le regardaient avec respect, comme une sorte de magicien; et les Grecs, qui imputèrent à ses ruses la chute de Candie, lui donnaient le surnom du traître Achitophel; mais, sans exagérer l'influence de ce Grec, l'issue de la longue guerre de Candie s'explique assez par les efforts opiniâtres des Turcs.

Depuis plus de vingt ans, maîtres de tout le territoire de l'île, ils avaient bâti une seconde

capitale, à une lieue de celle qu'ils assiégeaient.

A l'arrivée de l'expédition française commandée par le duc de Beaufort, Candie, depuis si long-temps écrasée par le feu des Turcs, n'était plus qu'une ruine défendue par quelques centaines de soldats de tout pays, et habitée par quelques familles grecques et italiennes.

Mais un grand homme, François Morosini, commandait au milieu de ces débris, et repoussait toutes les offres du grand visir et les insinuations de son adroit interprète. Entrés dans cette malheureuse place, les Français pouvaient derrière ces bastions à demi-ruinés se défendre long-temps : leur courage les emporta dès les premiers jours hors des murs, malgré les avis de Morosini. Engagés dans une sortie imprudente, surpris, embarrassés par l'ignorance du terrain, ils perdent cinq cents hommes et leur général, le duc de Beaufort. Ce fut un coup mortel à l'expédition ;

la destruction d'un vaisseau de ligne français, qui sauta sous le feu des Turcs, augmenta le découragement. On ne songea plus qu'à partir. Le duc de Navailles, inquiet sans doute de se voir seul comptable d'une expédition si malheureuse, résolut de mettre à la voile malgré les instances du courageux Morosini.

Tous les habitants de la ville, le clergé à leur tête, poussèrent des cris de désespoir, en voyant partir leurs défenseurs. La flotte française s'éloigna deux mois après son arrivée. Dans cet intervalle si court, les Français ne virent que les bastions de Candie; et leurs récits n'offrent point de lumière sur la situation de toute l'île occupée par les Turcs; mais on y voit quelque chose des usages grecs qui frappèrent leurs yeux. Un officier raconte que, traversant une rue de la ville sillonnée de bombes et de boulets, il vit beaucoup d'habitants assemblés dans une maison; étonné, il s'avance; le corps d'une femme était placé dans

un cercueil, paré de beaux vêtements, le visage découvert, la tête ornée de perles, les doigts chargés de bagues précieuses, les bras enveloppés de dentelles, la chaussure parsemée de pierreries. Beaucoup de jeunes filles se tenaient à l'entour, et l'une d'elles disait plusieurs choses à la louange de cette femme morte, racontait ses vertus, puis s'arrachait les cheveux, déchirait ses habits, se frappait la poitrine, versait des larmes, et poussait des gémissements auxquels toutes les autres répondaient par des cris et des pleurs (*). Les détails de ce récit indiquent sans doute une femme grecque, d'une famille riche et considérable; mais ils marquent bien la constance de cette coutume funéraire pratiquée dans tous les lieux de la Grèce, et qui s'observait avec tant de pompe au milieu des horreurs d'une ville assiégée.

(*) *Voyage de Candie fait par l'armée de France en l'année* 1669, *par M. Des Reaux.*

La prise de Candie semblait consommer l'asservissement de la race grecque et le triomphe des Barbares dans toutes les mers du Levant. Il n'est pas douteux que cette catastrophe n'ait porté le découragement parmi les Grecs du continent, qui, malgré leur dégradation apparente, conservaient encore la haine du joug musulman et l'espérance de le briser. Sans regretter la domination vénitienne, les Moraïtes voyaient avec effroi la puissance turque les environner de toutes parts. Pendant le siège de Candie, on avait fait assidûment des prières dans les églises grecques pour les armes des princes chrétiens. Après la prise de l'île il ne resta plus d'espoir. Les Turcs eux-mêmes parurent décidés à ne plus souffrir aucune résistance. Les Maniotes, qui s'étaient conservés toujours indépendants, et dont le courage et la pauvreté tentaient peu les pachas turcs, furent attaqués dans leurs montagnes, et quelques familles illustres de cette peuplade la quittèrent alors,

désespérant d'y rester libres. C'est à cette émigration que remonte l'établissement d'une tribu grecque dans l'île de Corse. Un Grec de Mania, Jean Stéphanopoli, qui se prétendait issu d'une branche des Comnènes, et qui avait beaucoup voyagé, conduisit l'entreprise; il était allé d'abord à Gênes demander la protection du sénat, et avait visité la Corse. Il revint après avoir choisi le canton de Paomia, et, de concert avec le capitaine d'un vaisseau français, il embarqua ceux de ses parents et de ses compatriotes qui voulurent s'associer à lui. Partie de Porto-Betilo, le 3 octobre 1673, la petite colonie, qui comptait sept cent soixante personnes, hommes, femmes, enfants, après avoir relâché à Zante et à Messine, se rendit à Gênes, où la concession de territoire qui lui était promise fut solennellement réglée par le sénat. Le printemps suivant elle passa dans l'île de Corse, et s'établit à Paomia. C'est là qu'elle a longtemps subsisté, fidèle au gouvernement génois,

parmi les séditions fréquentes de l'île, et cultivant ses terres avec une industrie fort supérieure à celle des habitants. On reconnaissait à cette marque le canton des Grecs. Quelques chants populaires des montagnes de la Morée se conservaient parmi ces Maniotes expatriés; et ils les redisaient comme un souvenir de leur pays. C'est même un renseignement précieux sur l'ancienneté de ces poésies, rassemblées de nos jours par un savant plein d'imagination et de goût. Le beau chant d'une femme de la Morée sur la mort de son fils est connu chez les Grecs de Corse, depuis leur émigration. Ils le répètent encore aujourd'hui à Cargèse et à Ajaccio, où se conservent quelques familles grecques, dernier débris de cette colonie, qui fut, en 1730, chassée du canton qu'elle habitait, par les Corses soulevés contre l'autorité de Gènes.

Le long épisode de la guerre de Candie nous a distraits du tableau général de la Grèce. En

reportant les yeux sur l'état de ce beau pays, vers les commencements du dix-septième siècle, on aperçoit d'abord peu de changement. Rien n'est immobile comme la servitude. Les années, les siècles même s'écoulent avec une lente uniformité. Des générations naissent et meurent sans laisser de trace. Il n'y a pas d'événements pour elles. Il n'y a rien de nouveau, même dans leurs souffrances ; et leur malheur est monotone comme la pitié qu'il inspire. Tel était le sort de la Grèce sous le joug abrutissant des Turcs, tandis que tous les peuples de l'Europe marchaient à grands pas vers la civilisation et les lumières.

Il semblait cependant que l'influence de ce progrès universel devait se faire jour tôt ou tard à travers le cordon de barbarie tracé par les Turcs autour de leur empire, et pénétrer jusqu'à cette race ingénieuse qu'ils tenaient asservie par le sabre et l'ignorance. Les relations

du commerce devenaient plus nombreuses, les voyages plus fréquents. Des consulats européens étaient établis dans les principales villes du Levant. Des missions chrétiennes les parcouraient ; et cet esprit de secte qui divise les Chrétiens venait y chercher des combats et un théâtre. Ainsi, le contre-coup des guerres civiles et religieuses de l'Europe se fit sentir jusque parmi les Grecs de Constantinople. La réforme, qui remplaçait l'esprit des croisades, avait été, dans son origine, défavorable aux Chrétiens d'Orient ; et Luther, par le desir illimité de tout contredire dans les opinions de l'église romaine, écrivit, en style dogmatique, pour soutenir la légitimité des Turcs, et leurs droits sur les nations qu'ils avaient conquises. Indépendamment de cet étrange paradoxe, les guerres nées de la réforme ne permettaient pas de songer à de lointaines expéditions contre les Turcs : c'est la plainte d'un

Grec savant de Corfou (*), dans une lettre qu'il adressait au célèbre Melanchton, vers le milieu du seizième siècle.

Plus tard le zèle du prosélytisme fit souvenir les Protestants de l'existence des Grecs. Avant la prise de Candie, un Grec né dans cette île, Cyrille Lucar, ayant fait des études à Venise, voyagea chez les Protestants d'Allemagne, et goûta leurs opinions religieuses. Plusieurs docteurs de la réforme attachèrent un grand prix à trouver des disciples dans cette église grecque, séparée de Rome depuis plusieurs siècles, et qui se vantait de remonter aux traditions apostoliques.

Cyrille ayant passé en Turquie, auprès de Mélèce, son parent et dignitaire de l'église de Constantinople, commença bientôt après à répandre les idées nouvelles qu'il avait prises dans l'Occident. Il devint célèbre dans l'église

(*) *Crusii Turco-Græcia.*

grecque, et fut nommé patriarche d'Alexandrie. Il ambitionna le siège de Constantinople, que les caprices de la Porte rendaient souvent libre par la déposition et l'exil du patriarche. Repoussé dans une première élection, où Timothée, évêque de Patras, obtint la préférence, il lui succéda quelques années après; mais ses doctrines nouvelles excitèrent la défiance des évêques, et le synode de Constantinople fut rempli d'orages. L'ambassadeur d'Angleterre et l'envoyé de Hollande soutenaient le patriarche novateur. L'ambassadeur de France travaillait contre lui. Les évêques rédigèrent des protestations et des anathêmes; et le divan, fatigué de ces querelles qu'il ne comprenait pas, relégua Cyrille dans l'île de Rhodes.

Le patriarche, du fond de sa retraite, remua de nouveaux ressorts, et se fit rappeler. Rétabli sur son siège, il essaya de répandre un catéchisme conforme aux principes des églises protestantes. L'ambassadeur d'Angleterre fit

venir secrètement pour cet usage une presse et quelques ouvriers d'imprimerie, les premiers qu'on ait vus dans Constantinople. Quelques missionnaires jésuites, dans leur zèle contre la réforme, dénoncèrent au divan cette nouveauté comme une conspiration. La presse fut détruite, et Cyrille exilé dans l'île de Ténédos (*). Ce qui peut étonner, et qui montre la mobilité vénale et capricieuse des ministres de la Porte, c'est que Cyrille fut une seconde fois rappelé. Mais sur de nouvelles plaintes et par de nouvelles intrigues, il fut déposé, conduit sur un vaisseau, et mis à mort. Le dénonciateur principal du patriarche devint son successeur, et peu de temps après périt de la même mort. Le synode restait agité de querelles. On eût dit que les fureurs scholastiques qui avaient perdu l'empire des Grecs se ranimaient au milieu de leur esclavage; et les

(*) *Collectanea de Cyrillo Lucare.*

puissances chrétiennes, si long-temps indifférentes sur le sort de ce malheureux peuple, s'occupaient avec un zèle singulier de ce qui pouvait changer sa foi, et le faire passer du schisme à l'hérésie.

Ces fréquentes mutations du patriarchat de Byzance étaient liées presque toujours aux intrigues que formaient quelques familles établies dans le Fanar, et dont la fortune s'était augmentée par le commerce, et quelquefois par la faveur des grands de la Porte. Presque toujours le patriarche était un instrument docile dans la main de quelques-uns de ces Grecs, en qui la finesse naturelle à leur nation était aiguisée par les périls d'une cour ombrageuse et sanguinaire. Ces grandes familles du Fanar composaient une espèce d'aristocratie servile, distinguée du reste de la nation par ses vices et par ses lumières.

Dans le dix-septième siècle, il y avait dans le Fanar une vingtaine de ces familles la plu-

part enrichies par le négoce de diamants et de soierie. C'étaient les Juliani (*), les Rosetti, les Souzi, les Maurocordati, les Contaradi, etc. Aucun de ces noms, comme on le voit, ne rappelait les anciennes maisons de l'empire grec. Il se conservait cependant quelques-uns de leurs héritiers réels ou prétendus, qui portaient obscurément les noms de Cantacuzène et de Paléologue. Mais presque toute la noblesse fanariote était de nouvelle date, venue de l'Asie Mineure ou de l'île de Scio, et mêlée de sang italien. Le crédit qu'avait obtenu Panajoti près du grand visir Koproli, redoubla les intrigues et l'ambition des Grecs du Fanar. La charge de drogman ou d'interprète devint une haute fonction qui donnait part à tous les secrets de la Porte, et dominait son ignorante diplomatie.

Tentées par le succès de Panajoti, les prin-

(*) *Turquie chrétienne.*

cipales familles du Fanar firent instruire avec soin leurs enfants dans les langues d'Europe, pour les mettre au service du divan. Dans cet avilissement de l'esprit et de l'adresse servant au triomphe de maîtres cruels et grossiers, les Grecs du Fanar conservaient un zèle religieux qui faisait tout leur patriotisme : Panajoti en avait donné l'exemple. Il avait travaillé à la destruction des chrétiens de Candie, et il se servit de sa faveur pour faire relever des églises et pour fonder des monastères. Telle fut la conduite des principaux Fanariotes, qui s'unirent toujours au patriarchat de Byzance, et firent à leur ambition toute espèce de sacrifices, hormis celui de leur culte.

Un autre résultat de leur influence fut de ramener quelque instruction parmi leurs concitoyens, et de préparer ainsi de loin la liberté, sans la vouloir. Le dix-septième siècle et l'âge suivant vinrent s'élever parmi le haut clergé et les riches familles de la Grèce un assez

grand nombre d'hommes instruits dans les arts et dans les langues antiques et modernes. Le célèbre Cantemir, Moldave de naissance, mais Fanariote par son éducation, son séjour à Constantinople et son mariage avec une princesse Cantacuzène, a comparé les savants grecs de son temps aux plus célèbres génies de l'antiquité (*).

C'est là, sans doute, une hyperbole grecque un peu forte; mais il est certain qu'à cette époque parurent en Grèce plusieurs hommes que l'on aurait remarqués dans d'autres pays. Un Grec nommé Monolachi, enrichi par le commerce, fonda près de l'église de Byzance une académie, où l'ancienne langue, les diverses philosophies de l'antiquité et les sciences naturelles étaient enseignées par des maîtres célèbres. Ce fut là qu'Alexandre Maurocordato, interprète et mé-

---

(*) *Histoire de l'empire ottoman par Démétrius Cantemir.*

decin du sérail, enseigna le principe de la circulation du sang, dont la découverte récente était encore contestée dans l'Europe.

D'autres hommes savants, Jean Caryophile, Scœvophylax, Antonios Sébastos, illustraient cette école; et Cantemir, qui suivit leurs leçons, les cite avec la même reconnaissance que montre Marc-Aurèle en nommant ses maîtres. Mélèce, archevêque d'Arta et ensuite d'Athènes, Métrophanes, et plusieurs autres ecclésiastiques, ne s'adonnèrent pas aux lettres avec moins d'ardeur. Enfin le siége patriarchal fut occupé par un homme d'une grande vertu et d'une rare éloquence, Callinicos.

Parmi les Grecs célèbres de cette époque on peut encore citer Philaras d'Athènes, qui voyagea dans l'Europe et fut en commerce de lettres avec Milton (*).

A la vérité ces lumières et cette érudition

(*) *Milton's works.*

de quelques hommes n'avaient nul rapport avec l'état général de la nation. Au commencement du dix-septième siècle la population grecque du continent et du Péloponnèse formait un peuple nouveau qui semblait repasser par les degrés successifs de la barbarie. Cachés sous le nom de *Romaioï* qu'ils se donnaient eux-mêmes, les Grecs n'avaient sur leurs antiquités qu'une notion très vague. Ils croyaient que leur patrie avait été jadis habitée par des géants païens. Ils conservaient mieux les traditions du christianisme, mais entremêlées de fables et de coutumes bizarres : comme tous les peuples simples, ils avaient beaucoup de fêtes religieuses. On sait aujourd'hui par un recueil célèbre quel instinct poétique se conservait parmi les Grecs ; et, quoique la plupart des chants populaires rassemblés par M. Fauriel ne remontent pas au-delà du dernier siècle, on peut présumer que des traditions semblables appartiennent à des époques plus an-

ciennes, et que les Grecs eurent toujours dans leur ignorance cette même nature poétique et musicale.

Les voyageurs qui, dans le dix-septième siècle, ont décrit la Turquie d'Europe, étaient des érudits plus attentifs aux monuments et aux inscriptions de l'antiquité qu'aux débris vivants de la Grèce. Ils sont cependant frappés de cette vivacité d'esprit, de ce feu du Midi qui brillait souvent dans un pauvre pâtre ou dans un paysan grec. Mais ils s'accordent à montrer la population toute entière comme abattue par l'oppression des Turcs.

Vers le milieu du dix-septième siècle une charge odieuse cessa cependant de peser sur les familles grecques; depuis l'année 1656 on ne leva plus le tribut du cinquième des enfants mâles. La Porte, moins heureuse dans ses expéditions militaires, avait abandonné son ancien usage de former les *ortas* de janissaires avec les enfants chrétiens enlevés dans le sac des villes

d'Europe. Elle renonça également à les recruter avec la population grecque, et ne mit plus dans leurs rangs que des Turcs asiatiques.

Cet impôt du sang avait été surtout insupportable aux Grecs, parce qu'il entraînait l'apostasie de leurs enfants. On avait vu souvent des mères poignarder leurs fils dans les bras des commissaires turcs, et se tuer ensuite elles-mêmes. Ce courage se retrouvait particulièrement chez les femmes de la Zaconie, canton de l'ancienne Lacédémone. La suppression de cette dîme odieuse fut pour les Grecs un grand allégement à leur servitude, et la population s'augmenta dans la Morée.

Quelques villes avaient obtenu d'ailleurs des espèces de priviléges dont profitaient les Grecs. Napoli, habitée en partie par des Turcs, avait le droit de ne recevoir le pacha dans ses murs, que pendant trois jours chaque année. C'étaient autant de rapines et de concussions évitées pour le reste du temps. Aussi cette ville, heureuse-

ment située, était-elle enrichie par le commerce. On y rassemblait des productions de toute la Grèce; et il s'y faisait un grand trafic de blé, de vin, d'huile, de soie, de coton et de tabac. Le port était vivant et fréquenté. Il y venoit des vaisseaux de Constantinople, du Caire, de Venise, de Livourne. Sur le rivage, on voyait beaucoup de femmes Zaconites, d'une stature haute et vigoureuse, occupées incessamment à transporter des fardeaux. Les hommes naviguaient sur de petites sarcolèves au pavillon turc, et allaient trafiquer dans les îles voisines.

Il y avait dans la ville quelques négociants Grecs fort riches, et à qui cette richesse donnait, comme il arrive partout, une sorte de pouvoir. Les Turcs mêmes de Napoli paraissaient plus humains que les autres, et un peu civilisés par le commerce fréquent des étrangers. Dans les autres villes de la Morée nul commerce, nulle industrie. La vie des Grecs était à

peu près la même que celle des Turcs. Les femmes des primats et des riches ne sortaient que voilées et entourées de suivantes, comme les femmes turques. A l'église, elles se tenaient dans un lieu séparé, qu'on appelait Gynécétis.

Les villages et les campagnes de la Morée offraient un aspect assez riant. La guerre ne les avait pas ravagés depuis près d'un demi-siècle; il y passait peu de troupes. Il n'y avait donc à supporter que les vexations habituelles des pachas, des mousselims, des cadis et des naëbs, les insolences de quelques agas, et ce dur mépris de la race victorieuse pour la race vaincue. Dans quelques lieux même, ce sentiment s'était adouci par l'habitude de vivre ensemble. Il se trouvait beaucoup de paisibles hameaux, nommés χωρία par les Grecs, peuplés de familles turques et chrétiennes, ayant chacune également leur petite maison (*), fermée avec

(*) *La Guilletière en l'année* 1676.

une serrure de bois, surmontée d'une petite terrasse, où l'on passait la nuit sous le doux ciel de la Grèce, et entourée d'un jardin rempli de mûriers, de térébinthes et d'oliviers. Ce qui ne manquait nulle part, c'était une église chrétienne, quelquefois creusée dans le rocher, une image de la vierge, et quelques prêtres pour absoudre le peuple de ses péchés.

Les anciennes habitudes, celles qui naissent du génie même des lieux, se retrouvaient dans les diverses parties de la Morée. Les habitants de l'Arcadie étaient toujours pasteurs; ceux de la Messénie, laboureurs et adonnés à la chasse; ceux de l'Argolide, industrieux et commerçants. Mais ces traits distinctifs étaient affaiblis par l'oppression. Il est certain cependant, que, vers le milieu du dix-septième siècle, il restait, parmi les raias de la Morée, l'espoir d'être délivrés par le grand duc de Moscovie, et même la croyance que quelque

jour un vaillant capitaine (*) s'éleverait du milieu de leur nation, et reprendrait toutes les mosquées pour en faire des églises chrétiennes.

Le sort d'Athènes avait été long-temps le même que celui des villes de la Morée. Malgré son beau port, elle avait moins de commerce que Napoli et elle était exposée aux fréquentes rapines du pacha de Négrepont. Ce fut un bonheur pour elle d'être donnée en apanage au chef des eunuques noirs, par le crédit d'une belle Athénienne qui était entrée dans le sérail. Cette juridiction lointaine fut une espèce d'affranchissement pour Athènes. Les Grecs de cette ville se gouvernaient par un conseil de vingt-quatre vieillards, appelés *Vecchesiadoi*; et ils se servirent quelquefois, avec assez d'adresse, de la protection qu'ils avaient dans le sérail, pour obtenir le renvoi du gouverneur ou de l'aga.

(*) *La Guilletière.*

Les plus instruits d'entr'eux (*) se vantaient de ces petites résistances, comme d'un esprit de liberté qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres. Avec ce secours, ils échappèrent souvent à des avanies que voulait leur faire subir le pacha de Négrepont, par un ancien droit de sa charge.

Athènes, bien que remplie de ruines, conservait encore beaucoup de monuments, mutilés depuis par les armes ou la curiosité des peuples civilisés. Les Grecs qui l'habitaient, indifférents pour ces souvenirs, se rapprochaient assez des mœurs turques; et les enfants des deux nations jouaient ensemble sur les débris des chefs-d'œuvre antiques.

Le peuple d'Athènes était ignorant et à demi-barbare, comme celui du reste de la Grèce; mais cet esprit subtil, que les anciens attribuaient à l'influence du climat de l'Attique, se remarquait dans la population moderne. Une

(*) *Spon et Wheler.*

chose fort singulière, c'est que la méthode ingénieuse de l'enseignement mutuel était pratiquée vers le milieu du dix-septième siècle dans la ville d'Athènes, où le Didascalos instruisait une trentaine d'enfants. Athènes avait alors pour archevêque Anthime, homme savant, qui cherchait à répandre quelque instruction parmi ses compatriotes. La religion était fort en honneur dans la ville. On y comptait plus de cinquante églises desservies par des prêtres grecs; et là comme ailleurs le zèle religieux conservait la nation vaincue, malgré le mélange des races et la longue durée de l'oppression musulmane.

Vers la même époque, la prescription de l'esclavage fut interrompue dans une partie de la Grèce, ou du moins remplacée par une autre conquête. Les Vénitiens, qui, depuis la perte de Candie, épiaient l'occasion de se venger de la Turquie trop puissante, saisirent le moment où elle était engagée dans une guerre

contre l'empereur d'Autriche. Ils avaient jusque-là dévoré beaucoup d'affronts et d'avanies; mais quand ils apprirent que l'armée ottomane, campée sous les murs de Vienne, avait été défaite par le secours de Sobieski roi de Pologne, ils n'hésitent plus; ils déclarent la guerre à la Porte, qui n'avait pas coutume de se laisser prévenir, et mettent tous leurs vaisseaux en mer.

Dans cette grande occasion, ils rappellent au commandement Morosini, qui, depuis la malheureuse issue de la guerre de Candie, subissait, malgré sa gloire, l'ingrat oubli de ses concitoyens. Morosini se vengea comme un grand homme, en redoublant de zèle et de courage. A la tête d'une flotte nombreuse, il se saisit d'abord de Leucade, poste avancé du Péloponèse, et débarque dans la Péninsule huit mille hommes qui marchent sur Coron. C'était la première fois que l'étendard chrétien reparaissait dans la Grèce, depuis bien des années; et, quoique

l'ancienne domination de Venise eût laissé de fâcheux souvenirs, la haine du joug musulman ne permettait aucune incertitude dans les vœux des Moraïtes.

Toute la Péninsule fut ébranlée. Plusieurs évêques correspondaient avec le général vénitien. Des paysans, des pâtres de la montagne arboraient les couleurs de Venise, et tout appelait les nouveaux conquérants. Coron fut emporté après quelques jours de siège, et les Turcs qui l'habitaient passés presque tous au fil de l'épée. Alors, des hauteurs du Taygète, descendirent les Maniotes pour combattre et piller; et leur secours servit à disperser un corps de troupes commandé par le capitan-pacha.

Ces premiers succès, poussés par le génie guerrier de Morosini, firent tomber en peu de temps les plus fortes places de la Morée. Dans la seconde campagne, en 1686, les deux forteresses de Navarin, Modon, Argos et Na-

poli se soumirent aux Vénitiens. C'était une révolution rapide; les Turcs se réfugiaient de toutes parts dans les villes, et les villes capitulaient avec les vainqueurs. L'année suivante, Patras et Neocastro furent emportés. Lépante et Misitra se rendirent, et le seraskier de la Morée, battu plusieurs fois, n'osa défendre Corinthe; il fit sauter les fortifications de cette ville, incendia les magasins, et se retira vers les montagnes de l'ancienne Phocide (*), en massacrant tons les Grecs qu'il rencontrait sur son passage, et qu'il accusait des maux de l'empire. Morosini, rapidement accouru, s'empara de Corinthe enlevée aux Turcs et aux flammes. Il était maître de toute la Morée, où les Turcs ne possédaient plus que Malvoisie.

Ce général sentit alors le besoin d'étendre ses conquêtes pour les assurer. Le port d'A-

(*) *Histoire de l'empire ottoman par Cantemir,* t. III.

thènes et l'île de Négrepont pouvaient seuls garantir la possession du Péloponèse; et, tandis que toutes les forces des Turcs étaient occupées dans la guerre contre l'Autriche et la Pologne, l'occasion était belle pour enlever la Grèce aux Barbares.

Morosini vint assiéger Athènes avec une formidable artillerie, qui foudroya la garnison turque et les monuments antiques. Une bombe éclata dans le Parthènon, dont les Turcs avaient fait un magasin de poudre. Après quelques jours, la forteresse et la ville se rendirent. Morosini, dont les armes n'avaient pas été moins destructives que celles des Barbares, voulut emporter, comme trophée de sa victoire, la statue de Minerve, ouvrage de Phidias, et le plus beau monument d'Athènes; mais ce chef d'œuvre fut brisé dans le travail qu'on fit pour l'enlever.

La prise d'Athènes, en donnant aux Vénitiens le golfe Saronique, comme ils occupaient

celui de Corinthe, protégeait leurs conquêtes dans la Morée. Morosini, à qui sa patrie venait de décerner une statue, le titre de Péloponésien, et bientôt après la dignité de doge, tourna ses efforts vers l'île de Négrepont; mais les prospérités de Venise étaient passées. La capitale de Négrepont se défendit avec vigueur. Les chrétiens du pays, la plus pauvre et la plus sauvage de toutes les peuplades grecques, ne donnèrent aucun secours à l'armée vénitienne. La peste se mit dans ses rangs; et Morisini, après quelques mois d'un siège inutile, abandonna son entreprise. Il revint pour attaquer Malvoisie qui résistait encore; il tomba malade, et la guerre se ralentit. Les généraux qui lui succédèrent firent de vaines tentatives sur Candie, où la république possédait encore quelques forteresses voisines du rivage, et que les Turcs, maîtres de toute l'île, n'avaient pas su conquérir.

Morosini, chargé d'années, reparut un mo-

ment à la tête de la flotte vénitienne, mais pour venir expirer à Napoli, sur le théâtre de sa gloire. Les Vénitiens, sous un autre général, s'emparèrent presque sans combat de l'île de Scio; mais peu de temps après ils la perdirent; et cette conquête passagère ne fit qu'envenimer les haines des deux communions qui habitaient dans l'île, et qui s'accusaient mutuellement près du vainqueur. Les catholiques d'origine grecque ou génoise s'étaient montrés favorables à l'invasion vénitienne; et il en périt un grand nombre, quand les Turcs rentrèrent dans l'île peu de temps après.

Cependant Venise conservait toujours Athènes, la Morée, les îles d'Égine et de Leucade; et ces conquêtes ne semblaient subordonnées qu'au succès de la grande guerre que l'empire ottoman soutenait contre l'Autriche et la Pologne. Ces deux puissances, pressées de se réunir à la ligue qui se formait contre Louis XIV, firent à la Porte des conditions

plus favorables qu'elle ne devait l'espérer après la perte de plusieurs batailles. On attribua cependant ce résultat au talent et à la finesse diplomatique d'un grec qui fut l'interprète, ou plutôt l'ambassadeur de la Porte, aux conférences de Carlowitz. C'était Maurocordato, que nous avons nommé parmi les hommes savants de la Grèce moderne. Éloquent, adroit, instruit dans les intérêts des princes de l'Europe, il défendit habilement ceux de la Turquie; et sans doute il ne lui fallut pas moins de dextérité pour arracher à l'orgueil ignorant de la Porte quelques concessions nécessaires.

Par le traité de Carlowitz la Morée resta sous le pouvoir de Venise, et le sort de ce beau pays ne dépendit plus que d'un peuple chrétien, qui s'en trouvait le maître paisible. Il semblait qu'un siècle de plus et le progrès de la civilisation dans toute l'Europe avaient dû adoucir le gouvernement de Venise. Mais, soit

préjugé, soit défiance, soit hauteur habituelle envers les peuples assujétis, les Vénitiens ne marquèrent leur rétablissement dans la Morée par aucun bienfait pour les habitants. Le pays demeura pauvre et sans commerce, le peuple accablé d'impôts. Le sénat de Venise nomma cependant un provéditeur extraordinaire, chargé de protéger les Grecs contre les abus du pouvoir et les vexations des chefs militaires. Mais un grand vice subsistait toujours; c'était la conquête.

Dans sa dégradation apparente, le Grec conservait l'horreur du joug étranger. L'aversion de l'église romaine, le zèle du schisme augmentaient ce sentiment. On se réunissait dans les églises; on y priait Dieu pour être délivré des Latins; enfin quelques familles de primats, pour qui les Turcs s'étaient adoucis par une longue habitude de vivre ensemble, regrettaient les anciens maîtres. Ainsi, pendant quinze ans, Venise occupa la Morée, sans y fonder son

pouvoir. La paix de Carlowitz humiliait encore les Turcs. Le sultan Achmet III, ayant remporté quelques avantages sur le czar Pierre, avait hâte de venger l'injure du croissant, et de reprendre la Morée. Il fit marcher vers l'isthme de Corinthe une armée nombreuse, qui pénétra dans la Péninsule, et se rendit aisément maîtresse de toutes les places. On ne peut expliquer un tel succès, que par la profonde indifférence du peuple grec, par l'indiscipline et la corruption des garnisons étrangères. Corinthe et Napoli furent prises d'assaut; les autres villes se rendirent. Au bout d'un mois, il n'y eut plus de Vénitiens dans la Morée. En même tems, une flotte turque s'empara de l'île de Tines, de Sude, et de Spina-Longa, les deux forteresses que Venise conservait encore dans Candie.

Ainsi, la servitude de la Grèce fut plus complète et plus étendue que jamais. Les Turcs reprirent la Morée comme leur territoire. Les

Grecs plièrent la tête, en regrettant peut-être Venise qu'ils maudissaient tout-à-l'heure. Les Pachas, les Mousselims, les Beys, les Agas reparurent avec tout leur cortège de vexations, de rapines et d'avanies. Les Primats grecs reprirent leur misérable autorité, qui consistait à tourmenter leurs compatriotes, sous le bâton de leurs maîtres.

Les Maniotes seuls, retirés dans leurs montagnes, continuèrent à guerroyer contre les Turcs. La Morée se retrouva ce qu'elle était au seizième siècle. Cette reprise de la conquête, après une interruption de quinze ans, semblait même plonger les Grecs plus avant dans la servitude.

En même temps qu'ils laissaient envahir la Morée, les Vénitiens perdirent les deux forteresses qu'ils possédaient encore dans l'île de Candie. Leur marine cédait à celle des Turcs. Partout le croissant triomphait. Il ne restait aux Turcs qu'à s'emparer de Corfou pour

chasser les Vénitiens de toutes les mers du Levant, et régner sans partage sur les ruines de la Grèce; mais cette île, que le courage de ses habitants et des circonstances heureuses ont conservée jusqu'à présent inviolable au joug des barbares, fut alors défendue par le génie d'un grand capitaine enrôlé sous le drapeau de Venise : c'était Schullembourg, célèbre pour avoir arrêté la fortune de Charles XII. A la tête de la garnison de Corfou, il soutint pendant plusieurs mois les assauts des Turcs. La valeur des Grecs de l'île seconda puissamment les travaux de Venise. Les femmes et les prêtres combattirent dans un dernier assaut, où les Turcs furent repoussés et poursuivis par Schullembourg. Le lendemain la flotte des Turcs abandonna l'île.

LesOttomans ayaient à se défendre, à la même époque, contre les forces de l'Empereur commandées par le prince Eugène. Cette guerre était une puissante diversion en faveur de la

république de Venise. La célèbre bataille de Peterwaraddin abaissa l'orgueil du Sultan, et le réduisit à souhaiter la paix. Elle fut conclue à Passarowitz le 21 juillet 1718. Par ce traité, les Vénitiens n'obtinrent que Cérigo, Butrinto et Parga en face de Corfou. Ils réclamèrent vainement la Morée, dont les Turcs restèrent en possession par les traités comme par les armes. Tandis que l'asservissement de la Grèce semblait ainsi confirmé par la diplomatie des cours, d'anciens germes de liberté long-temps inaperçus se fortifiaient dans quelques-unes de ses provinces. C'est en effet au commencement du dix-huitième siècle que remontent les seules traditions un peu détaillées qu'on ait recueillies sur les bandes armées d'Épire et de Thessalie. C'est le temps des Christos Milionis et des Boucovolas, les plus anciens Klephtes dont l'Histoire se conserve dans les chants populaires des Grecs modernes. On sait que, bien long-temps avant cette époque, dans les provinces

de la Grèce septentrionale, l'humeur belliqueuse des habitants et la situation même du pays avaient mis quelques conditions à la victoire des Turcs. Les plaines furent envahies sans obstacle; mais des tribus guerrières se maintenaient indépendantes sur l'Olympe, le Pélion, les chaînes du Pinde et les monts Agrapha.

Les Turcs, dès les premiers temps de la conquête, après avoir fait des efforts pour soumettre ces bandes rebelles et pauvres, traitèrent avec elles; ce fut même une politique du gouvernement Turc de les faire descendre de leurs montagnes, et de les attirer au milieu de la population soumise, en leur accordant des priviléges. Ainsi se forma, ou plutôt fut reconnue par les Turcs, la milice grecque des Armatoles, qui, distribuée par cantons dans toutes les provinces, excepté la Morée, était chargée de la garde des routes. Au commencement du dernier siècle, la Grèce septentrionale se trouvait ainsi divisée en dix-sept Arma-

tolikes, ou capitaineries, dont le chef obéissait aux Pachas et dans quelques lieux aux Primats grecs. Ceux des montagnards qui ne voulurent pas accepter ce servage armé continuaient à vivre sur leurs rochers, d'où ils s'élançaient quelquefois pour piller les troupeaux des Turcs. On leur donnait et ils prenaient eux-mêmes le nom de Klephtes, qui dans l'ancienne langue signifie voleurs.

C'est ainsi que, au rapport de Thucydide, les premiers Grecs navigateurs s'étaient honorés du nom de pirates. Les Klephtes se trouvaient dans une sorte de guerre forcée avec les Armatoles devenus les gardiens du pays; mais le rapport de religion, de langue, d'origine, rapprochait tous les Grecs, bien plus que cette division ne pouvait les séparer. L'Armatole, fier et indocile sous le pouvoir des Turcs, regardait encore les Klephtes de la montagne comme des alliés et des frères, vers lesquels il se réfugierait quelque jour. « Je fus vingt ans ar-

« matole, et trente ans klephte sur la montagne, » dit une vieille chanson (*); c'est l'image de la vie du Grec qui avait une fois touché les armes, et se sentait du courage.

Quand il éprouvait un outrage des Turcs, ou même par inconstance, par dégoût de la plaine et de la servitude, il désertait aux montagnes. Quelquefois aussi le Klephte était tenté par une vie plus douce, et venait s'enrôler dans la milice des Armatoles, où il trouvait une paye régulière, et où il ne craignait plus la poursuite des Spahis et des Janissaires. Chaque capitaine d'Armatolike formait lui-même sa bande. Il tenait à gloire d'y faire entrer les plus braves; il les appelait ses pallikares ou compagnons. Mais lorsqu'un capitaine par le nombre ou par la valeur de ses pallikares paraissait plus redoutable, il était souvent en butte aux

(*) *Chants populaires de la Grèce moderne, recueillis par M. Fauriel.*

trahisons et aux vengeances des Pachas; car les Turcs s'aperçurent bientôt de l'inconvénient d'avoir armé une partie des chrétiens, et ils auraient voulu ne plus employer que les Albanais mahométans, ennemis acharnés des Grecs. Les Armatoles persécutés se rapprochèrent des Klephtes. Quelquefois le même nom leur fut donné, avec les épithètes diverses de Klephte apprivoisé, ou de Klephte sauvage, suivant qu'ils reconnaissaient le pouvoir des Turcs, ou qu'ils s'enfonçaient dans les montagnes. La principale expédition des Klephtes sauvages était de piller quelques hameaux et d'enlever quelques Turcs opulents. On le voit par leurs vives chansons. « Ils avaient, » dit l'une d'elles, avec une franchise tout homérique, « des « agneaux, des moutons qu'ils faisaient rôtir, « et cinq beys pour tourner la broche. » Quelques capitaines d'Armatoles ne se bornèrent pas à ces incursions passagères; ils se rétablirent à main armée dans leurs anciens postes au

milieu de la plaine, annonçant par cet exemple que la liberté pouvait renaître et s'étendre dans la Grèce asservie. Ainsi, sur le continent de la Grèce, même dans les provinces qui sont encore aujourd'hui sous le joug des Turcs, il se conservait un reste d'indépendance qui s'accroissait avec le temps. Les traces en seront mieux connues, si, quelque jour, la Grèce victorieuse et paisible s'occupe à rechercher les antiquités de son moyen âge.

Dans les archives des monastères et des évêchés de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire, on exhumera de précieux documents sur cette époque, dont quelques points seulement sont éclairés pour nous.

Il est certain que, même dans ces provinces qui sont le siège de l'empire turc en Europe, la religion et la langue conservées maintenaient l'existence nationale des Grecs. Un espoir de liberté existait toujours parmi eux. A Thessalonique, dans les premières années du dix-

huitième siècle, les habitants s'informaient des victoires du Czar de Russie, et en parlaient comme de leur libérateur (*).

C'est au règne de ce prince, en effet, que remontent les desseins de la Russie pour la délivrance, ou plutôt pour l'envahissement de la Grèce. Pierre-le-Grand, qui, par de violentes secousses, tira tout-à-coup son peuple de la barbarie, et le fit marcher de force à la gloire et à l'empire, n'osait pas encore espérer une domination facile sur les peuples de l'Europe éclairée. Son ambition était de s'agrandir du côté de la Turquie, et de vaincre les Barbares avec cette science de la guerre qu'il empruntait aux nations belliqueuses et polies.

Dans un semblable projet, le soulèvement ou l'invasion de la Grèce, la réunion, sous un même drapeau, des peuplades chrétiennes enclavées dans la Turquie, s'offraient naturelle-

(*) *Missions du Levant*, tome 2.

ment à la politique du Czar. Il se prépara de loin pour arriver à ce but. Il se servit de l'instruction nouvelle qu'il avait donnée à son clergé, pour exercer un pouvoir, auparavant inconnu, sur les moines grecs de l'Athos, et jusque dans le synode de Constantinople. De riches présents, des parures d'église, des livres imprimés étaient envoyés de Moscou dans les couvents et les évêchés de la Grèce; et quelques lueurs de civilisation sortaient d'une contrée encore à demi-sauvage pour éclairer la vieille patrie des arts.

Ces desseins auraient été poussés plus loin, si la fortune n'avait pas arrêté le Czar sur les bords du Pruth, en le forçant de réduire son ambition à la retraite de son armée et au salut de sa propre vie. Ce revers inattendu montra la force qui survivait encore dans le vieil empire turc, et éloigna pour long-temps l'espoir de le détruire. Les Grecs, qui avaient tourné les yeux vers le nord, qui avaient tressailli au

bruit des armes du Czar, retombèrent dans leur décourageante servitude, et seulement les prêtres des plus obscures églises de la Grèce, dans la prière qu'ils faisaient devant le peuple, mêlaient le nom du grand duc de Moscovie à celui des saints de la nation.

Toutefois cette même époque, où les Grecs virent échouer l'entreprise de leur puissant protecteur, fut marquée par un incident que l'on pouvait croire heureux dans leur destinée. La Porte Ottomane, qui, dans la guerre contre le Czar, s'était crue trahie par le célèbre Cantemir, Hospodar de Moldavie, ne voulut plus confier cette province qu'à des gouverneurs étrangers. Les Grecs du Fanar, assidus courtisans des visirs, ne négligèrent pas cette occasion de s'élever, et Nicolas Maurocordato, fils du Grec habile et savant qui avait si bien servi l'empire turc, obtint le titre d'Hospodar de la Moldavie. Mais la Porte, inquiète et jalouse de cette fortune inespérée qu'elle accordait à un

Grec, ne permit pas à Maurocordato de visiter son gouvernement, et le laissa jouir de ses honneurs dans un palais de Constantinople.

Cependant les Grecs se trouvaient initiés de plus en plus aux intérêts de la Porte. La rudesse farouche des Turcs s'étant amollie, sans qu'ils perdissent rien de leur ignorance, ils trouvaient commode d'emprunter l'esprit souple et facile, et la langue déliée de ces vaincus qui rampaient sous leur pouvoir. Les Turcs du sérail, dans leur indolente fierté, se faisaient un instrument de la pensée d'un Grec, comme du bras d'un esclave.

Mais cette servitude de l'intelligence n'est jamais complète, et finit quelquefois par donner plus de pouvoir à l'esclave qu'au maître. Le Grec Fanariote, adroit, dissimulé, trompeur, conduisait souvent à ses vues secrètes les hommes les plus puissants de l'Empire.

Constantin Maurocordato, fils de l'Hospodar de Moldavie, parvint à exercer le pouvoir dont

son père n'avait eu que le titre. Il partit pour la Moldavie avec une garde de Janissaires soumis à ses ordres, et une suite nombreuse de Grecs attachés à sa fortune. Ainsi, tandis que presque toute la nation grecque gémissait sous le joug, quelques hommes sortis de son sein tourmentaient, au nom de la Porte, une nation voisine.

On a beaucoup accusé les Grecs transformés en princes de Moldavie. Ils furent despotes comme des échappés de servitude. Le gouvernement arbitraire et féroce qui pesait sur leur faible royauté les forçait d'ailleurs à mille concussions tyranniques. Ils opprimaient par peur et par nécessité. Toujours menacés par l'avarice de la Porte, ils se rachetaient du supplice en le méritant.

Toutefois, il faut avouer que quelques-uns de ces hommes si supérieurs à leurs compatriotes et à leurs maîtres servirent utilement par leur crédit et leurs lumières la nation

Grecque, qu'ils paraissaient oublier. Constantin Maurocordato, élevé deux fois à la précaire souveraineté de Moldavie, établit des lois sages dans cette province, ranima les études parmi le clergé grec, fit instruire avec soin un grand nombre de ses jeunes compatriotes, et forma le dépôt d'une riche bibliothèque dans la capitale de sa principauté.

Ainsi, aux deux extrémités les plus opposées, deux espèces d'hommes semblaient seules exister dans la nation grecque, les Klephtes et les Fanariotes; les uns, libres par la pauvreté, puissants par le pillage, barbares, mais nationaux; les autres, ingénieux et polis, parvenus à force de bassesses à une sorte d'indépendance et de pouvoir, dédaignant leur patrie, mais la servant par leur prospérité.

Le reste du peuple languissait à la fois dans la misère et l'esclavage, à l'exception de quelques marchands établis à Smyrne, à Constantinople et à Thessalonique. Les habitants des

îles, bien que moins opprimés, étaient aussi pauvres et aussi ignorants que les autres Grecs; ils n'étaient visités que par quelques armateurs d'Europe, et par quelques missionnaires.

Les missions avaient commencé dès la fin du seizième siècle à se répandre dans la Grèce; les principales s'établirent à Constantinople, Thessalonique, Smyrne, Scio, Naxos, Santorin, protégées par les ambassades. Elles jouirent d'une assez grande liberté, bâtirent des églises, ouvrirent des écoles où elles attiraient des enfants de la communion grecque. Elles s'occupaient à la fois d'édifier les Catholiques du Levant, nationaux, voyageurs ou captifs, et de convertir les Grecs et les Arméniens. La charité des missionnaires fut sublime et presque céleste, lorsqu'ils pénétraient dans les bagnes des esclaves chrétiens, consolaient des mourants et donnaient la communion à des pestiférés; mais leurs efforts pour amener les Grecs à la foi romaine excitèrent souvent de

tristes divisions parmi les chrétiens de Constantinople. Le synode les voyait avec jalousie, et les accusa plus d'une fois près du divan.

A Smyrne, ville de passage et de commerce, peuplée d'une foule d'Européens, les missionnaires, moins suspects au clergé schismatique, instruisaient les enfants des Grecs de la ville; ils étaient encore mieux accueillis dans quelques îles, et surtout dans celles où l'ancienne domination de Venise avait laissé des traces du culte romain. A Naxos, qui conservait un archevêque catholique, les missionnaires instruisaient les Grecs et les Italiens attachés à la religion romaine; ils allaient dans les églises grecques; ils y prêchaient en grec vulgaire après la messe orientale. Les Grecs vifs et spirituels étaient charmés de ces discours, auxquels l'ignorance de leurs prêtres ne les avaient pas accoutumés. Lorsqu'ensuite les missionnaires rassemblaient les enfants, sur le parvis de l'église, pour leur donner quelques instructions, les parents vé-

naient s'y mêler, et se pressaient souvent de répondre pour eux, sans être plus habiles. Les missionnaires croyaient avoir converti l'île entière; mais les habitudes du rite grec prévalaient toujours; le pain azyme et la communion sous une seule espèce semblaient à ces pauvres insulaires une différence insurmontable; ils disaient avec une subtilité naïve que le pain azyme n'étant pas du vrai pain ne pouvait se changer en la substance réelle du corps de Jésus-Christ. Toutefois ils aimaient la pompe des cérémonies de l'église romaine. A la fête du Saint-Sacrement, qu'ils appelaient le présent du ciel, lorsque l'archevêque italien sortait en procession avec son clergé, les Grecs accouraient de toutes les parties de l'île, se couchaient par terre sur son passage, baisaient le soleil mystique du tabernacle, et le touchaient avec des branches de myrte et des fleurs, qu'ils remportaient avec eux, pour bénir et sanctifier leurs demeures.

Cette uniformité de la vie des Grecs sous le joug musulman était rarement interrompue par quelque événement nouveau. Sur le continent, les courses hardies de quelques chefs montagnards, les révoltes de quelques Armatoles, les violences et la méchanceté du Pacha faisaient tout l'entretien de la contrée. Dans les îles, la visite annuelle du Capitan-pacha, et les descentes soudaines de quelque pirate, évènements de nature à peu près semblable, tenaient les esprits en alarme et formaient toutes les annales des pauvres habitants.

Cependant un progrès imperceptible de civilisation gagnait les diverses parties de la Grèce. Parmi les insulaires, les uns allaient servir à Constantinople chez les riches du Fanar, ou dans les maisons de commerce de Smyrne; d'autres, plus entreprenants, commençaient à naviguer sur toute la Méditerranée, et faisaient les affaires des bourgeois turcs, comme les Fanariotes faisaient souvent celles des visirs. Le

peuple vaincu, adroit, souple, infatigable, vivant de peu, semblait insensiblement croître et s'élever sous la dure protection de ses maîtres. Les Grecs étaient partout, ils se mêlaient à tout, et les Turcs, qui les accablaient encore d'outrages, ne pouvaient plus se passer d'eux.

Une tentative singulièrement heureuse, et qui marqua vers le milieu du dix-huitième siècle le nouvel état où pouvait aspirer la nation grecque, ce fut la fondation de la ville de Cydonie dans l'Asie mineure, le siège principal de la barbarie musulmane. Il faut le rappeler, maintenant que la politique de l'Europe a laissé périr Cydonie et tant d'autres cités grecques. Dans le milieu du dernier siècle, une ville nouvelle, habitée par les Grecs seuls, et gouvernée par ses propres lois, fut fondée sur l'emplacement du village d'Evalie, où quelques paysans chrétiens vivaient auparavant sous le bâton des Turcs. Les firmans de la Porte autorisèrent cette création, et protégèrent la ville nouvelle, qui prit

le nom de Cydonie. Ce ne fut pas le crédit des princes du Fanar qui acheva ce grand ouvrage; on le dut tout entier au génie et à la persévérance d'un pauvre religieux grec, Jean Œconomos. Témoin dans son enfance des persécutions qu'éprouvaient ses compatriotes qui habitaient le village d'Evalie, il conçut l'espérance de les affranchir un jour; il étudia pour devenir prêtre; il se retira parmi les religieux de l'Athos; il vint à Constantinople avec les lettres des évêques pour quelques grands de la Porte; habile dans les langues de l'Orient, à force d'insinuations, de prières, et par cette volonté de l'homme de bien qui réussit quelquefois à tout vaincre, il obtint un ordre pour éloigner les Turcs du village d'Evalie. Alors il anima ses concitoyens; il invita les autres Grecs à partager cet asile; il leur montra comme une terre sacrée ce territoire qui ne serait plus habité que par des chrétiens. De toutes parts on accourut; plusieurs hommes riches et industrieux du

Péloponèse, de Scio, et même de Constantinople, se réunirent dans Evalie; une ville élégante s'éleva sur les ruines du pauvre village; de nombreuses églises la décorèrent; des manufactures peu connues dans l'Orient y portaient les arts de l'Europe; un collège, qui s'augmenta dans la suite, formait la jeunesse à la religion et aux lettres antiques; la liberté, la richesse embellissaient Cydonie, placée sous le ciel le plus pur, près du rivage de la mer.

Cette étonnante prospérité rencontra des obstacles. L'avare jalousie de quelques Pachas, le fanatisme des Turcs du voisinage, et cette anarchie fréquente sous le pouvoir absolu, suscitèrent plus d'une attaque contre les murs naissants de Cydonie. Mais Œconomos, avec l'approbation ou la tolérance de la Porte, défendit par la force les droits de la ville qu'il avait fondée; il arma ses concitoyens que le sentiment de leur bonheur animait d'un pa-

triotisme inconnu dans la Grèce; il repoussa toutes les insultes, toutes les violences; et Cydonie, libre et respectée, conserva ses privilèges, au milieu de l'Asie musulmane.

On attribua (*) ce rare honheur surtout à la protection d'un riche banquier grec, nommé Petrarki, fort accrédité dans le sérail, et qui, dès l'origine, avait secondé la généreuse entreprise d'Œconomos.

Ainsi, dans le dix-huitième siècle, florissait une ville grecque, dont l'existence devait encourager toute la nation asservie. Il semblait que la Grèce pouvait dès lors, sans secousses et sans violence, espérer un adoucissement à son sort. L'exemple était donné, et les Turcs, dans leur insouciance, auraient peut-être renouvelé plus d'une fois de semblables concessions. Mais l'ambition d'une puissance étran-

(*) *Histoire des événements de la Grèce, par Raffenel*, tome I.

gère poussait les Grecs à des entreprises plus rapides et plus violentes. Les Russes, qui, mis une fois en mouvement par le génie d'un grand homme, travaillent sur ses idées comme sur un plan tout fait, ne pouvaient abandonner le projet de soulever la Grèce. On avait vu, sous le règne de l'impératrice Anne, le fameux maréchal Munich, qui portait la guerre en Moldavie, envoyer des émissaires, et répandre des proclamations et de l'or dans l'Épire et dans les montagnes de Thessalie. La prompte issue de la guerre borna ses tentatives; mais elles avaient ranimé au cœur des Grecs cette confiance et cette espèce de foi religieuse qui les faisaient espérer dans la Russie.

Le cabinet de Pétersbourg ne cessa pas dans la suite de cultiver ces mêmes sentiments. Une foule de Grecs, aventuriers et braves, étaient reçus dans les armées de l'Empire. Le clergé moscovite entretenait un commerce fréquent avec les églises affligées de la Grèce; il recevait avec vénération

des reliques saintes qui lui étaient envoyées du mont Athos et des autres couvents; et la cour de Russie adressait en échange des présents aux monastères de la sainte Montagne.

Tant de motifs, ces prédictions populaires que nous avons citées, cette confiance si ancienne et qui n'avait pas encore été trompée, rendaient facile à la Russie d'agiter le peuple grec, et de le jeter dans des entreprises au-dessus de ses forces et des secours qu'elle lui donnerait.

L'occasion parut naître avec l'élévation de Catherine et les vastes desseins qu'amenait le nouveau règne. Ces jeunes et entreprenants favoris, qui avaient couronné Catherine par le meurtre de son époux, cherchaient partout d'un regard avide des conquêtes et des entreprises nouvelles; et leur souveraine elle-même était impatiente de couvrir de quelque gloire singulière le crime de son avènement.

Parmi les hommes qui se pressaient autour d'Orloff et flattaient son orgueil et son esprit

aventureux, était un Grec de Thessalie, devenu capitaine de la garde russe. On le nommait Grégori Papapoulo. Cet homme, avec l'imagination vive et présomptueuse de son pays, fit briller aux yeux d'Orloff l'espoir de soulever la Grèce, de chasser les Turcs d'Europe, et d'agrandir l'empire russe ou la fortune du favori par une si belle conquête.

Orloff, sorti des derniers rangs de la milice, et qui, dans la civilisation comme dans les grandeurs, était un parvenu de la veille, embrassait avec enthousiasme l'idée de se voir bientôt le libérateur de la patrie des arts. Ce plan trouva beaucoup d'obstacles dans la circonspection des ministres du cabinet russe; mais Catherine, séduite par la gloire ou par son amant, fit elle-même les frais d'une première expédition, qui, sous des apparences de commerce, alla reconnaître les mers de l'Archipel.

Papapoulo, parti à la même époque, vint à Trieste et sur le territoire vénitien former des

liaisons avec divers marchands grecs. Il envoya des émissaires dans les montagnes de la Morée, et s'y rendit bientôt lui-même avec des présents pour les églises grecques. Mille bruits précurseurs circulaient dans toute la Grèce, et se mêlaient aux croyances religieuses du pays. Un voyageur anglais (*), qui parcourut la Morée en 1767, par une curiosité d'antiquaire et sans prévoir les desseins de Catherine, entendait dire partout sur son passage que les Russes délivreraient bientôt les Grecs; que tout récemment une croix lumineuse était apparue pendant trois jours sur le dôme de Sainte-Sophie; que les Turcs avaient fait de vains efforts pour chasser ce signe miraculeux, et qu'ils étaient tombés dans la consternation.

La politique russe agissait en même temps sur une de ces peuplades barbares qui forment la ceinture de la Grèce devenue bar-

(*) *Chandler's travels.*

bare elle-même. Les Monténégrins, ou habitants de la Montagne Noire près du golfe Adriatique, ont avec les Russes une conformité d'origine autant que de religion, puisqu'ils descendent des tribus slaves du nord de l'Europe. Cette peuplade, voisine de l'Albanie, vivait indépendante des Turcs, protégée par ses montagnes et par son rude climat. Quelques-uns de ses villages répandus dans la plaine étaient soumis aux Vénitiens; le reste bravait à la fois les Turcs et Venise, pillait la petite république de Raguse, et vivait dans une sorte d'anarchie, où dominaient les chefs de bourgades et l'évêque de Monténégro.

A peu près à l'époque où Papapoulo partit pour la Grèce, l'évêque de Monténégro, qui avait été sacré en Russie, affectait de porter un portrait de la Czarine, et prédisait que les chrétiens allaient être délivrés du joug des Turcs; en même temps un jeune moine grec parcourait les montagnes, guérissant les malades et

prodiguant les secours, les consolations, les prophéties. De concert avec l'évêque, qui paraissait le respecter, il dominait les esprits de cette peuplade, et quoiqu'il ne prît que le nom de Stéphano, il se faisait passer pour Pierre III, le dernier empereur de Russie.

On a peine à croire que cette bizarre supposition ait été calculée par Catherine, et que sa politique n'ait pas rougi d'employer un nom qui devait lui donner des remords. Mais quelle que fût la cause de cette illusion fortuite ou préparée, le jeune Grec en usa pour soulever le peuple de ces montagnes et quelques bourgades voisines du Cataro, dont les habitants se prétendent issus des Grecs du Péloponèse. Toutes les provinces voisines furent agitées, excepté l'Albanie, devenue mahométane. Le Pacha d'Albanie marcha contre les Monténégrins, défit sans peine leurs rassemblements confus, et saccagea leurs pauvres villages.

Cependant le principal émissaire d'Orloff, le

Thessalien Grégori, s'était rendu à l'extrémité du Péloponèse, chez les Maniotes, dont l'origine grecque n'est pas douteuse, mais qui n'étaient guère moins barbares que les Monténégrins. Il est visible par cette double tentative que la Russie, méditant une guerre contre la Porte, avait voulu s'appuyer sur la partie la plus guerrière des peuples enclavés dans la conquête musulmane.

Descendu à Porto-Betylo chez un chef maniote qui se nommait Mauro-Mikali, Papapoulo fit retentir les promesses et le nom de Catherine, rempart de la foi grecque. Enfin, il détermina Mikali et son frère, autre capitaine redouté chez les Maniotes, à réunir les chefs des bourgades et le conseil des vieillards; mais ces hommes accoutumés à défendre leur indépendance contre les Turcs parurent peu confiants aux secours des Russes, ne parlèrent qu'avec mépris des Grecs de la plaine soumis à la domination turque, et regardèrent sans

doute avec défiance l'émissaire qui leur était envoyé.

L'adroit Thessalien, du milieu de cet asile, essaya de lier un parti dans la population subjuguée du Péloponèse. Le canton le plus voisin des montagnes, vers le golfe de Messénie, avait pour proëstos un Grec renommé parmi ses concitoyens par sa prudence et par ses richesses; c'était un vieillard, qui depuis longues années avait su gagner la confiance de tous les Pachas turcs, et amasser impunément des trésors dont il leur donnait une partie.

Benacki, c'était le nom de ce Grec, en protégeant par son crédit ses concitoyens soumis, avait eu l'art d'entretenir avec les rebelles maniotes des liaisons secrètes. Il habitait la ville de Calamata, près de leurs montagnes. Il avait obtenu du Pacha la permission d'y bâtir une demeure fortifiée. Papapoulo se fit connaître de ce Grec, l'excita par l'espoir d'affranchir son pays, et lui promit la puissante protection

de la Czarine. Le vieux proëstos, qui sans doute comprenait tout ce qu'il y avait de précaire et de dangereux dans son existence sous la domination des Turcs, saisit avec ardeur un projet de délivrance; il réunit dans sa maison quelques primats, quelques évêques et quelques chefs venus secrètement de la montagne; et là, on promit de rassembler cent mille Grecs, si les Russes paraissaient sur la côte avec des vaisseaux et des armes. On souscrivit un engagement, et l'émissaire thessalien repartit pour Trieste.

La cour de Saint-Pétersbourg reçut ces magnifiques promesses, données par les Grecs en échange du secours qui leur était offert; et comme elle venait de déclarer la guerre à la Turquie, le soulèvement de la Grèce prit à ses yeux un plus grand caractère d'importance politique.

Le comte Orloff fit partir ses deux frères, Alexis et Féodor, pour surveiller cette révolution promise. Ils prirent le prétexte d'un

voyage en Italie; mais une foule d'officiers russes arrivaient sur leurs pas. Venise, naturellement fréquentée par les Esclavons et par les Grecs, devint le poste avancé qu'ils choisirent, et où le Thessalien Grégori vint les retrouver. Cet homme avait composé en grec moderne un livre (*) sur la tactique des Russes, qu'il fit imprimer à Venise pour le répandre dans la Grèce. Ce présent d'une espèce nouvelle fut accompagné d'ornements ecclésiastiques pour les évêques, de lettres et de médailles d'or, empreintes de l'image de Catherine. Sur la foi de ces premiers gages, plusieurs Grecs vinrent secrètetement à Venise pour voir et pour entendre le comte Orloff, et l'ardeur des Grecs de la Morée s'anima par toutes les illusions de l'espérance.

Cependant la guerre engagée par les Russes sur les frontières de Moldavie avait trompé

(*) *Exposé de l'art militaire d'après la tactique des armées de la grande Russie.*

les premières conjectures. L'ignorance barbare des Turcs semblait encore l'emporter sur la tactique savante que les Russes empruntaient à l'Europe, et l'armée de Catherine, enfermée près du Niester, était dans un péril presque semblable à celui qu'avait couru le czar Pierre sur les bords du Pruth. Catherine avait besoin d'exciter pour sa propre défense ce soulèvement de la Grèce qu'elle avait rêvé d'abord dans une fantaisie de gloire. Elle fait hâter l'armement d'une flotte, sur laquelle on jeta quelques matelots anglais, engagés par l'ambassadeur de la Czarine à Londres, et des marins grecs de l'île de Micône, qui étaient venus sur un vaisseau marchand commercer dans le petit port de Tangaroe. Cette flotte, mal construite et mal équipée, assez semblable aux prodigieux mais grossiers essais de l'art maritime, sous Pierre-le-Grand, n'était montée que de douze cents hommes de troupes; mais elle portait beaucoup d'uniformes russes pour les Grecs du Péloponèse.

Cette première escadre, commandée par l'amiral russe Spiritoff, parvint, après une navigation pénible, dans les ports d'Angleterre, où elle trouva des secours et des recrues de matelots. En même temps à Pétersbourg se préparait une seconde expédition sous les ordres de l'Écossais Elphinston, qui faisait l'éducation maritime des Russes avec un dédain que supportait l'altière impératrice.

Cette flotte devait rejoindre et devancer la première, passer jusqu'aux Dardanelles, et menacer Constantinople, tandis que la Morée prendrait les armes.

Cependant les deux Orloff, en attendant la première escadre russe, avaient tout préparé. Établis à Venise, puis à Livourne, comme dans un poste avancé, ils envoyaient des émissaires en Grèce et dans les îles, répandaient l'or, et achetaient les bras de cette multitude de Grecs aventuriers qui abondent sur la côte. Le dessein principal était pourtant caché. Ils avouaient

seulement le projet de faire la course dans l'Archipel, et de secourir les habitants de la Montagne-Noire; un général russe parcourait ce canton récemment dévasté par les Turcs, et il y recrutait des soldats.

Enfin, l'escadre de Spiritoff parut dans les mers du Levant. Telle était l'ignorance du gouvernement turc, qu'il refusait de comprendre cette nouvelle, et que tout le zèle amical de l'ambassadeur français réussit à peine à persuader au divan, une carte sous les yeux, que des vaisseaux russes pouvaient arriver dans les mers de la Grèce.

L'amiral russe vint droit à Mahon, où la prévoyance des Orloff avait préparé des magasins, et où Féodor se rendit aussitôt. Trois vaisseaux se détachèrent pour aller sur les côtes de Sardaigne et de Toscane prendre les recrues qu'avait secrètement rassemblées Alexis, et le ramener lui-même. Dans cet intervalle, Féodor, avec le reste de la flotte, fit voile vers

Malte, dont il espérait les secours; mais l'ordre de Malte, subordonné à la politique de la France et de l'Autriche, ne remplit pas les promesses que quelques jeunes chevaliers avaient faites aux Russes : la ferveur de sa vocation belliqueuse contre les Turcs n'était plus la même; et d'ailleurs l'intérêt de Catherine, bien plus que celui de la religion, semblait engagé dans cette entreprise.

Féodor s'étant présenté devant Malte ne fut pas même reçu dans le port; ce contretemps ne fit que précipiter son courage. Féodor avait l'audace et le génie aventureux de ses frères; il y mêlait la présomption de l'extrême jeunesse. Instruit soigneusement par des maîtres habiles, depuis la haute fortune des Orloff, il respirait la passion des arts ; son ambition, déjà sérieuse, était pourtant animée d'une sorte d'enthousiasme de collège, inspiré par des études récentes; et ce jeune Tartare, élevé dans une cour voluptueuse et despotique, en venant conquérir

la Grèce au nom de sa Czarine, avait l'imagination toute remplie des Miltiade et des Thrasybule.

Repoussé de Malte, il fait voile vers le Péloponèse, s'arrête à la petite île Strophade, pour prendre quelques renseignements dans un monastère de caloyers, et vient jeter l'ancre à Porto-Betylo, sur le rivage des Maniotes.

La presqu'île de la Morée était dans l'attente et l'agitation. Depuis le commencement des hostilités entre la Porte et la Russie, tout usage des armes avait été interdit aux Grecs, suivant la précaution habituelle des Turcs lorsqu'ils entraient en guerre avec une puissance chrétienne. Les Turcs, peu vigilants, n'avaient pas saisi les diverses trames formées par le Thessalien Grégori et par ses émissaires; mais ils s'étaient aperçus d'une sourde rumeur; ils avaient alors défendu toute réunion parmi les Grecs, toute prière publique, et fermé les églises; enfin dans leur féroce inquiétude, ils s'étaient jetés sur une troupe nombreuse de

paysans laconiens, qui revenaient de la foire de Patras, et les avaient massacrés.

Les Russes furent accueillis comme des vengeurs, par des cris d'allégresse et de guerre; Mauro-Mikali vint conférer avec Orloff; les évêques de Lacédémone et de Chariopolis excitèrent le zèle du peuple. Féodor n'arrivait qu'avec trois vaisseaux de ligne et deux frégates montées de quelques centaines d'hommes; une frégate russe lui amenait en même temps quelques paysans monténégrins et leur évêque, qui avait voulu suivre et bénir cette faible expédition. Il rencontra dès l'abord un obstacle dans le bon sens sauvage des chefs maniotes. Mauro-Mikali et son frère trouvèrent ses armements aussi faibles que ses paroles étaient hautaines et présomptueuses. Ils réunirent cependant quelques bandes de montagnards, tandis que Bénacki, retiré dans Calamata, s'occupait furtivement à soulever les habitants de la plaine. On distribua les armes

que les Russes avaient apportées; on construisit à la hâte quelques bateaux plats pour aller chercher dans les îles voisines les Grecs qui voudraient prendre parti. Il en vint des îles de Zante et de Céphalonie; quelques centaines de Sfacchiotes ou montagnards de l'île de Crète arrivèrent dans des barques, et se réunirent aux Maniotes. Malheureusement le jeune Moscovite avait refroidi dès le commencement l'enthousiasme des Grecs, en exigeant d'eux un serment de fidélité à la Czarine. Il n'en forma pas moins trois corps de Grecs et de Maniotes, auxquels il donna le nom pompeux de légion occidentale et orientale de Sparte.

L'un devait pénétrer par les montagnes vers Misitra; il était commandé par Psaros, jeune armateur de ce vaisseau grec dont les Russes avaient engagé l'équipage. Le second, sous les ordres d'un capitaine russe, devait marcher sur la partie occidentale du Péloponèse.

Enfin Féodor, à la tête du troisième, partit

pour assiéger la ville de Coron. Cette place, dont le seul côté qui tenait à la terre est couvert par de faibles murailles et par des rochers, se défendit. L'artillerie des Russes était faible et mal servie; une galiote à bombes qui leur survint, et dont la vue seule avait épouvanté les Turcs, se trouva sans mortiers. Une mine conduite sous le bastion principal fut éventée par les Turcs; ils reprirent courage, et cette expédition, qui ne pouvait réussir que par la promptitude, tomba en langueur.

Le jeune Psaros fit seul quelque chose d'important et de hardi; à la tête de quelques centaines de Russes et de Grecs paysans ou Maniotes, il traversa les montagnes, descendit du Taygète dans la vallée que baigne l'Eurotas. Un corps de Turcs, qui s'était placé à la sortie des défilés, s'enfuit en jetant ses armes, et porta l'épouvante jusqu'à Misitra, ville moderne, bâtie à une lieue des ruines de l'ancienne Lacédémone. Les Turcs de Misitra se réfugient

dans le château, et Psaros vient aux pieds de la forteresse occuper le palais épiscopal des Grecs. Le cri de liberté retentit dans Misitra. La population grecque est soulevée tout entière, et les uniformes Russes, l'étendart de la Czarine, persuadent aux Turcs qu'ils sont assaillis par une nombreuse armée.

Ceux qui s'étaient réfugiés dans la forteresse offrent de rendre les armes sous la condition d'emmener leurs familles. Ce traité s'exécutait de bonne foi, lorsqu'une bande de Maniotes qui avaient suivi la petite armée de Psaros pénètre dans la forteresse laissée sans défense, et pille, massacre les vaincus. Ceux qui peuvent échapper fuient dans l'église chrétienne.

L'archevêque et son clergé sortent la croix à la main pour les défendre, pour arrêter la fureur des montagnards; ils parvinrent à les écarter. Enfin, rassasiée de sang et de pillage, cette bande féroce retourne aux montagnes, et

Psaros reste dans Misitra avec sa légion, qui s'augmente de beaucoup de Grecs et d'habitants de la ville. L'archevêque, le primat et les vieillards s'occupent d'établir une forme de gouvernement régulier. On vit alors combien cette religion, qui avait maintenu le patriotisme, et pour ainsi dire l'existence du peuple opprimé, pouvait le modérer dans sa trop courte victoire.

L'indépendance avait gagné les provinces voisines; l'ancienne Arcadie commençait à se soulever; les Caloyers du monastère de Méga-Spiléon, sur le mont Chelmos, quittèrent leurs cellules, sans autre arme que cette croix si puissante aux yeux des Grecs, et ils réussirent à sauver les familles turques qui habitaient la vallée de Calavrica, non loin des bords du Mauro-Nero, le Styx des anciens. Après avoir mis ces familles à l'abri dans les grottes de leur couvent, ils les conduisirent à travers l'Achaïe, réunirent des barques pour leur faire passer le golfe, et les déposèrent en sûreté dans le

port de Crissa, où flottait l'étendart musulman.

Cependant les Turcs, qui voyaient croître le soulèvement des campagnes, s'étaient réfugiés dans les principales villes de la Morée, Tripolizza, Napoli di Romani, Corinthe. Le siège de Coron n'avançait pas; et Féodor, retenu par cette entreprise depuis deux mois, ne portait de secours nulle part, et manquait à toutes les espérances qu'il avait données.

La petite ville de Missolunghi, qui plus tard devait s'illustrer, fit seule sa révolution. Il n'y avait que quatre familles mahométanes, un cadi et quelques officiers turcs. Le primat grec les avertit de se retirer; puis il arma les habitants, mit la ville en défense, et s'empara des îles voisines; mais n'ayant pu obtenir d'Orloff un vaisseau qu'il lui fit demander pour défendre le port de Lépante, toute la population, avec un courage digne des temps antiques et de ces derniers temps, monta sur mer dans de faibles barques, emmenant les femmes et les enfants,

et quelque peu de richesses acquises déjà par le commerce. Attaqués à leur sortie du golfe par des pirates mahométans, ils combattirent plusieurs jours de suite, et parvinrent à gagner les îles voisines, laissant un triste exemple de l'imprévoyance et de l'abandon de leurs nouveaux alliés.

Non loin de Missolunghi, la ville de Patras s'était soulevée avec le secours des Grecs venus de Zante et de Céphalonie. Mais la nuit du vendredi saint, tandis que tous les habitants étaient en prière dans leurs églises, les pirates mahométans descendent sur la côte, pénètrent dans la ville laissée sans défense, et massacrent tout ce qui ne fuit pas.

Cependant Féodor ne pouvant réussir à prendre Coron, détacha de sa flotte quelques vaisseaux pour s'emparer du port de Navarin, près de l'île de Sphactérie. C'était comme un refuge qu'il se ménageait dans l'attente des secours que son frère devait amener d'Italie.

Il parut enfin avec une escadre de cinq vaisseaux, des munitions, des armes, et de nouveaux manifestes pour exciter le zèle des Grecs. Alexis, chef suprême de l'entreprise, fait abandonner le siège de Coron, et se retire dans le port de Navarin; puis il ordonne à ce jeune Grec, qui s'était établi dans Misitra, de marcher sur Tripolizza, véritable capitale du Péloponèse, dont la conquête pouvait seule étendre et ranimer l'insurrection des Grecs. Ce négociant grec, devenu général, s'avança sur cette ville avec quelques Russes et deux mille Maniotes qu'il avoit réunis.

Mais déjà les peuplades albanaises entraient de toutes parts dans la Morée, à la voix des pachas turcs. Mille cavaliers de cette nation viennent se réunir à la garnison turque de Tripolizza. Ils font une sortie, et mettent en fuite les assaillants qui commençaient à peine à établir quelques faibles batteries, et rentrent vainqueurs dans Tripolizza, où la population

grecque fut en partie massacrée. L'archevêque et plusieurs ecclésiastiques subirent le même sort par une sentence du pacha, et comme coupables d'intelligence avec les Russes.

Dès lors les Turcs et les Albanais, maîtres de la plaine, se préparèrent à marcher sur Coron pour atteindre la flotte qui devait arriver de Constantinople. Ils avaient à traverser le défilé de Nysie, gardé par le capitaine Mauro-Mikali et quatre cents Maniotes; ce furent les Thermopyles de cette petite et fatale insurrection. Mauro-Mikali, retranché dans une bourgade qui occupe le milieu de ce défilé, combattit plusieurs jours, se défendit de maison en maison; couvert de blessures, et resté seul avec son fils enfant, il tomba dans la main des Turcs. Maîtres du passage, après s'être réunis aux Turcs de Coron, ils marchent sur les Russes qui assiégeaient Modon, les chassent après un rude combat, et s'emparent de leur artillerie.

Cependant une nouvelle escadre russe avait paru dans les mers de la Grèce. L'Écossais Elphinston, après avoir relâché en Angleterre, était parti avec trois vaisseaux de ligne et trois frégates pour aller à la rencontre de la flotte musulmane. Il arriva vers la fin du mois de mai dans le golfe de Misitra, où Psaros s'était retiré avec les débris de la malheureuse expédition qu'il avait tentée sur Tripolizza. Il apprend que la ville est encore au pouvoir des Russes ; il fait aussitôt descendre à Misitra deux officiers, auxquels Psaros annonce le mauvais succès de la guerre et l'approche de la flotte musulmane, que l'on avait aperçue déjà du haut des montagnes. Mais animé par cette nouvelle, il met aussitôt à la voile pour chercher l'ennemi.

Alexis Orloff, enfermé dans la forteresse de Navarin, ne crut pas devoir attendre l'issue d'un combat naval. Il voyait les Grecs, refoulés par la victoire des Turcs et des Albanais, accourir de toutes parts vers les murs de Navarin,

où le nom russe lès protégeait encore, mais sans armes, sans défense. Toutes ses espérances de soulever dans la Grèce une population belliqueuse étaient perdues; il ne songea plus qu'à lui-même; il ferma les portes sur les malheureux fuyards, qui, traînant leurs femmes, leurs enfants, se jetèrent dans des barques pour gagner quelques écueils voisins. Un grand nombre y périt.

Pendant que les Russes, si promptement lassés de leur entreprise, abandonnaient à la fureur des Turcs le malheureux pays qu'ils avaient soulevé, de nouveaux alliés leur arrivaient des montagnes de Livadie; un chef d'Armatoles, Androutzos, sur le bruit de l'invasion, partit avec quelques centaines de guerriers, traversa l'isthme de Corinthe, et vint jusqu'à la côte de la Morée, d'où la flotte russe s'éloignait. Ne trouvant pas le secours qu'il cherchait, et surpris au milieu des Turcs en armes, Androutzos voulut retourner dans ses monta-

gnes. Assez fort pour croire qu'on renoncerait à l'attaquer s'il se retirait de bonne grâce, il fit demander un firman au pacha de Tripolizza, reçut la promesse de n'être pas inquiété, et continua sa marche.

Mais au moment de repasser l'isthme, il se vit assailli par plusieurs milliers de Turcs et d'Albanais; il les repoussa sans pouvoir s'ouvrir un passage, et se rejeta vers le golfe de Lépante pour gagner la mer. Les Turcs s'acharnaient à le poursuivre; et l'ardeur de l'attaque fut animée par l'obstination de la défense. Toujours marchant, ou ne s'arrêtant que pour combattre, sans repos, presque sans nourriture, Androutzos et ses pallikares arrivèrent en quelques jours près de Vortitza, à cinq milles de Patras. Là, les Turcs firent un dernier effort pour saisir une proie qui touchait au terme de sa fuite, et que la faim, l'épuisement, les blessures, semblaient leur livrer. Ils enfermèrent la petite armée grecque,

et renouvelèrent leurs assauts pendant trois jours.

Enfin, le quatrième jour, Androutzos tente un dernier effort pour se faire passage; et soit prodige de courage, ou puissance du désespoir et de la faim, il renverse et met en fuite les Turcs, et resté maître de leurs bagages, où ses soldats ne prennent que des vivres; il entre alors dans Vortitza, trouve quelques vaisseaux de Zante et de Céphalonie, embarque ses braves compagnons réduits à un petit nombre, et quitte vainqueur sa malheureuse patrie qu'il méritait de délivrer.

Orloff ne sauva que les Grecs qui étaient près de lui, Bénacki, Papapoulo, les évêques de Coron, de Calamata, de Modon; et se pressant d'embarquer ce qui restait de Russes, il mit à la voile pour aller rejoindre Elphinston. Ainsi rassemblées, toutes les forces des Russes vinrent chercher la flotte musulmane dans l'étroit canal qui sépare Scio de la côte d'Asie. La flotte

turque était nombreuse, et avait parmi ses capitaines un grand homme de guerre, le fameux Hassan.

Les escadres russes étaient mal équipées, troublées par la division des chefs, jaloux de l'amiral anglais, et chargées d'une foule confuse d'Esclavons, de Monténégrins, de Grecs. Mais l'art européen devait l'emporter sur l'ignorance des Ottomans. Après un premier combat, les vaisseaux turcs, qui s'obstinaient à ne pas quitter la côte d'Asie, s'étant retirés dans le petit golfe de Tchesmé, la flotte russe, qui les avait suivis, lança contre eux, à la faveur de la nuit, des brûlots montés par des insulaires de l'Archipel, que dirigeaient quelques officiers anglais. Ce fut dans la main des Grecs le début de cet art terrible, qui devait un jour les affranchir et les venger.

Un premier brûlot périt; le second touche un vaisseau turc et l'embrase; la flamme en jaillit sur ceux qui l'entourent, et se communi-

quant d'abord aux trois navires qui occupaient l'entrée du golfe, elle ferme le passage par une chaîne de feux. Ainsi resserrée, amoncelée dans un étroit espace derrière ce vaste foyer d'incendie, au milieu des batteries allumées par la flamme, des mâts brûlants qui tombent, des amas de poudre qui éclatent, toute la flotte turque est dévorée.

Les timides habitants de l'île de Scio, à la lueur de cette fournaise ardente, qui couvrait le golfe de Tchesmé, contemplaient de leurs rivages la destruction de leurs oppresseurs. Le territoire de Smyrne, sur la côte d'Asie, trembla de cette explosion épouvantable, dont le bruit fut entendu jusque dans Athènes.

Surpris et presque épouvantés de la grandeur de leur victoire, les Russes hésitèrent sur l'usage qu'ils en devaient faire. Elphinston voulait se hâter et jurait de brûler Constantinople. Mais Orloff, blessé de l'orgueil de cet étranger, arrêta son ardeur, et resta quelques jours à

recueillir les débris de la flotte musulmane, dispersés sur la mer et sur les rivages d'Asie. Beaucoup de Turcs s'étaient sauvés dans des chaloupes, et avaient gagné la côte. Dans leur première fureur, réunis aux milices indisciplinées de Smyrne, ils massacrèrent une foule de Grecs.

Cette malheureuse ville nagea dans le sang. Quelques-uns des Grecs qui l'habitaient se jetèrent dans des barques, et vinrent demander secours au général russe, resté sur le théâtre de sa victoire, près de la baie de Tchesmé. Mais les consuls européens, effrayés peut-être également des Russes et des Turcs, envoyèrent une députation à Orloff, pour le supplier de ne pas exposer par son attaque les chrétiens et les Européens de Smyrne à la fureur des barbares. Et en même temps tous les étrangers s'employèrent à des travaux pour la défense des Turcs et de la ville.

Orloff, dont la flotte mal équipée avait be-

soin de victoires rapides, craignit de tenter un long siège, et ne voulut pas même faire d'entreprise sur l'île de Scio, où la population grecque était sans armes, et contenue par une nombreuse garnison. Alors seulement il laissa partir en avant l'audacieux Elphinston, qui, sous prétexte de prévenir une nouvelle escadre que l'on disait envoyée de Constantinople, passa les Dardanelles, et vint jusque sous les batteries des Turcs étaler la faiblesse de leur empire.

Cependant ces bravades se réduisirent au siège de Lemnos; Orloff vint y commander. Pendant cette longue et aventureuse expédition de la flotte russe, les armes de Catherine avaient triomphé sur le continent; ses troupes victorieuses ébranlaient l'empire turc, et en détachaient des provinces. L'Angleterre, commençant à craindre que la Turquie ne fût trop abattue, rappela ses officiers et ses matelots, qui faisaient la force de l'escadre de Spiritoff.

Les Russes laissés à eux-mêmes, et n'ayant plus pour auxiliaires que des hommes moins habiles qu'eux, furent battus dans une descente nocturne que firent les Turcs, et abandonnèrent le siège de Lemnos dans le plus grand effroi. Orloff prit alors le parti de retourner en Italie sur une frégate, laissant à l'amiral russe le soin d'y ramener la flotte.

C'était une grande douleur pour les Grecs restés fidèles à la fortune des Russes, et qui n'avaient plus d'autre asile que leur flotte. Ce jeune armateur de l'île de Mycône, qui, recruté par hasard dans le port de Tangaroé, avait conquis Misitra, supplia l'amiral russe de ne pas abandonner les mers de l'Archipel.

Les Russes vinrent hiverner à Paros, et s'emparèrent des îles voisines, sans que la marine turque, presque entièrement détruite, essayât de les combattre. Ils fortifièrent le beau port de Naussa, par des batteries placées sur la partie gauche de ce port et sur un écueil qui

lui fait face. Ils construisirent des magasins, des forges, une église. L'amiral Spiritoff se fit bâtir une maison au milieu des casernes de ses soldats; ce fut comme une colonie du Nord transplantée dans les mers du Levant. Un grand nombre de Grecs vint y chercher un asile, et grossir la petite armée moscovite.

Mais après l'hivernage, les Russes, qui semblaient vouloir changer leur expédition aventureuse en un établissement durable, ne purent long-temps résister aux chaleurs du climat; une épidémie se répandit parmi eux; et Spiritoff fut obligé de ramener enfin les débris de sa flotte.

Un capitaine au service de la Russie rapporta de cette expédition un prétendu tombeau d'Homère, trouvé (*) dans l'île de Nios ou de Scyros, et qui après avoir servi de texte aux dissertations des savants d'Allemagne, figure dans les

(*) *Voyage de la Troade*, tome II.

jardins d'été d'un palais de Pétersbourg. Au reste, on accusa les Russes d'avoir brisé plus de marbres précieux qu'ils n'en conservèrent; mais c'était là sans doute le moindre fléau de cette guerre. Il faut un grand zèle d'antiquaire pour gémir sur ce désastre, au milieu des maux effroyables qui accablèrent la population grecque.

Le séjour des Russes prolongé dans les Cyclades n'avait été qu'une faible protection pour les Grecs. La domination turque s'était en tout lieu raffermie par des massacres; et cette malheureuse entreprise fit encore perdre à quelques peuplades grecques l'espèce d'indépendance qu'elles avaient conservée. Les Sfacchiotes de Candie furent attaqués dans leur asile par le Pacha de l'île, qui vint les assaillir avec tous ses Turcs, en avant desquels il faisait marcher des Grecs de la plaine, pour épuiser le feu des montagnards. Les Sfacchiotes, après avoir vu brûler leurs villages

et tomber leur plus brave jeunesse, se soumirent, et payèrent le tribut qu'ils avaient long-temps refusé. Ce tribut, conforme à leur pauvreté, se composait en partie de glaces du mont Ida (*), qu'ils étaient obligés de recueillir et de transporter pour l'usage des Turcs. Tous les cantons qui avaient accueilli les Russes furent impitoyablement saccagés; tous les Grecs pris les armes à la main furent mis à mort, et un grand nombre de familles réduites en esclavage.

On raconte cependant que le Pacha turc eut souvenir de l'humanité qu'avaient montrée les moines du couvent de Mega-Spileon, et qu'il leur envoya, pour les protéger, un sangiac et des firmans. Ces bons religieux usèrent de leurs sauf-conduits pour pénétrer dans le camp des Turcs, qui regorgeait de captifs enchaînés; ils en rachetèrent un grand nombre. Ils deman-

(*) *Olivier.*

dèrent grâce pour les chrétiens de cette vallée de Calavryta dans laquelle ils avaient empêché le massacre des Turcs, et, quoique rançonnés souvent eux-mêmes, ils sauvèrent beaucoup de malheureux.

Mais bientôt les généraux turcs ne furent plus les maîtres de contenir la fureur et la cupidité de ces bandes albanaises qu'ils avaient appelées dans la Morée. Après avoir ravagé le pays comme rebelle, les Albanais refusèrent d'en sortir, sous prétexte qu'ils n'étaient pas payés de leur solde. Une armée que les Turcs envoyèrent contre eux fut battue sous les murs de Napoli; et ils continuèrent de piller les Grecs, et quelquefois les Musulmans.

En proie à ces désordres, la Morée demeura sans culture; les oliviers, principale richesse du pays, furent presque partout arrachés. En quelques années, la population chrétienne, que l'on portait à plus de deux cent mille âmes, se trouva réduite au cinquième. Le reste périt,

ou se retira dans les montagnes de la Romélie, ou s'embarqua pour les îles et le royaume de Naples. Les Hydriotes, adroits navigateurs, qui, depuis quelques années (*), commençaient à suppléer par le commerce à l'aridité du rocher qu'ils occupent, sauvèrent un grand nombre de Grecs, soit en les conduisant sur les côtes voisines, soit en les recevant dans leur île, dont la prospérité s'accrut rapidement.

Ces nouveaux colons, qui avaient langui sur le sol fertile de la Morée, transplantés au milieu des bruyères et des sables d'Hydra, firent d'étonnants efforts. Mêlés aux insulaires, dont l'origine est albanaise, ils formèrent une population nouvelle, la plus industrieuse peut-être de tous les chrétiens de la Grèce, et la plus remplie de patriotisme et de courage.

Tandis qu'à côté de la péninsule, si cruelle-

(*) *Chandler's. Travels. Mémoire sur l'état de la civilisation de la Grèce, par Coray.*

ment ruinée par les barbares, il se préparait de nouveaux vengeurs de la nation grecque, les Russes paraissaient ajourner leurs projets contre l'empire ottoman. Pressée de donner tous ses soins au partage de la Pologne, Catherine avait accueilli la médiation de l'Autriche, constante alliée de la Porte. Satisfaite d'avoir conquis la Crimée, elle s'inquiétait assez peu d'abandonner la possession lointaine et douteuse de quelques îles dans les mers de la Grèce. Toutefois, dans le traité de Kainargi, souscrit le 21 juillet 1774, quatre ans après la désastreuse invasion du Péloponèse, les négociateurs de Catherine, en restituant à la Turquie toutes les îles de l'Archipel, occupées pendant la guerre, eurent soin de stipuler en faveur des habitants une amnistie, le libre exercice de leur religion, le droit de construire et de réparer les églises, enfin l'exemption de toute taxe pour l'époque où ils avaient été sous la domination russe, et

pendant deux ans, depuis leur rentrée sous le pouvoir des Turcs.

Ces conditions étaient dictées par une sorte de pudeur, et par l'espérance de conserver un droit sur ceux mêmes qu'on abandonnait. Mais de pareilles clauses étaient dérisoires, tandis que la Morée palpitait sous ses oppresseurs; et les Turcs se hâtèrent partout de les violer avec une joie féroce et méprisante. Les îles remises ne leur pouvoir subirent tous les maux d'une nouvelle conquête.

L'entière extermination des habitants de la Morée aurait été le couronnement du traité de Kainargi, si la Porte n'avait pas enfin été avertie par un intérêt matériel. Plusieurs membres du Divan, et le Sultan lui-même, inclinaient à laisser détruire toute la race grecque par les Albanais. Mais Hassan, devenu capitan-pacha, et l'un des plus grands généraux de l'empire ottoman, objecta que l'on perdrait ainsi le Karatch, ou tribut par tête que payaient les

Grecs. Ce motif prévalut ; et Hassan lui-même fut chargé d'aller enfin mettre l'ordre dans la Morée, et de conserver ce qui restait de la nation grecque, en lui faisant supporter la totalité du Karatch, autrefois réglé par Soliman sur une population dix fois plus nombreuse.

Cette pacification fut sanglante et terrible. Débarqué dans l'année 1779, Hassan appela de toutes parts les Klephtes des montagnes, dont le nombre s'était augmenté par la fuite et le désespoir des Grecs de la plaine ; il encouragea les Grecs à s'armer. Ayant marché sur le principal corps des Albanais campé près de Tripolizza, il les battit, et fit élever en pyramides aux portes de la ville les têtes des vaincus.

Acharné à poursuivre le reste de ces bandes, il acheva de les exterminer sur les frontières de la Morée, dans le lit d'un torrent desséché qu'on appelle encore aujourd'hui le *défilé du Massacre*.

Ainsi la péninsule se trouva délivrée de ce fléau, mais sans pouvoir reprendre la vie, puis-

qu'elle restait sous le joug des Turcs. Les Klephtes retournèrent dans leurs montagnes, à l'exception du plus fameux de leurs chefs, Colocotroni, que le Pacha fit périr, comme trop brave pour un sujet de la Porte. Le peu de laboureurs grecs qui survivaient au milieu de leurs champs ravagés, de leurs plants d'oliviers et de mûriers coupés à la racine, sans troupeaux, sans commerce, restèrent chargés d'une taxe accablante; ils payaient pour tous les morts.

Ces couvents si nombreux dans la Grèce furent alors secourables. Ils donnèrent des bras pour cultiver la terre. Les moines de Saint-Luc en Béotie, de la Vierge sur le mont Chelmos, de Saint-Laurent dans l'île de Salamine, accoururent à l'aide des pauvres laboureurs. Ils bénirent de nouveau les sillons. Ils animèrent au travail par leurs exhortations et leur exemple. Mais une peste, s'élevant du milieu de ce pays où tant de sang coulait depuis dix années, vint combler tous les maux des habitants.

Cette épouvantable suite de désastres accumulés sur la Morée semblait reculer de plusieurs siècles l'affranchissement des Grecs, ou même le rendre à jamais impossible. La barbarie musulmane avait repris pied sur des cadavres; et sa domination s'était retrempée dans le sang. La Porte, avertie d'ailleurs par un premier exemple, veillait à ce que les Grecs fussent trop abattus pour se relever jamais ou s'unir à des libérateurs. On avait vu la puissance et le zèle des évêques dans l'insurrection de la Morée. Dans tout l'empire, les évêques furent dépouillés de leurs biens, qui passèrent aux mosquées et aux imarets; et l'esprit originaire de la conquête fut ainsi renouvelé.

L'Europe chrétienne, si elle l'était alors, avait vu d'un œil de mépris la lutte infortunée des Grecs; et les Russes, par leur dangereux secours et leur impitoyable abandon, semblaient avoir rompu tout lien entre eux et

les chrétiens d'Orient. Cependant cette même époque d'oppression et de misère devait être marquée par les plus grands efforts qu'eût jamais tentés la Grèce moderne pour sortir de l'ignorance, et s'avancer vers un ordre d'idées incompatible avec le joug abrutissant des Turcs.

Mille circonstances diverses, quelques-unes funestes, allaient se réunir pour soulever cette malheureuse nation au-dessus de l'abîme où elle était plongée ; et tout, jusqu'aux excès de la barbarie, la poussait vers un grand changement, retardé depuis trois siècles.

Parmi les causes de cette révolution salutaire il faut compter l'existence d'un homme qui fit aux Grecs des maux effroyables, et qui reproduisit et surpassa tout ce qu'on rapporte des plus atroces tyrans. Ali pacha, en créant au milieu de l'Épire un pouvoir indépendant de l'empire turc, en réunissant sous son joug de fer une foule de peuplades chrétiennes, en irritant par ses cruautés le désespoir des Klephtes,

prépara les germes d'une résistance terrible, dont il finit par donner lui-même le signal. Cet homme, qui devait avoir une si grande influence sur le sort de la Grèce, commença de paraître à l'époque où la désastreuse invasion des Russes avait laissé la péninsule en proie à tant de calamités.

Ali pacha, fils d'un bey de la ville de Tébélen, qui avait été long-temps chef de partisans, exerça d'abord le métier de brigand au milieu de cette féodalité anarchique de l'Épire, assez semblable aux guerres privées du moyen âge. S'étant rendu maître de la ville de Tébélen par le meurtre des principaux habitants, il devint un chef considérable. A l'excès de la cruauté il réunissait au plus haut degré cette perfidie de barbare qui est la politique de l'Orient. Il avait épousé la fille du pacha de Delvino, l'une des trois provinces de l'Épire. Il dénonça son beau-père, et le livra dans l'espoir de lui succéder. Nayant pas obtenu cette faveur, il flatta le nou-

veau pacha de Delvino, lui donna sa sœur en mariage, et quelque temps après le fit assassiner. Malgré ce nouveau crime, il n'obtint pas encore le gouvernement de la province. Un nouveau pacha fut nommé, Sélim, l'un des Turcs les plus humains qui aient gouverné la Grèce.

Cette fois, Ali, ayant redoublé ses délations et ses intrigues, se fit charger par la Porte elle-même du meurtre de Sélim, qu'il avait accusé de favoriser les Vénitiens. Il l'assassina dans son palais, et reçut pour récompense sa place, le sangiac de Thessalie. De là il s'introduisit avec des troupes dans Janina, qui était gouverné par une réunion de beys, ou feudataires sous le pouvoir de la Porte. Il assembla le peuple et lui proposa de nommer, au lieu de ces beys nombreux et toujours en guerre, un seul chef, qui serait approuvé par le Divan.

On raconte qu'au moment d'envoyer le scrutin à Constantinople, il fit disparaître le nom

du bey que les habitants avaient élu, et mit le sien à la place; mais tant d'adresse ne paraît pas nécessaire. L'or et les crimes d'Ali pacha devaient suffire. Maître de la Thessalie et d'une portion de l'Épire, Ali commença l'envahissement des pays qui l'environnaient, et s'étendit de plus en plus dans la Grèce, mêlant à la férocité d'un barbare toutes les ruses des tyrans italiens du seizième siècle. Tantôt à la faveur d'un titre obtenu de la Porte, tantôt par la guerre, tantôt par l'empoisonnement et le meurtre, il s'empara d'une moitié de la Macédoine, de la plus grande partie de la Livadie, du Xeromenos ou ancienne Acarnanie, et de la province d'Arta et de Prevesa. Visir de Janina et de Triccala, fermier du capitan-pacha dans l'Acarnanie, et de la sultane Validé dans Arta, prévôt des routes dans la Livadie et dans la Macédoine, partout propriétaire d'un grand nombre de fiefs ou de domaines, la longue durée de son pouvoir le rendit presque uniformément maître

absolu des hommes et du sol ; il avait une armée de dix ou douze mille Albanais, un trésor considérable, ses concussions et ses vols. Cela lui suffisait pour tenir sous le joug une population de près de deux millions d'hommes, Grecs, Albanais et Turcs.

Ce fut cependant près d'Ali pacha que se conserva long-temps la plus libre des peuplades chrétiennes de la Grèce. A quatorze lieues de Janina, dans les montagnes de Chamouri, s'élevaient sur d'âpres rochers les villages de Souli, la vraie Lacédémone de la Grèce barbare. Depuis plus d'un siècle, un amas de Grecs et d'Albanais, fuyant l'esclavage de la plaine, avait fondé cette colonie. Formée d'abord de quatre villages, elle s'était accrue de sept autres, et avait fini par s'étendre dans les campagnes voisines, où elle dominait sur quelques milliers de paysans chrétiens. Toute Grecque par le langage, elle s'appelait d'un nom qui, dans l'ancienne langue, exprime l'idée d'une alliance

armée. Ses villages se divisaient en tribus, ou parentés. La réunion des chefs de tribus gouvernait. Le soin des troupeaux, le pillage et la guerre, faisaient toute l'occupation de la peuplade. Une valeur héroïque la distinguait même parmi les autres montagnards de la Grèce; et tandis que la Morée semblait anéantie, et que le pacha d'Épire tenait sous sa tyrannie la Grèce septentrionale, Souli demeurait libre et menaçante.

Cependant l'empire moscovite n'avait pas abandonné ses anciennes prétentions sur la Grèce. L'ambition de Catherine s'était enflammée par l'âge et par la gloire. Assurée désormais de la Pologne, victorieuse des Turcs, admirée dans l'Europe, enivrée des flatteries de la France, elle méditait sérieusement la conquête de Constantinople. La paix de Kainargi n'avait été qu'une trêve, pendant laquelle, tout en abandonnant les Grecs aux premières vengeances de la Porte, elle avait repris à leur

égard un plan de protection intéressée. Elle avait reçu dans ses états, dans ses armées, un grand nombre de fugitifs des îles grecques et de la Morée. Dans un traité de commerce qu'elle fit avec la Porte en 1779, elle stipula pour les habitants de l'Archipel le droit d'arborer le pavillon russe; et cette singulière condescendance de la Porte, que l'on explique par la corruption du divan et l'adresse des fanariotes, donna tout à coup de nouvelles forces au commerce des Grecs. On vit les petits bâtiments d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Mycône, se porter dans toutes les mers du Levant, et naviguer depuis Kerson jusqu'à Gibraltar. Ils approvisionnaient le marché de Constantinople; ils négociaient en Égypte; ils pénétraient jusqu'en Amérique. Sous leur double pavillon turc ou moscovite, ils n'étaient pas à l'abri de l'attaque des pirates algériens qu'attira bientôt une proie si riche; mais ce danger ne fit que les aguerrir. Ils con-

struisirent de plus grands vaisseaux; ils les armèrent de canons.

Rien n'était plus agile, plus hardi, plus infatigable que cette marine grecque. Les pères menaient avec eux leurs enfants dès l'âge le plus tendre (*), et, après les fatigues de la manœuvre, debout sur le tillac, les tenant dans leurs bras, ils les instruisaient à connaître la mer, les étoiles, les côtes et les moindres écueils. Le jeune Grec ainsi dressé se jouait de la tempête; et dans ses chants il se comparait au dauphin, qui bondit à la surface des flots. Un progrès de richesse et d'industrie vint animer les îles qu'habitaient les principaux armateurs; un peuple nouveau s'élevait.

Un autre mouvement plus lent et moins sensible agissait parmi les Grecs, à mesure qu'une instruction nouvelle leur donnait des idées in-

---

(*) *Mémoires sur la civilisation de la Grèce par Coray.*

conciliables avec l'esclavage. La fuite d'une foule de Grecs, pendant le dernier ravage de la Morée, servit à la civilisation de leurs compatriotes demeurés sous le joug. Les plus jeunes de ces Grecs expatriés étudièrent les langues et les sciences de l'Europe. Ils traduisirent en grec moderne quelques bons livres, et firent imprimer ces traductions à Vienne et dans les villes d'Italie.

La fin du dix-huitième siècle vit se multiplier ces travaux. L'Histoire ancienne de Rollin, la Vie du Czar Pierre, les Mondes de Fontenelle, quelques traités de mathématiques et de médecine, furent ainsi traduits dans l'idiome romaïque, qui commençait à prendre plus de consistance et de régularité. En même temps de nouvelles écoles s'étaient établies sur plusieurs points de la Grèce, à Constantinople, à Cydonie, à Janina, à Salonique, à Dimitzana dans la Morée, à Zagori sur le mont Pélion, au monastère de Vathopédi sur l'Athos, enfin

dans l'île de Pathmos, où le savant Villoison (*) entendit avec une grande joie une jeunesse nombreuse lire Homère et les tragiques grecs.

Toutefois la Grèce, dans le travail de sa furtive renaissance, attirait encore bien peu les regards et l'intérêt de l'Europe. La philosophie du temps, si puissante sur les opinions, ne parlait point de ce malheureux pays; elle avait peu de sympathie pour les martyrs de la croix; et Voltaire, dans son insouciante légèreté, se moque des descendants de Léonidas, si facilement massacrés par les Turcs quand les Russes les abandonnèrent.

Un voyageur illustre par son rang et par son esprit, le comte de Choiseul Gouffier, eut l'honneur de combattre le premier ce préjugé d'indifférence, et d'exprimer une indignation généreuse sur les malheurs d'une race d'hommes

(*) *Homeri Iliados prolegomena.*

que l'on oubliait pour regarder des pierres et des inscriptions. Son ouvrage, monument élevé à la gloire des arts, était une protestation en faveur de l'humanité; et, ce qui donnait une nouvelle autorité à ses paroles, ce qui semblait préparer un changement dans l'opinion de l'Europe, M. de Choiseul Gouffier fut ambassadeur du roi de France près de la Porte ottomane.

Ayant deux fois parcouru la Grèce et les côtes de l'Asie, ayant vu de près et le peuple oppresseur et le peuple opprimé, il invoquait la justice, la pitié de l'Europe pour tant de milliers d'hommes abattus sous un joug de fer, et il faisait ressortir avec éloquence toutes les qualités fortes et brillantes qu'il avait entrevues dans cette nation dépouillée de tous ses droits, mais non déshéritée de son ciel et de son heureuse nature.

La puissance la plus empressée de répondre à de semblables appels était toujours la Russie.

Mais elle ne concevait pour la Grèce d'autre liberté qu'un changement de maîtres. On ne peut douter que l'exécution de ce projet n'ait occupé vivement Catherine dans ses dernières années. Le favori Potemkin excitait depuis long-temps cette ambition; et lorsque la Czarine avec la pompe de sa cour et le cortège de l'empereur d'Allemagne parcourut les vastes déserts de ses états, elle avait rencontré sur son passage des arcs de triomphe, qui portaient pour inscription : C'est ici le chemin de Bysance.

Potemkin mourut; et Catherine, loin d'abandonner son dessein, fit répandre dans la Romélie, l'Epire et la Morée, de nouveaux manifestes, pour exciter les Grecs à chasser les ennemis du nom chrétien et à reconquérir leur indépendance. En même temps elle encouragea la tribu des Souliotes à prendre les armes contre Ali pacha. Le Grec Psaros, qui avait servi dans la première guerre, fut em-

ployé avec d'autres émissaires pour préparer en Sicile et en Italie des envois d'armes et de munitions. Une flotte équipée dans le port de Cronstadt, et commandée par l'amiral Gregg, semblait tenue en réserve pour faire une diversion redoutable à la Turquie. Le clergé du Péloponèse et de l'Epire annonçait que l'œuvre de Dieu allait enfin s'accomplir par la main de la grande Catherine.

Les montagnards de Souli, animés par leur courage plus encore que par cette espérance, descendirent dans la plaine et marchèrent contre les troupes d'Ali pacha. Ils les vainquirent, tuèrent le fils du Pacha, et le dépouillèrent d'une riche armure que trois députés grecs vinrent apporter aux pieds de la souveraine de Russie.

Cette démarche solennelle fut accueillie par l'impératrice. Les trois députés se plaignirent violemment de Psaros, qu'ils accusèrent de rapine et d'infidélité, et se bornant à demander

de la poudre et des balles ils offrirent à Catherine leurs biens et leurs vies. « Grande impératrice, lui disaient-ils dans un discours fidèlement conservé (*), gloire de la foi grecque, c'est sous vos auspices que nous espérons affranchir du joug des barbares mahométans notre empire usurpé, notre patriarchat, et notre sainte religion indignement outragée. Donnez-nous pour souverain votre petit-fils Constantin. C'est le vœu de notre nation. La famille de nos empereurs est éteinte. » Les députés furent ensuite introduits près du jeune grand-duc, auquel ils adressèrent un discours en grec, et qui leur fit en peu de mots un remercîment gracieux dans la même langue, comme par un essai de sa souveraineté future.

Mais la révolution française et l'ébranlement de l'Europe donnèrent d'autres soins à la Cza-

(*) *Tableau historique de l'empire ottoman, par Williams Eton.*

rine vieillissante; et la mort vint arrêter tous ses projets. La Grèce continuait à suivre un progrès d'amélioration, en même temps qu'elle était le théâtre de quelques événements plus importants que ne semblait le permettre sa servitude. A cette époque, des hommes commencent à paraître au milieu de la nation; des efforts plus réguliers sont tentés; une lutte héroïque immortalise les Souliotes, et annonce déjà ce que fait aujourd'hui la Grèce.

Les villages de Souli, conservant leur libre fédération, résistèrent onze années au barbare et rusé pacha de l'Épire. Pendant une trêve passagère, Ali avait attiré dans son camp soixante-dix guerriers de cette tribu. Tout à coup il les charge de fers. Tzavellas, leur chef, s'échappe et rejoint ses compatriotes, qu'il anime de sa fureur. Le pacha marche sur Souli, et voit périr ses plus braves Albanais au pied de la montagne, que les Turcs, dans leur effroi, n'appelèrent plus que la méchante Souli.

Enfin, il envoie aux braves confédérés un évêque grec pour négocier la paix, et leur rend ses prisonniers. De nouvelles perfidies, de nouvelles attaques suivirent ce traité. Les femmes de Souli combattaient à côté de leurs maris. Moscho, femme de Tzavellas, fut tuée près de lui. Leur fils, célèbre sous le nom de Photos, joignit au même courage quelques-unes de ces vertus que l'on admire dans les grands hommes de Plutarque. Ali pacha, désespérant de vaincre les Souliotes, leur persuada par ses ruses de recevoir, à l'entrée de l'une de leurs montagnes, une garnison étrangère qui serait commandée par un de leurs guerriers, Botzaris, leur assurant à ce prix la paix et la protection du grand seigneur. Alors, à force de présents et d'intrigues, agissant comme Philippe au milieu des anciennes républiques de la Grèce, il fait exiler Photos par ses concitoyens aveuglés.

Photos met le feu à sa maison, et part sans murmurer. Surpris par une nouvelle trahison

d'Ali pacha, il est jeté dans un horrible cachot, et ne s'en échappe que par ces prodiges de force et d'adresse qui semblent appartenir à l'histoire des temps héroïques. Le Pacha lève le masque, et vient pour exterminer ceux qui l'ont vaincu, et qui ont ouvert leurs montagnes et banni leur défenseur. Un moine grec, Samuel, surnommé le Jugement dernier, ranime le courage de ses concitoyens. Cantonnés sur leur plus âpre sommet, dans un lieu inaccessible, mais privé d'eau, les Souliotes furent enfin réduits à capituler avec le vainqueur. Le moine Samuel, retiré dans le monastère de Sainte-Vénérande, attend les Turcs, et, placé sur des barils de poudre, il se fait sauter avec les barbares qui pénètrent dans son asile. Le reste des Souliotes avait obtenu la vie sous la condition de s'expatrier. Mais, poursuivis dans leurs retraites, ils sont partout massacrés par les soldats d'Ali.

On a raconté l'histoire des femmes de Souli, de ces mères héroïques et féroces, qui, pour

se soustraire aux barbares, formant une danse funéraire sur la cime d'un rocher, s'élancèrent l'une après l'autre dans l'abîme, leurs enfants dans leurs bras. Telle fut la grandeur à demi sauvage et tout indigène que déploya cette tribu grecque, avant d'être anéantie par le pacha d'Épire. Mais son exemple ne s'étendait pas au-delà du petit territoire qu'elle occupait, et quelques bandes de Klephtes errants étaient ses seuls alliés dans toute la Grèce.

Cependant, depuis plusieurs années, et durant la lutte opiniâtre des infortunés Souliotes, quelques étincelles d'un feu nouveau avaient été jetées parmi les Grecs du continent et des îles. L'embrasement de la révolutiou française pénétrait partout; et, de loin, sans bien comprendre cette grande catastrophe et les crimes qui la souillaient, beaucoup de Grecs, voyant que tout remuait autour d'eux, attendaient un changement pour eux-mêmes. L'envahissement de l'Italie, la soudaine extinction de Venise,

les îles grecques de Corfou, de Céphalonie, de Zante, passant aux mains des Français, toutes ces révolutions si voisines devaient agiter la Grèce.

La ruine ou l'interruption d'une partie de l'ancien commerce favorisa l'industrie des Grecs. Le Péloponèse mieux cultivé se couvrit de moissons. Les famines réelles ou factices dont la France avait été affligée pendant ses troubles appelèrent dans nos ports les blés de la Grèce et de l'Archipel, et firent affluer l'or dans les mains des négociants et des armateurs grecs. Des idées nouvelles de liberté se répandirent avec l'instruction qui devint moins rare, et que la jeunesse grecque saisissait avidement.

Mais cet esprit, pour ainsi dire étranger, ces théories républicaines exportées de la France, ne pouvaient opérer le prodige qui n'était réservé qu'à l'enthousiasme religieux et à l'indépendance native du pâtre ou du matelot. Il est curieux cependant d'observer, dans quelques

livres publiés à cette époque par des Grecs lettrés et paisibles, l'esprit d'affranchissement et de réforme qui commence à s'y faire sentir. Un traité de Géographie, composé par deux prêtres de Milié sur le mont Pélion, et destiné à l'instruction de la jeunesse, renferme des plaintes fort libres sur le despotisme du Divan et des Pachas. Après avoir exposé l'état malheureux de la Grèce, le désordre des routes infestées de brigands, les rapines des Pachas, la fuite volontaire des négociants les plus riches, les avanies que le dernier des Turcs peut faire impunément à tout chrétien, ils ajoutent d'une manière assez naïve (*) : « Si le sultan commu-« niquait avec ses sujets, il pourrait connaître « le préjudice qu'il se fait à lui-même, et éta-« blir quelque réforme. Mais pour lui, sa capi-« tale est tout le monde, et son palais est tout « l'empire. »

(*) *Williams Leake's researches into Greece.*

Sans doute le Divan ne lisait guère les réflexions de ces pauvres Grecs. Mais d'autres écrits d'une forme et d'un esprit plus populaires étaient destinés à exciter le courage de la nation asservie. Tels étaient surtout les hymnes guerriers de l'infortuné Rhigas. Cet homme est le plus vivant témoignage de l'enthousiasme qui commençait à naître dans la partie la plus éclairée de la nation grecque, et qui devait s'allier à la féroce indépendance des montagnards. Il était né en 1755, à Velestina en Thessalie, avait étudié les lettres anciennes, et s'était occupé de commerce, seule voie de fortune et d'indépendance pour un Grec. Il fut aussi professeur dans l'école de Bucharêst, et ce fut dans cette ville, qu'au milieu de quelques négociants grecs, il forma le projet de délivrer son pays. La passion des lettres antiques l'animait bien plus que le zèle religieux. Il n'en réussit pas moins à faire entrer dans ses vues un grand nombre de ses concitoyens.

Assuré de quelques négociants riches, et de ces Grecs européens qui vivaient loin de leur patrie, il voulut se donner le secours des chefs de bande qui combattaient sur le sol depuis tant d'années. Il parcourut leurs postes et leurs montagnes, et se fit entendre de la plupart d'entre eux. C'est pour eux, on le voit, que sont faits ces beaux chants de guerre : « Jusques à quand, ô braves! vivrons-nous dans « les défilés, dans les bois, sur les montagnes, « seuls comme des lions, et habiterons-nous « dans les cavernes? »

Rhigas, pour mûrir et préparer son entreprise, vint s'établir à Vienne en Autriche, où il publia divers ouvrages qui lui paraissaient propres à exciter le zèle de ses compatriotes. On assure qu'il avait formé un vaste complot, où même des Turcs avaient pris part. Le feu de la révolution française vint encore l'animer d'une nouvelle espérance. Il imita dans un hymne grec à ses concitoyens la terrible chan-

son des armées françaises, et s'efforça de répandre dans la Grèce un recueil imprimé de ses chants. Une carte très-étendue de la Grèce, qu'il fit graver en Autriche, devait sans doute servir au projet qui occupait toutes ses pensées.

Mais l'ardeur même de Rhigas trompa ses efforts. Sa présence inquiétait un gouvernement absolu. Il fut arrêté avec d'autres Grecs associés à son entreprise, conduit sur le territoire des Turcs, et lâchement remis dans leurs mains à Belgrade. Ainsi périt cet homme courageux, sans avoir entrevu le commencement de la délivrance qu'il espérait pour son pays. Ce qui montre qu'un tel mouvement d'esprit n'était pas seulement la chimère de quelques enthousiastes et de quelques lettrés, c'est qu'il inquiéta l'ignorante apathie du Divan, qui s'avisa de le combattre par des moyens semblables. Rien de plus extraordinaire que de voir l'imprimerie mise en usage par le gouvernement

turc, pour se défendre. Ce phénomène arriva cependant. Le sultan Sélim ayant fait établir une presse à Constantinople, le patriarche Anthime, titulaire du siège de Jérusalem, fit imprimer, sous la sanction de la Porte, un livre qui s'adressait aux chrétiens du rite grec, et avait pour objet de les maintenir tout à la fois dans leur culte et dans leur esclavage. Ce singulier ouvrage est écrit avec une sorte de candeur, dans le but manifeste de réconcilier les Grecs avec l'usurpation et le despotisme de leurs maîtres. Il a pour titre : *Instruction paternelle* (*).

Le bon patriarche, après avoir raconté les anciennes hérésies qui ont affligé l'Église, raisonne ainsi : « Le démon a suscité pour la perte « des saints une nouvelle hérésie ; j'entends l'hé- « résie latine d'où sont sortis, comme autant de « rameaux, les luthériens, les calvinistes, les

(*) *Williams Leake's researches into Greece.*

« évangélistes, et d'autres sectes sans nombre.
« Aussi convient-il que nous, chrétiens de pré-
« dilection, nous admirions la souveraine bonté
« de Dieu pour nous. Voyez quelles choses mer-
« veilleuses a préparées le Seigneur infini dans
« sa miséricorde comme dans sa sagesse, afin de
« conserver sans tache notre foi sainte et or-
« thodoxe. Il a suscité la puissante domination
« des ottomans, à la place de l'empire romain,
« pour nous protéger contre l'hérésie, pour
« tenir en bride les nations de l'Occident, et
« défendre son église d'Orient. »

Ensuite le patriarche repousse, comme une invention de l'ange apostat, ce nouveau système de liberté que l'on vante, dit-il; il le croit imaginé par la jalousie du démon, en haine des prospérités de l'église orientale; et pour prouver les dangers de cette liberté nouvelle, il cite les malheurs récents et les ravages de l'Italie. Enfin, il se résume en quelques vers, pour mieux graver dans les esprits le précepte de

soumission. Le sang du patriarche Grégoire et de tant d'autres martyrs a bien expié ces leçons d'esclavage, que la crainte avait arrachées de la bouche d'un faible vieillard.

Cependant la Porte ottomane avait recours à d'autres moyens pour repousser le voisinage des armées et de la liberté française. On la vit se liguer avec la Russie afin d'arracher à la France les îles grecques, ancienne possession de Venise; et, à ce prix, elle accorda à ces îles une apparence de liberté qui ranima leur commerce et leur industrie. Mais les mémorables évènements dont l'Europe était le théâtre ramenèrent, peu d'années après, cette république éphémère des sept îles sous la domination de la France. A la suite de la grande guerre de 1807, le traité de Tilsit rendit à la France cette conquête des armées d'Italie. L'administration française y fut douce et tutélaire. Elle plut à l'esprit grec par ce prosélytisme des arts et ces institutions scientifiques qu'elle portait encore avec

elle depuis qu'elle ne propageait plus l'esprit de liberté.

Le souvenir du sage et habile général Donzelot est encore honoré dans ce pays, passé sous la domination britannique. Les évènements de l'Europe, depuis la paix de Tilsit jusqu'à l'année 1814, n'avaient sur la Grèce qu'une influence indirecte. Mais cette influence lui fut singulièrement propice. Le commerce anglais expulsé d'une partie du continent, et les vaisseaux français expulsés de la mer, favorisaient doublement l'activité et les entreprises des armateurs grecs. Ils héritèrent de presque tout le commerce du Levant que faisait autrefois Marseille; et, prenant tour à tour le pavillon russe ou turc, ils vinrent négocier dans tous les ports de l'Europe.

De là de grandes et rapides fortunes, et avec elles un nouveau besoin d'indépendance. Le rocher d'Hydra se couvrit de maisons régulièrement bâties, dont l'intérieur était orné avec l'é-

légance de nos arts. En même temps, les marins grecs demeuraient sobres, actifs, industrieux. Leur navigation était rapide et peu coûteuse. Ils étaient les facteurs de toute la Méditerranée; et ils allaient jusqu'à New-York et Washington.

Les négociants grecs qui présidaient à ces entreprises élevèrent de riches maisons de commerce à Malthe et à Londres. Toute cette marine marchande de la Grèce, formée de grandes barques et de petits vaisseaux, semblait peu redoutable. Mais elle était montée par une race d'hommes chaque jour plus confiante et plus intrépide; et cependant les forces navales des Turcs s'affaiblissaient, parce que les insulaires grecs, qui en formaient la meilleure partie, s'échappaient pour aller servir sur les vaisseaux de leurs compatriotes.

Cet état de choses annonçait une crise inévitable, qui n'aurait pas trompé la prévoyance d'un gouvernement plus actif et plus éclairé que celui de la Porte. On ne peut douter

qu'il n'ait eu lui-même, à ce sujet, quelques inquiétudes, et l'on doit croire que les Grecs riches et éclairés qui vivaient à Constantinople ne voyaient pas non plus sans alarmes l'approche d'un évènement qui pouvait tout perdre ou tout sauver. Quelques-uns de ces fanariotes craignaient pour leur luxe et pour leurs richesses. Le haut clergé grec éprouvait le même sentiment de défiance sur l'avenir. Il sentait le danger d'avertir trop tôt les Turcs par des démonstrations imprudentes, ou de précipiter le mouvement, déjà si rapide, de la nation. C'est par-là que l'on doit expliquer quelques tentatives du patriarche Grégoire pour restreindre l'enseignement des nouvelles écoles de la Grèce, et modérer le patriotisme dont elles s'animaient à la lecture des grands génies de l'antiquité grecque. Quelques négociants, tout occupés de leurs entreprises lucratives, redoutaient aussi les chances aventureuses d'une insurrection. Enfin, ceux qui, sous la domination

des Turcs, exerçaient quelque part d'autorité sur leurs concitoyens, étaient moins pressés de rompre un joug dont ils ne sentaient pas tout le poids.

Ce sont là les sentiments divers que l'on peut voir exprimés, avec une amertume un peu satirique, dans un poëme composé par un Grec, il y a quinze ans (*). Cet ouvrage, intitulé d'une manière assez bizarre, le *Russe Anglo-Français*, met en scène trois voyageurs appartenant aux trois grandes nations de l'Europe, et qui s'entretiennent successivement avec des Grecs de différentes conditions.

Le premier qu'ils rencontrent est un archevêque, qui répond avec assez de sang-froid à leurs exclamations sur les malheurs et l'abaissement de la Grèce. « Depuis que je porte cette « robe noire, dit-il, je ne me suis pas aperçu « des maux dont vous parlez. D'ailleurs, si la

(*) *Williams Leake's researches into Greece.*

« Grèce souffre sans se plaindre, c'est une mor-
« tification méritoire qui rachètera ses péchés. »
L'archevêque ajoute en même temps que le peuple grec commence à rêver la liberté, et à dire que le Christ la veut; mais il se retranche dans une sorte de quiétude, satisfait et consolé pourvu que les dîmes soient abondantes.

A cette première peinture que, d'après le dévouement sublime de tant de prêtres grecs, on doit accuser d'injustice, l'auteur fait succéder une satire plus vive et plus vraie de l'égoïsme et de l'orgueil des Grecs devenus seigneurs en Valachie. « Que voulez-vous? répond un de ces princes aux trois voyageurs. Je tyrannise et je dépouille les Grecs pour plaire au Divan et pour garder ma tête. » Puis il rompt brusquement l'entretien, étant pressé, dit-il, de se rendre à son harem, où l'une de ses femmes doit recevoir la visite et les présents d'un boyard de la province.

Un peu découragés par ces réponses, les

trois voyageurs abordent dans la suite un nouveau personnage, qu'à son air grave et soucieux ils croient plus occupé des intérêts de son pays. C'était un marchand. Il leur avoue tout naïvement qu'il ne songe nullement à la Grèce. « Le sujet de mon inquiétude, dit-il, c'est le retard de mes vaisseaux, et de la cargaison que j'attends de Barbarie et de France. Voilà ce qui m'empêche de dormir. Je prête de l'argent, pour qu'il me rentre à gros intérêt, ou je l'enfouis quand je ne puis faire mieux. Il y a des gens qui jettent le leur sur la nation et sur les écoles, pour les réveiller. Mais c'est le petit nombre, et ils n'ont pas assez de fonds pour réussir. »

« Enfin nous ne trouvons aucun homme qui aime son pays ! » s'écrient les voyageurs. « Approchons, et voyons ce que dira ce personnage qui fronce le sourcil, et agite sa main avec colère. Il est de ceux que les Turcs appellent *Kodgia Bashis*.

« Salut, président. Pourquoi paraissez-vous si troublé? Qui vous a fait injure?

— « Hélas! répond le primat, les gens de ma nation me persécutent. Ils disent que je les ai dépouillés. La vérité, c'est que j'ai été à Naxos pendant trois ans. J'ai gouverné la province comme il me plaisait. Si j'en ai tiré par force beaucoup d'argent, je le rendais aux Turcs, en contributions. Et maintenant, parmi les Grecs, les uns veulent me brûler, et les autres me pendre; mais je leur ferai connaître qui je suis; et petits et grands se soumettront à moi. C'est pour cela que je cours vers les Turcs. »

Les voyageurs s'éloignent alors, blessés d'un tel égoïsme. Ils rencontrent sur leur passage une femme d'une taille majestueuse, mais couverte de vêtements en lambeaux, faible, baignée de larmes, et les mains chargées de fers; interrogée par eux sur son malheur, elle répond en beaux vers, qu'elle est la Grèce elle-même. Elle accueille avec un sourire d'indignation la stérile pitié des

voyageurs, et leur empressement à blâmer l'indifférence du peuple grec. « Les blessures que me font mes enfants, dit-elle, sont cruelles, mais involontaires; elles viennent de l'excès de leurs maux. Mais comment oublierai-je, étrangers, que c'est vous qui, sans nécessité, avez causé mes plus grands malheurs? La Russie a déclaré trois guerres, et de toute part appelé mes enfants. En écrit elle promettait de les délivrer; elle en a fait périr beaucoup dans sa cause, et a laissé les autres plus malheureux qu'ils n'étaient auparavant. La France vint aussi proclamer ma liberté et approcha de mes frontières; mais la Russie et l'Angleterre accoururent pour l'en arracher, l'une parce qu'elle est payée, l'autre par la vaine gloire de sauver les Turcs et de m'immoler.

« N'êtes-vous pas les hommes qui avez reçu de si sages leçons par la voix des grands génies, mes premiers enfants? sans eux vous seriez encore aujourd'hui les esclaves de l'ignorance;

et maintenant, si vous me délivrez d'une tyrannie sacrilège, vous entendrez une voix nouvelle sortir de mon sein; vous verrez briller une nouvelle lumière dans cette patrie des arts, que vous méconnaissez parce qu'elle est défigurée par l'esclavage. »

Cette satire, fort piquante dans l'original, est sans doute l'ouvrage de quelque jeune lettré qui voyait avec impatience la lenteur et la circonspection des classes les plus élevées parmi les Grecs. Au fond, sous des formes diverses, le mouvement des esprits vers la liberté était général dans toute la Grèce. On en retrouve la trace dans les récits des voyageurs les plus modernes. Si quelques primats grecs, par habitude ou par timidité, se montraient, devant les étrangers, favorables au pouvoir des Turcs, leurs fils (*) éclataient en menaces

(*) *A classical and topographical tour through Greece, by Dodwell.*

contre ce joug détesté. L'idée la plus commune parmi les Grecs était que les peuples de l'Europe s'occupaient de les affranchir. Tout voyageur anglais leur semblait un envoyé qui venait observer le pays dans cette intention.

Parmi les hommes qui visitèrent la Grèce à cette époque, il faut compter un illustre Français, qui, dans une course rapide, jetant le coup-d'œil du génie sur cette poétique et malheureuse contrée, peignit, avec l'immortel éclat de ses couleurs, le contraste de ce beau ciel, de ces grands souvenirs, et de cette dure oppression. Tandis que des voyageurs anglais venaient détacher pierre à pierre les ruines du Parthénon, et pillaient, pour ainsi dire, le tombeau de la Grèce, l'éloquent auteur de l'Itinéraire semblait la ressusciter pour nous par sa vive imagination et ses regrets sublimes. Dans la désolation de cette terre à demi dépeuplée, parmi ces décombres nouveaux, que l'indolente tyrannie des Turcs laissait partout s'amonceler

sur les débris antiques, il apercevait le principe destructeur qui dévorait leur funeste empire. Tout à ses yeux était mort dans la Grèce, excepté la religion qui devait la ranimer et l'affranchir; et, quand il évoquait la foi des martyrs dans la patrie des héros, les vœux échappés de son âme généreuse devenaient la prophétie de la politique et de la raison.

Il est à remarquer cependant, que plusieurs des causes qui préparaient l'affranchissement de la Grèce étaient encore obscures ou mal connues. Les Klephtes, qui devaient être les premiers libérateurs de leur patrie, n'étaient désignés par tous les voyageurs que comme de malheureux brigands.

Ali pacha parut même les avoir exterminés, en même temps qu'il détruisait presque partout la milice grecque des Armatoles. Le fils de ce visir, nommé pacha de la Morée, appesantit plus que jamais l'esclavage des habitants. Les actes de rapine, de concussion, de violence,

se multiplièrent jusqu'à la chûte de ce tyran; et l'on vit, ce qui avait eu rarement lieu depuis la conquête, quelques villages grecs adopter l'islamisme pour se dérober à l'excès des maux qui les accablaient.

L'année 1814, et la grande révolution de l'Europe, trouvèrent les Grecs dans un état de force croissante et d'oppression insupportable. Ils virent dans ce changement un espoir nouveau. L'étendard de la sainte alliance leur parut le signe précurseur de leur affranchissement. Les récits que l'on faisait de la puissance moscovite, et de la magnanimité d'Alexandre, circulaient dans toutes les provinces comme autant de présages heureux qui répondaient aux anciennes espérances entretenues par les évêques et les prêtres. On célébra des messes en l'honneur du triomphe de la religion grecque. Les paysans de la Morée savaient qu'un Grec des îles, leur compatriote, était le confident du grand empereur de la

Russie, rempart de la foi grecque. Ce fut alors que sous une haute influence se forma dans toutes les provinces de l'empire turc cette association grecque, connue sous le nom d'Étairie (*), qui comptait dans ses rangs des princes du Fanar, de riches négociants, des lettrés, des archevêques, et quelques diplomates étrangers. Le but de cette institution secrète était surtout d'accroître et de répandre l'instruction parmi les Grecs. Le zèle de la religion s'animait en même temps que celui des lettres; et les livres saints étaient le code d'un patriotisme que l'on prêchait impunément sous les yeux des Turcs.

En même temps la prospérité maritime des Grecs, principe de leur vie nouvelle, se soutenait encore, depuis que la paix avait rendu à toutes les nations la liberté des mers. Les voies prises par le commerce ne

(*) *Widdington's visit to Greece.*

s'abandonnent pas aisément; la navigation économique des Grecs, le bon marché de leurs transports, leur assuraient l'avantage sur d'autres peuples, qui s'en sont bien vengés depuis. Quelques circonstances favorisèrent encore leurs entreprises. La disette qui affligea la France en 1818 fut pour les Grecs insulaires une source de richesses. Les vaisseaux de Spezzia, d'Ipsara, de Mycône, apportèrent à Marseille les blés de la Morée, qui furent vendus à haut prix.

Hydra surtout, Hydra, la forteresse navale de la Grèce, prenait chaque jour un nouvel accroissement. Cette ville de granit et de marbre, bâtie sur un aride rocher, où la terre même des jardins est apportée du continent, cette population de trente mille habitants dans un lieu qui pouvait à peine nourrir quelques misérables pêcheurs, ce port incessamment rempli de vaisseaux qui partent ou qui arrivent, tout dans Hydra formait un spectacle plein de

grandeur et d'espérance. Les hardis marins qui s'élançaient de cet asile et des écueils voisins, ne cachaient plus leur mépris pour l'ignorance brutale des Turcs; ils semblaient les défier par la vitesse de leurs voiles et la dextérité de leurs manœuvres. Sur mer, ils disaient : Nous sommes libres! Et dans tous les lieux de la Grèce où touchaient leurs riches et légers navires, ils semaient par leur présence les mêmes sentiments, la même haine du joug, et l'émulation de leur vie fière et libre.

Ainsi se préparait l'affranchissement, ou du moins la lutte immortelle de la Grèce. A côté de ces forces actives et menaçantes, les instigateurs secrets de l'Étairie employaient, pour gagner des partisans ou pour écarter des obstacles, l'adresse et l'insinuation naturelles à l'esprit grec. On obtenait à prix d'argent de nouvelles concessions de la Porte. Les *Barats*, ou exemptions, par lesquelles un Raïa se rachète du Karatch, et se place sous la pro-

tection d'une ambassade étrangère, étaient vendus facilement par la Porte. On dit qu'elle paraissait même disposée à permettre aux Grecs en masse de quitter l'habillement qui leur était imposé depuis la victoire de Mahomet II. Mais ces condescendances nouvelles ne compensaient pas tant d'années d'oppression. Elles étaient précaires, incertaines, et mêlées sans cesse à des retours odieux de violence et de cruauté. Dans cette anarchie du despotisme turc, lorsque le gouvernement semblait vouloir s'adoucir, la nation conquérante n'en restait pas moins oppressive et tyrannique. Les insolences des janissaires, les avanies des pachas et des chefs subalternes n'étaient pas moins fréquentes. Seulement elles s'exerçaient sur des hommes qui devenaient chaque jour moins faits pour les souffrir.

Les exemples de ce genre se retrouvent dans les récits les plus authentiques des dernières années. Un négociant grec revenait-il

d'un long voyage, il était rançonné par un aga turc. On le forçait de se rembarquer au milieu de la tempête. Il échappait, la rage dans le cœur, pour être, quelques années après, un des plus hardis capitaines qui brûlent les vaisseaux turcs (*).

Cependant les sept îles, passées depuis 1814 sous la domination anglaise, conservaient au milieu des mers de la Grèce un exemple de civilisation qui n'était pas sans influence sur les peuplades voisines. Corfou demeurait, pour beaucoup de Grecs de la Morée, un asile et un rendez-vous dans lequel ils pouvaient se concerter sans péril; les habitants de cette île et des îles voisines, malgré la dure autorité du gouverneur, continuaient, à la faveur de la protection britannique, de riches entreprises de commerce et d'industrie; ils gardaient ce patriotisme grec qui survit au milieu des

(*) *Essai sur les Fanariotes, par Zalloni.*

morcellements de l'esclavage, et même de ces dissensions, de ces guerres civiles, auxquelles le peuple grec se laisse si facilement emporter.

Les insulaires de Corfou n'étaient pas hardis et entreprenants comme les Hydriotes, mais ils ne portaient du moins qu'un joug européen, et leur soumission n'était pas un abrutissement. Quatre villes du continent grec, Prévésa, Vonizza, Parga et Butrinto, étaient depuis long-temps une dépendance des Sept Iles, et auraient dû échapper ainsi au pouvoir des Turcs. Parga surtout prospérait par son commerce et l'active industrie de ses habitants; plus d'une fois elle avait donné retraite aux braves montagnards de Souli. Elle était une des forteresses sur lesquelles pouvaient s'appuyer un jour les chrétiens de l'Épire et de la Morée (*).

(*) *Voyez l'intéressant ouvrage de M. Pouqueville sur la régénération des Grecs.*

C'est ici que l'on doit rappeler un des actes les plus déplorables de la politique moderne; espèce d'avant-scène qui semblait présager l'odieux abandon de la Grèce. Ali pacha, qui, depuis tant d'années, suivait obstinément le projet d'anéantir tous ceux qui lui avaient résisté, vit avec douleur Parga protégée par le pavillon britannique; il n'essaya pas de contester la justice de cette réunion; il aima mieux marchander une proie que de réclamer une possession fort incertaine. L'arrangement était conclu: le ministère anglais vendait Parga, ses murs, ses églises, ses maisons, pour cinq cent mille livres sterlings. L'inventaire de la malheureuse ville fut dressé; l'habileté des commissaires anglais consistait surtout à évaluer bien haut le prix de tout ce qu'on cédait. Depuis la demeure du pauvre jusqu'au ciboire des saints autels, tout fut compté, tout fut payé, excepté les personnes des malheureux habitants, auxquels on avait réservé le droit de se retirer nus et dé-

pouillés, et de chercher un asile à Corfou, dans la conquête du peuple qui venait de vendre ainsi leur patrie.

Telle était l'horreur qu'inspirait le joug de la Porte et du pacha, que les Parganiotes, ne sachant où fuir, acceptèrent une semblable retraite. Mais tandis que les Anglais, fidèles à leur marché, abattaient sur les tours de Parga le pavillon britannique pour faire place au croissant, les malheureux fugitifs, voulant au moins dérober les ossements de leurs pères à la présence sacrilège des Turcs, ouvrirent les tombeaux, réunirent ces tristes dépouilles, les brûlèrent sur la place publique, et emportèrent avec eux ces cendres sacrées comme le plus précieux reste de leur patrie (*). Ainsi, je ne sais quelle grandeur antique semblait se réveiller dans chaque tribu

(*) *Parga and the ionian island, by tient Col C. P. de Bosset.*

grecque, toutes les fois qu'elle était frappée de quelques nouveaux malheurs.

Réfugiés dans Corfou, parmi les Anglais qui réduisirent, avec une avidité de marchands, l'espèce d'indemnité promise à la peuplade expropriée, les enfants de Parga trouvèrent au moins dans les Grecs de l'île une pitié secourable; un ministre de l'empereur de Russie (*) vint les visiter dans le pauvre campement qu'ils occupaient; l'indignation fut unanime dans l'Europe. Les autres tribus grecques rougirent d'être encore soumises aux Turcs, en voyant l'exil volontaire des habitants de Parga.

Ainsi chaque nouveau coup d'oppression, qu'il vînt de l'Europe ou de l'Asie, semblait rapprocher les malheureux débris de la nation grecque, ranimer son courage et préparer sa renaissance.

Quelques années après la vente de Parga, ce

(*) *M. Capo d'Istria.*

fut de Corfou que partirent les derniers conseils adressés à tous les partisans de l'Étairie, espèce de document officiel qui circula dans toute la Grèce (*), et qui dirigeait les esprits vers l'établissement d'un état libre et fédératif.

Mais c'était surtout par l'influence de l'éducation, par le progrès des lumières, que les moteurs invisibles de l'Étairie voulaient amener cette révolution; et cependant il y avait, dans la simplicité à demi-sauvage de quelques cantons de la Grèce chrétienne, dans la vie rude des Klephtes, un germe de liberté plus puissant; et la souffrance du peuple ne lui permettait guère d'attendre qu'il fût éclairé pour commencer à s'affranchir. De là ces éléments si divers qui concoururent au soulèvement de la Grèce; de là cette prodigieuse inégalité de civilisation, qui rend si difficile le travail de sa renaissance; mais de là cette force irrésistible et

(*) *Waddinton's visit to Greece.*

spontanée, qui déterminait dans la Grèce un évènement où les Grecs étaient poussés tout à la fois par la civilisation et par la barbarie, par l'enthousiasme religieux et par les idées modernes, par les richesses et par la pauvreté; un évènement que voulaient le pâtre, le matelot, le marchand, le prêtre, le pontife, et même le prince du Fanar, exposé dans son palais à la bastonnade et au cordon.

Le Divan finit par apercevoir quelques-unes de ces causes qui hâtaient le mouvement de la Grèce; mais il ne pouvait les atteindre toutes. Il ferma quelques écoles chrétiennes; il chassa de Smyrne un homme éloquent, qui excitait au plus haut degré dans le cœur de la jeunesse la religion du Christ et de la patrie. Mais ce n'était pas de Smyrne, ville de plaisir et d'opulence asiatique, et marchande à la façon de l'Europe, que devait partir le premier cri de liberté; et ce n'était pas dans un seul lieu qu'on pouvait étouffer la voix de la Grèce.

La traînée de feu était partout, dans la Morée, dans l'Épire, parmi les Grecs de Moldavie et de Valachie, dans les îles, depuis la riche et voluptueuse Scio jusqu'aux rochers de Spezzia et d'Hydra, où brillait à tous les yeux l'exemple du succès et de l'audace.

Que l'on ne cherche donc pas un rapport, une alliance entre les révolutions impuissantes et passagères de Naples et du Piémont, et la profonde, la persévérante révolution de la Grèce. La date peut tromper quelques esprits; mais les causes sont aussi différentes que la durée. Le mouvement de la Grèce, si juste, si nécessaire, toujours prêt, et suspendu comme par hasard, fut enfin déterminé, comme toutes les choses inévitables, par le premier incident qui s'offrit; et cet incident venait des Turcs et de la Russie. La révolte d'Ali Pacha dans l'Épire, la présence d'Ipsilanti dans la Moldavie, dirent enfin aux Grecs : Il est temps de commencer.

Le désordre était redoublé dans l'anarchique

domination de la Porte. Ali, le meurtrier, le spoliateur des tribus chrétiennes de la Thessalie et de l'Épire, Ali, qui, depuis tant d'années, avait mis à mort les plus braves des Klephtes et des Armatoles, mais qui avait augmenté, par les malheureux qu'il avait faits, le nombre des hommes errants et désespérés; Ali, voulant dans sa vieillesse secouer le joug de la Porte, et ne plus opprimer que pour son compte, est attaqué par les Turcs, chassé de ses provinces, et bloqué dans sa dernière forteresse, avec ses femmes, ses trésors, son cortège d'empoisonneurs et d'assassins. Alors il imagine d'appeler à lui cette race grecque qu'il a décimée, ces restes des Armatoles qu'il a détruits, ces Klephtes qu'il a chassés même de leurs montagnes; il parle d'affranchir la religion grecque; il répand l'or parmi les chrétiens; il leur fait donner des armes; il soulève ses victimes contre l'empire turc, content de laisser au moins une révolte après lui.

D'une autre part, tandis que le pacha de la Morée assiège au nom de la Porte le visir de Janina, le lieutenant qui commande à sa place permet aux chrétiens de l'Arcadie de prendre les armes, pour se défendre par la force contre les incursions d'une tribu musulmane qui habitait près d'eux. Ainsi ces armes si longtemps attendues par les Grecs leur sont jetées par leurs tyrans.

En Moldavie, l'entreprise tentée par Ipsilanti, fils d'un ancien hospodar et général russe, languit d'abord et fut bientôt désastreuse. De jeunes étudiants grecs, venus d'Allemagne et d'Italie, avec des vêtements de deuil, une croix sur la poitrine, et l'enthousiasme des lettres et de la patrie, tombèrent comme des victimes sous le sabre des janissaires, touchante et glorieuse prémice du sang qui devait couler dans cette guerre sacrée.

Le mouvement des deux provinces fut apaisé par des massacres; mais tout ce qui était chré-

tien et grec se soulevait de toute part; l'archevêque Germanos excite et réunit les habitants de la Morée; le bey des Maniotes, Mauro-Mikali, descend dans la plaine avec sa tribu ardente au pillage; le vieux Colocotroni, ancien chef de Klephtes, depuis long-temps réfugié dans l'île de Zante, reparaît avec des bandes de montagnards; les pâtres d'Arcadie accourent; la guerre commence par instinct, par religion, par nécessité, sans règles ni prévoyance; c'est l'antipathie des races, c'est la vieille haine du vaincu contre le vainqueur, du chrétien contre le Turc, qui reparaît dans toute sa force primitive; la séparation est faite, le joug brisé; tout ce qui est né musulman se réunit et s'enferme dans quelques villes mal fortifiées; tout ce qui est chrétien s'enhardit, s'amasse, et vient confusément assiéger ces villes; de grossiers instruments de labour, quelques vieilles armes européennes, laissées antrefois par les Russes, quelques sabres turcs,

les fusils et les poignards des Klephtes, arment cette multitude sans discipline et sans artillerie; c'est la voix d'un prêtre qui les harangue, les anime, et leur permet de rompre l'abstinence du saint temps de carême à cause de la guerre sacrée.

En même temps Hydra, Spezzia, Ipsara, mettent en mer leurs hardis vaisseaux. La domination des Turcs sur les Grecs semble tomber et s'écrouler de toute part; de hideuses cruautés ne la raffermissent pas. Les nobles du Fanar et plusieurs prêtres du synode égorgés, des massacres tumultueux à Constantinople et à Smyrne, le meurtre du patriarche Grégoire, l'extermination du peuple de Scio, toutes ces barbaries enfoncent plus avant au cœur des Grecs qui survivent la haine de l'esclavage et de l'Alcoran. Ils sont dévoués dès lors à la destruction ou à la victoire; et parmi les vicissitudes qui se mêlent à cette entreprise, parmi les fautes, les intrigues, les

défaites, les traits d'héroïsme, on voit que la guerre ne peut se terminer que par la délivrance, et qu'une nation nouvelle est entrée dans le monde. Elle a marqué pour jamais son existence, quelque borné qu'en puisse être le cours. On peut massacrer tous les Grecs; on ne peut plus les rendre aux Turcs.

Ici doit s'arrêter cette faible esquisse; les actions contemporaines veulent être racontées par des témoins. Les évènements nouveaux de la Grèce sont partout; les noms de ses nouveaux héros sont dans toutes les bouches; cette guerre est l'entretien de l'Europe; fasse le Ciel qu'elle n'en soit pas la honte, et que par cette fatalité qui fait souvent sortir de l'injustice des fautes et des malheurs, on ne soit pas un jour plus divisé par la ruine de la Grèce, qu'on ne l'eût été pour sa délivrance!

Si l'on regarde en effet la religion et la morale comme la vie des empires, si le christianisme et l'humanité ne sont pas de vains mots,

si la pitié est la vertu de l'homme, et l'évangile sa vérité, comment croire qu'un profond oubli de ces lois divines n'entraîne aucun péril? Comment croire en politique qu'une grande contradiction soit une chose indifférente et qui ne laisse point de traces? On fait en Europe, dans l'intérêt des trônes et de la paix, de grands efforts pour affermir les croyances religieuses, pour inspirer le respect des autels; on inscrit en tête d'un traité fondamental LA SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ; et on laisserait périr, à cause de sa religion même, le peuple chez lequel ces saintes croyances conservent le plus de force, et font encore des martyrs! Un tel contraste n'encourage-t-il pas le scepticisme et l'indifférence; et des autels rétablis parlent-ils plus haut que ne le ferait un peuple chrétien sauvé de la mort ou de l'apostasie?

Il y a douze ans, quand l'Europe se poussa tout entière contre le dominateur de ses trônes et de sa liberté, on vit la Prusse luthé-

rienne, l'Angleterre dissidente, la Russie schismatique s'unir pour honorer le vénérable pontife de Rome et relever son pouvoir; et Rome, avertie par cet exemple, que l'animosité des sectes religieuses a disparu devant la charité chrétienne, ne couvrirait-elle pas de son intercession les églises affligées d'Orient? N'autoriserait-elle pas en leur faveur la sollicitude et les prières de tout le sacerdoce chrétien?

Pontifes du Très-Haut, successeurs des Bossuet et des Fénélon, comment n'a-t-on pas entendu votre voix dans cette cause sacrée? Oh! combien elle serait précieuse pour les guerriers de la croix, l'aumône recueillie dans les temples du Seigneur! L'église de France n'a-t-elle pas, hélas! à l'époque la plus affreuse de nos troubles civils, connu toutes les tortures de la persécution, et ne trouve-t-elle pas de la pitié dans ses souvenirs? Vers la fin du moyen âge, dans la chaleur des dissensions réveillées par le concile de Florence, le pape Calixte fit publier

des indulgences, et ordonna des prières dans tous les temples d'Europe, pour les chrétiens de la Grèce qui combattaient les infidèles; il oubliait leur schisme, et ne voyait que leur malheur! Paul II, au nom du ciel, demanda des secours pour les familles grecques chassées de leur pays et réfugiées sur nos rivages; la piété de nos jours serait-elle plus intolérante que ne l'était la foi du quinzième siècle?

Ne craint-on pas, si la Grèce achève de périr, si plusieurs millions d'hommes sont massacrés par le Musulman, car telle est la condition de sa victoire, ne craint-on pas de préparer à l'avenir un terrible sujet de blâme et d'étonnement? Ne craint-on pas de fournir à l'esprit novateur un argument contre les plus justes pouvoirs? Comment l'avenir, qui nous touche et qui nous presse, expliquera-t-il cette épouvantable calamité? Les peuples chrétiens de l'Europe, dira-t-on, étaient-ils dénués de force et d'expérience pour lutter

contre les Barbares? Non. Jamais tous les arts de la guerre n'avaient été portés si loin. Quelques officiers chrétiens auraient suffi pour donner la victoire à la croix; ils allèrent discipliner les hordes féroces des Pachas musulmans. Cette catastrophe fut-elle trop rapide et trop soudaine pour que la politique ait eu le temps de calculer et de prévenir? Non. Le sacrifice dura cinq ans; plus de cinq ans s'écoulèrent avant que tous les prêtres fussent égorgés, tous les temples brûlés, toutes les croix abattues dans la Grèce. L'Europe en eut le spectacle.

Espérons que ce crime ne s'accomplira pas. Le pacha musulman, malgré les pavillons chrétiens qui ont remorqué sa flotte et transporté ses trésors, n'a pas conquis la Morée. Il possède une partie du sol; il n'aura pas les habitants. Réfugiés dans les montagnes, ou cantonnés dans quelques villes, ils combattent encore. Beaucoup d'hommes périssent; mais

la nation s'opiniâtre à vivre par l'excès de son héroïsme et de son malheur. La guerre d'extermination, la destruction entière et absolue dont la Porte a besoin, ne peut avoir le temps de s'achever, avant que quelque grande puissance de l'Europe ne perde patience, ne soit touchée de honte, ou tentée par l'occasion d'un bon calcul. On a vu l'Amérique méridionale, quelque temps reniée par tous les états de l'Europe, y trouver tout à coup une grande alliance. La pauvre, la valeureuse Grèce, n'offre pas sans doute des chances de commerce aussi favorables que les provinces révoltées du Mexique; on peut même redouter son génie maritime, son activité qui renaîtrait si vite. On lui fera des conditions asservissantes et dures. Mais il faudra bien enfin sortir de cette neutralité meurtrière; on trouvera moyen de secourir la Grèce, tout en refusant un Protectorat qu'on ne pourrait garder; quelques îles de son domaine peuvent se détacher

encore, et augmenter cette échelle de garnison maritime que l'Angleterre étend partout depuis Malte jusqu'à Ceylan.

Quoi qu'il en soit, les amis de la religion et de l'humanité salueront avec joie tout évènement politique qui arrêtera cette horrible effusion du sang humain, qui sauvera la vie d'une race chrétienne, qui donnera une nation de plus au monde civilisé. Ainsi, et c'est là sans doute le triomphe de l'habileté, une puissance de l'Europe sera quelques jours remerciée de l'adroite spéculation qu'elle aura faite. Elle aura du gain et de la gloire, et fera, pour son propre avantage, une chose populaire dans toute l'Europe.

Il y a dans le monde des mutations inévitables, dont profite celui qui sait les pressentir, et que la sage politique doit reconnaître à temps pour les diriger. L'invasion qui avait abattu devant les Turcs, il y a près de trois siècles, une race chrétienne, née sous le ciel le

plus heureux pour le génie, cette invasion toute militaire et toute asiatique, qui n'avait pu triompher de l'antipathie des races et de celle des religions, qui n'avait pu arracher à la nation grecque ni ses mœurs, ni son idiôme, ni son culte; cette invasion maudite par l'ancien droit public de l'Europe, et toujours illégitime, devait cesser tôt ou tard.

L'époque de l'évènement était incertaine, mais l'évènement infaillible. Bacon, Leibnitz, Montesquieu, et d'autres publicistes, l'avaient annoncé. La politique d'une grande puissance l'avait long-temps préparé; lorsqu'il éclate enfin, quelles que soient les répugnances nées de combinaisons nouvelles, on ne peut empêcher qu'il ne soit juste, nécessaire, approuvé par les lois de Dieu et la conscience du genre humain; on ne peut empêcher que la civilisation croissante de l'Europe, la douceur de ses mœurs, la perfection de ses arts n'aient fait de la présence des Turcs au milieu de la

Grèce une espèce d'anomalie barbare qui doit disparaître. Et lorsqu'ils ont une fois reculé, lorsqu'il s'agit non pas de maintenir, mais de recommencer l'ancienne invasion, les anciens massacres; lorsque les Turcs ne sont plus ce qu'ils étaient jadis, puissants, victorieux, redoutables à l'Europe encore ignorante et grossière; lorsqu'au contraire ils auraient besoin maintenant d'une garde européenne pour se rétablir dans la possession de la plus belle partie de l'Europe, ne faut-il pas avouer l'invincible décret de la Providence qui affranchit la Grèce?

Ces raisons morales entrent aussi dans la politique. Les pensées généreuses ne sont pas toujours écartées du cabinet des puissances. On s'en défie d'abord, comme si elles devaient être moins utiles, parce qu'elles s'adressent surtout à la conscience et à l'honneur; mais l'honneur des nations est une partie de leur force. Voyez le règne de Louis XIV : l'expé-

dition de Candie, la délivrance des esclaves chrétiens par le bombardement d'Alger, la guerre soutenue pour la succession d'Espagne étaient des entreprises généreuses; elles n'en furent pas moins des entreprises hautement politiques, favorables au commerce, à la marine, à l'ascendant de la France. Et, dans une guerre toute récente, la magnanimité personnelle du prince qui commandait l'armée française n'était-elle pas un instrument de victoire? Ne prenons pas une chose glorieuse pour une imprudence. Toute intervention de la France en faveur de la Grèce serait un calcul de sagesse, autant qu'un acte d'humanité. Ce n'est pas en vain que Charles X a du sang de saint Louis dans le cœur. Cette inspiration de religion et de loyauté, ce point d'honneur de Français et de Roi qui anime ses paroles, et qui est comme le mouvement naturel de son âme, semble nous promettre que son règne

verra pas sacrifier une nation malheureuse, dont l'anéantissement ne peut s'accomplir, si la volonté d'une seule puissance persiste à la sauver.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LASCARIS. 1

NOTES. 131

ESSAI HISTORIQUE SUR L'ÉTAT DES GRECS DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE. 145